
WIDENER
HN GFBZ V

IU-KIAO-LI,

OU

LES DEUX COUSINES.

TOME III.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE.



Tom. III. P. 162.

LA PORTE DU JARDIN.

IU-KIAO-LI,

OU

LES DEUX COUSINES;

Roman Chinois,

TRADUIT

(Jean Pierre)

PAR M. ABEL-RÉMUSAT;

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

OÙ SE TROUVE UN PARALLÈLE DES ROMANS DE LA CHINE
ET DE CEUX DE L'EUROPE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

MOUTARDIER, LIBRAIRE,

RUE GÎT-LE-CŒUR, N° 4.

1826.

IU-KIAO-LI,

OU

LES DEUX COUSINES.

CHAPITRE X.

LE DÉPART DE LA GRUE ET LE RETOUR DE L'HIRONDELLE.

La carrière du monde est un sujet auquel, de bonne heure, on doit appliquer ses réflexions.
On ne saurait l'épuiser dans le cours d'un soir et d'un matin.
On n'est couronné par le succès qu'en se tenant en garde contre mille accidents.
Que de préparations pour que la prune acide commence à s'adoucir !
La joie, pourtant, naît quelquefois du sein même de la douleur ;
Et l'amertume se change elle-même en une plus douce saveur.
Mais si, dans l'espace d'une heure, on atteignait le bonheur suprême,
A quoi serviraient dans la vie les plus nobles sentiments?

Sse Yeoupe, tenant à la main la feuille qu'on venait de lui remettre, la déploya pour y jeter un coup d'œil, et reconnut que le papier était tout blanc, et que le sujet n'y était pas indiqué: « Puisque votre maîtresse veut bien me mettre

à l'épreuve, dit-il à Yansou, pourquoi n'a-t-elle pas inscrit sur cette feuille le sujet qu'elle veut que je traite? »

— « Ma maîtresse pense que l'écriture d'une fille ne doit pas être indiscrètement produite hors de l'appartement intérieur; et quant au sujet, elle m'a chargée de vous le transmettre de vive voix. »

— « C'est avoir beaucoup de réserve et de circonspection : veuillez donc m'apprendre quel est ce sujet. »

— « Il y en a deux, répondit Yansou, le premier est l'*adieu à la grue*, et le second le *salut à l'hirondelle*. L'adieu à la grue doit rimer avec le mot *rien*, et le salut à l'hirondelle, avec le mot *nid*. Chaque stance doit être composée de vers de sept syllabes. »

— « Ce sujet n'est pas difficile! s'écria Sse Yeoupe, mais votre jeune maîtresse a bien de la bonté, et elle montre infiniment d'esprit! »

— « A quoi votre seigneurie voit-elle cela? » demanda Yansou.

— « Nous sommes actuellement au moment où l'été va succéder au printemps. C'est le temps précis du départ des grues et du retour des hirondelles. Mais le sens métaphorique qu'elle

donne à cet *adieu à la grue* tient au désir qu'elle a de congédier le seigneur Tchang, et celui du *salut à l'hirondelle*, c'est qu'elle veut bien me recevoir. L'adieu à la grue doit rimer avec le mot *rien*, parce que le seigneur Tchang est un *homme de rien*. Le salut à l'hirondelle doit avoir pour rime le mot *nid*, qui est l'emblême de l'établissement qu'elle veut que je forme ici. Si elle n'avait pas infiniment d'esprit, comment aurait-elle pu marquer toutes ces choses ? Pour moi, je ne veux pas me perdre en de vaines imaginations, il faut que je me rapproche de votre jeune maîtresse, et puisqu'elle a daigné me donner ce sujet à traiter, je vois déjà s'ouvrir pour moi toutes sortes de bonheurs inespérés. O Sse Yeoupe ! ta vie ne s'écoulera pas inutilement ! » Et se mettant à broyer l'encre, il s'arma du pinceau, plaça la feuille de papier en travers d'une grosse pierre de forme irrégulière, et il allait commencer d'écrire.

— « Un instant, monsieur, s'il vous plaît ! modérez un peu votre joie, lui dit Yansou. Il y a encore en arrière une petite difficulté sur le sujet en question. »

— « Qu'y a-t-il de plus ? » demanda Sse Yeoupe.

— « Chaque vers, répondit Yansou, doit commencer par un de ces huit mots : *métal*, *pierre*, *corde*, *roseau*, *courge*, *terre*, *peau*, *bois* (1). Ma maîtresse dit que le mariage est une affaire de grande importance, et que le début doit en être marqué par l'emploi des rites et de la musique ; qu'à la vérité le procédé un peu irrégulier dont il est ici question ne permet pas d'y avoir recours ; mais que la condition prescrite en tiendra lieu.

Sse Yeoupe secoua la tête plusieurs fois de suite : « Elle a raison ; elle a raison, dit-il, tant de pureté doit lui attirer le respect universel. »

(1) Les huit substances désignées en cet endroit sont celles avec lesquelles on construit les instruments de musique. Le *métal* sert à faire des cloches, et ces bassins auxquels les Européens ont donné le nom de *tamtam*. Les pierres sonores forment des carillons plus ou moins compliqués ; la *soie* ou les cordes s'ajustent à diverses espèces de luths, de lyres ou de guitares. Le *roseau* se change en flûtes, en syrinx, en orgues portatives. La *courge*, artistement travaillée et percée de trous, fournit un instrument analogue à nos musettes, et très-harmonieux, à ce qu'on assure. La *terre* ou la porcelaine donne des urnes de la forme d'un œuf d'oie, et qui tiennent lieu de diapazon. La *peau* est employée pour les tambours, et le *bois*, pour des boisseaux sonores, et des tablettes propres à marquer la mesure. Du mélange de ces huit sortes de sons résulte une harmonie parfaite, un concert qui représente à merveille toutes les opérations de la nature, ce qui doit être

Tout en parlant ainsi, son esprit se monta subitement; la source des pensées poétiques déborda, et dans le désir de faire briller son imagination, il saisit le pinceau. Tels on voit les dragons voltiger en sautant, ou le vent qui pousse la pluie avec impétuosité, tel, en très-peu de temps, on le vit couvrir son papier de perles et de pierres précieuses semées comme au hasard.

Nourri de l'étude de dix mille ouvrages divers,
Le pinceau à la main, on est pareil aux dieux.
Qu'on ne place pas l'humilité au rang des vertus :
Le génie ne cède jamais la palme qui lui appartient.

l'objet de toute musique bien ordonnée. Mais outre ces applications générales, il y en a de particulières et de plus délicates qui ont rapport aux fêtes, aux noces, et aux sentiments conjugaux, comme quand chez nous on parle *des violons*, et ce sont des allusions de cette espèce que la sensible Houngiu indique avec une délicatesse extrême, et que son spirituel amant saisit avec une étonnante sagacité. Il y a ainsi un sens allégorique qui s'attache à l'emploi de chacune des huit substances sonores et qu'on peut voir dans le mémoire du P. Amiot sur la musique des Chinois. (Mémoires des missionnaires de Peking, t. VI, p. 35.) Mais je dois avertir les lecteurs qui seraient curieux de le consulter, que la partie théorique de ce mémoire offre encore plus d'obscurités et d'énigmes que les pièces mêmes de Sse Yeoupe que l'on verra tout-à-l'heure.

Sse Yeoupe, dans l'espace de quelques instants, composa, sur le double sujet proposé, deux pièces qu'il écrivit en caractères moitié cursifs et moitié réguliers; et quand il eut achevé de remplir la feuille de papier, il la prit à deux mains et la présenta à Yansou en lui disant : « Veuillez remettre ceci à votre jeune maîtresse: et puissé-je ne pas m'être montré trop indigne d'exécuter ses ordres. »

Yansou, qui avait remarqué que le pinceau de Sse Yeoupe ne s'était pas arrêté un seul instant, et qui voyait qu'en si peu de temps il avait achevé les deux pièces de vers, était demeurée surprise et enchantée : « J'ignore, dit-elle, ce que signifient vos vers; mais cette promptitude prodigieuse effacerait l'éclat du nénuphar bleu. Elle m'inspire pour vous un respect profond. Depuis plusieurs années, les vœux de ma maîtresse avaient pour objet le talent; aujourd'hui on peut dire qu'elle a découvert celui qui le possède. »

— « De méchants vers, composés à la hâte et par obéissance, ne suffiront pas, je le crains, pour satisfaire le goût délicat de votre jeune maîtresse. Mais, jeune demoiselle, je compte toujours sur votre assistance dans l'occasion.

Jusqu'à la fin de mes jours, je serai redevable à vos bontés. »

— « Seigneur, je vais emporter vos vers; mais il se fait déjà un peu tard. Je crains de ne pouvoir revenir prendre vos ordres aujourd'hui. Je vous engage à vous en retourner; demain, la compagnie qui est sur le devant de la maison ne sera pas encore partie: ainsi le seigneur Tchang ne pourra pas disposer de lui-même. Faites en sorte de me rejoindre ici: j'aurai sans doute quelque bonne nouvelle à vous apprendre. »

— « L'heure avancée m'oblige à me retirer; mais ne pourrais-je profiter de l'obscurité même, et pendant qu'il n'y a personne, voir, du moins de profil, votre jeune maîtresse? »

— « Voilà une étrange proposition, monsieur! reprit Yansou. Mademoiselle est une personne qui n'a pas moins de vertu que de mérite, et toute sa conduite est exactement réglée d'après les rites. Ce qu'elle fait aujourd'hui est relatif à la plus importante affaire de toute la vie. On ne saurait blâmer une fille du soin qu'elle prend de se choisir un époux digne d'elle. Mais ce que demande votre seigneurie prouverait que vous avez beaucoup de talent et

peu de vertu. Vous obligeriez ma maîtresse à vous mésestimer, et tous vos soins seraient perdus. »

Sse Yeoupe, un peu déconcerté, se hâta de s'excuser : « J'ai commis une indiscrétion! s'écria-t-il. Jeune demoiselle, votre réponse est toute pleine de raison : c'est de l'or et du jaspe. Je vais me conformer exactement à vos conseils. Mais en prenant congé de vous, je vous rappellerai votre engagement pour demain. Je vous en supplie, veuillez ne pas y manquer. »

— « Je n'y manquerai certainement pas, » dit Yansou. Sse Yeoupe lui fit une profonde révérence, et ayant pris congé d'elle, il sortit par la porte du jardin, et s'en alla sans être aperçu.

Yansou mit dans sa manche la feuille qui contenait les vers, ramassa l'écritoire et les pinceaux, et d'un air riant et satisfait, s'en revint trouver sa maîtresse. « Ce jeune monsieur Sse a bien de la pénétration, » lui dit-elle.

— « Comment le sais-tu? » demanda Houng-iu.

— « Je lui ai dit votre sujet : eh bien! à la première vue, il a compris tout ce que vous

aviez voulu dire, il me l'a expliqué mot pour mot, et il ne pouvait se lasser de louer votre esprit. S'il n'en avait pas eu lui-même deux fois plus qu'il ne fallait, comment aurait-il pu deviner tout cela? »

— « On peut avoir quelque pénétration; mais son talent poétique, qu'en doit-on penser? Les deux pièces de vers, où le commencement et la fin étaient obligés, sont trop difficiles pour avoir été faites en si peu de temps. Pourquoi es-tu rentrée si tôt? Est-ce que l'obscurité l'a empêché de les finir, et qu'il les a emportées pour les terminer chez lui? »

Yansou se mit à rire : « S'il n'avait pas pu achever ses vers et qu'il les eût emportés chez lui, dit-elle, non-seulement il ne serait pas digne de votre estime, mais il aurait perdu la mienne. »

— « S'il ne les a pas emportés, pourquoi donc ne les a-t-il pas achevés? » demanda Houng-iu. »

— « Et qui vous dit qu'il ne les a pas achevés? Il a déployé la feuille de papier à fleurs; il a pris le pinceau, et sans s'arrêter un seul moment pour réfléchir, il a laissé courir sa main. J'étais à côté de lui à le regarder : il n'a

pas même détourné les yeux une seule fois, et ses deux pièces ont été terminées en moins de rien. En vérité, il ferait mourir les gens d'amour pour lui. C'est réellement un jeune homme accompli et le meilleur époux qu'on puisse choisir. De quelque manière que ce soit, mademoiselle, tâchez de ne pas le laisser échapper ! »

— « Et où sont ces vers maintenant ? » dit Houngiu.

Yansou les tira de sa manche, et les présentant à sa jeune maîtresse : « N'est-ce pas ceci ? dit-elle. Mademoiselle croit-elle que j'oserais plaisanter avec elle et lui en imposer ? »

Houngiu les prit, et du premier coup d'œil elle remarqua dans l'écriture une élégance et une perfection qui frappaient la vue, et prévenaient d'avance le lecteur. Ensuite elle lut attentivement ce qui suit :

LES ADIEUX A LA GRUE.

(*Rimant avec le mot* rien.)

L'automne avec ses teintes dorées nous cache encore la tristesse de l'arrière saison.

La fougère des rochers, le jonc des sables ont moins de force au printemps qu'en ce moment.

Le saule soyeux, couvert de feuilles agrandies, semble, ô grue, annoncer ton départ.

Et le frais zéphyre, agitant le branchage du bambou, nous promet que d'heureux songes précéderont ton retour.
La courge encore libre a atteint l'extrémité de sa tige,
Et les grains de la terre natale te rappellent dans les contrées du Nord.
Le Tartare au teint basané t'attend pour exercer ses traits.
Le gardien des magnoliers a l'œil ouvert sur tes ruses.

LE SALUT A L'HIRONDELLE.

(*Rimant avec le mot* nid.)

Le cytise au branchage doré attend le nid qui doit recevoir un couple fortuné.
Un sentier garni de cailloux y conduira par un détour tortueux.
Le feuillage soyeux ajoute son ombre à l'épaisseur des treillis.
Mais déjà le zéphyre brûlant a jonché la terre de fleurs.
Oiseau vêtu de noir, la gourde ne te console pas dans ton affliction ;
Mais ne verse pas un torrent de larmes en songeant à ton pays :
Si l'on voulait encore t'entourer d'une double muraille,
Du haut de la galerie que ces arbustes parfument,
Tu plongerais sur la retraite mystérieuse où t'attend ta compagne.

Houngiu lut ces deux pièces l'une après l'autre, et quand elle les eut terminées, elle ne put contenir son admiration : « Quel beau talent! s'écria-t-elle, quel admirable talent ! Non-seulement les mots obligés au commencement et à la fin des vers viennent s'y placer sans aucun effort ; mais les sentiments et les pensées y sont naturels ; les expressions et les phrases sont d'une délicatesse charmante, En vérité tout ce qu'on remarque d'élégant dans l'extérieur de ce

jeune homme semble s'être fixé sur ce papier. L'estime qu'il m'inspire ne me quittera ni dans la veille, ni dans le sommeil. Mais cette brute de Tchang a mis un obstacle à nos vœux, en s'introduisant ici. Comment nous en débarrasser ? »

— « Cela n'est pas bien difficile, dit Yansou. Si vous alliez vous-même raconter la chose à votre père, vous craindriez peut-être qu'il ne nous soupçonnât de quelque intrigue. Mais pourquoi ne chargeriez-vous pas le seigneur Sse d'aller le trouver en personne, et de le mettre au fait de tout? Si on le confronte avec cet animal de Tchang, la vérité se découvrira d'elle-même. »

— Oui, cela est vrai; mais il vaut mieux, je crois, que les choses se passent doucement, et que nous évitions de nouvelles sources de ressentiment. Ne te souviens-tu pas, quand mon père était à la cour, à combien de tempêtes il s'est vu exposé, pour avoir refusé l'alliance de l'inspecteur général Yang? Nous avons dans cet être odieux un homme expert en fait de fourberies et totalement dépourvu de principes. Si on l'oblige à montrer sa sottise en plein théâtre, je crains que cela ne suscite quelque mauvaise

affaire au jeune Sse, qui est d'ailleurs orphelin et sans appui, et qui finirait par en être la victime. »

— « Vos réflexions sont parfaitement justes ; mais j'ai peur que, si vous voulez ainsi être en garde contre la tête et contre la queue, vous ne puissiez en venir à vos fins. »

— « Il me vient une pensée : le meilleur est d'engager le jeune Sse à s'en aller de suite à la capitale. Quand il ne sera plus ici, cet imbécile de Tchang n'aura personne pour tenir le pinceau à sa place. Alors je prierai mon père de le soumettre encore une fois à l'épreuve : les brouillards se dissiperont et il s'en ira. Pendant ce temps-là nous dirons au jeune Sse d'aller demander à mon oncle une lettre avec laquelle il puisse s'introduire ici, et de cette manière tout s'arrangera à merveille. »

Ce discours satisfit pleinement Yansou : « Mademoiselle, dit-elle, votre idée est excellente. Le seigneur Sse vante votre esprit et votre pénétration, et il n'a pas tort... Vous formerez véritablement un couple parfait : une belle personne et un homme de talent ! C'est le ciel qui vous a faits l'un pour l'autre, mais c'est Yansou qui a deviné tout cela ! »

Après que les deux jeunes filles eurent ainsi arrêté leur plan, Houngiu reprit la feuille de vers pour les lire de nouveau, et Yansou alla se mettre aux écoutes sur le devant de la maison. Elle apprit ainsi que le lendemain on retenait encore le gouverneur Yang. Effectivement Pe voulut garder son hôte ce jour-là, et Tchangfanjou fut obligé de lui tenir compagnie. Il ne put par conséquent pas trouver le temps de venir dans le jardin derrière la maison.

Sse Yeoupe, informé de cette circonstance, attendit que l'heure de midi fût passée, et de la même manière qu'auparavant, il s'introduisit dans le jardin et s'avança jusque dans la galerie, où il se tint caché pour attendre. Il n'y avait pas long-temps qu'il y était, quand il vit accourir Yansou l'air riant et satisfait. Elle vint à lui sur-le-champ : « Monsieur, vous êtes un homme de parole, » lui dit-elle.

Sse Yeoupe répondit à son sourire, et la saluant avec empressement : « Tout rempli de l'idée de votre jeune maîtresse, dit-il, je suis accouru avec l'impatience de recevoir ses ordres. Avez-vous réellement quelque chose d'heureux à m'apprendre ? Dois-je ajouter foi à vos paroles ? Que je vous aurais d'obligations,

jeune demoiselle! Vous agissez avec un véritable zèle, vous n'avez pas manqué d'une minute à vos promesses. Vous méritez une reconnaissance qui n'ait ni fin ni limites. »

— « Quand un sage recherche une fille vertueuse, pourquoi la fille vertueuse ne serait-elle pas sensible à l'amour du sage ? dit Yansou. Et quand on voit des sentiments si bien assortis, comment ne mettrait-on pas du zèle à les servir? »

— « Jeune demoiselle, reprit Sse Yeoupe, expliquez-vous promptement : rendez de nouvelles forces à mon cœur déjà rempli d'amour et d'espérance. »

— « Qu'est-il besoin de vains discours ? dit Yansou; ma maîtresse a lu et relu par deux et trois fois, avec toute l'attention possible, les deux belles pièces que vous m'avez remises hier. Elle ne pouvait s'en détacher. Elle trouve que n'étant qu'un homme, vous devez un jour surpasser les génies. »

— « Ainsi donc votre maîtresse a daigné approuver mes faibles compositions ! s'écria Sse Yeoupe. Mais quels ordres m'adresse-t-elle au sujet de l'humiliante fourberie dont j'ai été la dupe ? »

— « Nous avons long-temps consulté hier sur

ce point, mademoiselle et moi, répondit Yansou. Nous voulions d'abord tout découvrir à monsieur; mais nous avons craint que la chose n'eût l'air de tenir à quelque intrigue, et cette crainte ferme la bouche à ma maîtresse. Elle aurait ensuite voulu vous charger d'aller vous-même éclaircir toute l'affaire; mais elle a encore eu peur que vous ne vous fissiez un ennemi du seigneur Tchang, et que cela n'entraînât mille tracasseries. Ces deux partis lui ont semblé avoir trop d'inconvénients, et maintenant, après y avoir bien réfléchi, elle trouve qu'il n'y a qu'une bonne marche à suivre: c'est que vous ne restiez pas ici, où vous êtes entouré d'yeux et d'oreilles. Elle vous engage donc à partir en toute diligence, et à aller prier son oncle maternel de venir faire pour vous la demande en mariage. De cette manière, il n'y aura plus rien qui s'oppose à votre succès. Pour cet insupportable personnage de Tchang, après que vous serez parti, ma maîtresse demandera à son père de le renvoyer, et alors tout sera fini entre vous deux. »

— « Le plan de votre maîtresse me paraît excellent, répartit Sse Yeoupe, et l'on peut dire qu'elle n'a rien oublié. Mais il y a une chose qui

m'afflige : pendant que je m'en irai ainsi chercher un appui, il s'écoulera plus d'une journée; et si dans l'intervalle il allait se présenter quelque homme de mérite qui fût plus expéditif, et qui sût l'obtenir avant moi, que deviendra Sse Yeoupe? et dans quels lieux pourra-t-il faire entendre ses plaintes ? »

— « Monsieur, reprit Yansou, prenez garde de faire injure à ma maîtresse. Elle a le cœur rempli de droiture, et de la fermeté dans le caractère ; elle ne le cède en rien aux héroïnes des temps anciens. Puisqu'aujourd'hui elle a donné une parole, l'or et le jaspe ne s'altèrent jamais. Vous pouvez, monsieur, vous mettre en route avec l'esprit tranquille ; soyez bien assuré qu'en vous attendant, le lit oriental (1) sera gardé avec une inviolable fidélité. »

— « D'après cette assurance, jeune demoiselle, je vais partir aujourd'hui même, et chercher ce seigneur, l'oncle maternel de votre jeune maîtresse ; mais, dites-moi, qui est-il ?»

— « L'oncle maternel de mademoiselle est le seigneur Gou, l'un des membres du collège académique. En quelqu'endroit que vous vous

(1) Le lit nuptial.

informiez de lui, il n'y a personne qui ne le connaisse. »

Elle n'avait pas fini de parler quand tout-à-coup on entendit derrière le corps de logis la voix de personnes qui s'avançaient du côté du jardin en criant : « Jardinier, balayez vîte de ce côté-ci : voilà le seigneur Yang qui va venir prendre une collation dans le jardin ! »

En entendant ces paroles, Yansou dit précipitamment à Sse Yeoupe : « Voilà notre entretien fini ; allez-vous-en bien vîte, monsieur ; il est inutile que vous reveniez, car vous ne parviendriez pas à me voir. » En parlant ainsi, elle s'enfonça dans un bosquet de saules en fleur, et disparut.

De son côté, Sse Yeoupe n'osa pas demeurer plus long-temps ; il se retira en hâte et sortit du jardin. Sur la route, il se livra à ses réflexions : « Elle vient de me dire, pensa-t-il, que l'oncle maternel de sa maîtresse est le seigneur Gou, membre du collége académique. Il me semble qu'il n'y a pas à Kinling d'autre docteur de la grande académie, du nom de Gou, que Gou Touïan ; si c'est véritablement lui, me voilà de nouveau dans les embarras et les difficultés. Il n'y a pas long-temps qu'il a voulu me faire

épouser sa fille, et que je me suis, à plusieurs reprises, refusé à ses avances. Il m'a même fait retirer le grade que j'avais mérité au concours. Si je vais le trouver maintenant, et que je le prie d'être mon entremetteur, je suis bien sûr d'avance de son refus; et quand il devrait s'y prêter, puis-je moi-même aller lui faire en face une pareille demande ? »

Tout en se consultant ainsi sur la route, il arriva, sans s'en apercevoir, au jardin de Tchangfanjou. Wangwenhiang, qui avait dans ce moment quelques affaires à la ville, n'y était pas venu depuis plusieurs jours. Le jardinier et Siaohi se trouvèrent à sa rencontre : il les envoya souper, et lui-même alla se mettre au lit.

Le lendemain matin, en se levant, il écrivit à Tchangfanjou et à Wangwenhiang une lettre pour leur annoncer son départ; et comme heureusement il n'avait aucun bagage, il ordonna à Siaohi de lui amener son cheval, et il reprit le chemin du couvent de Kouanyin. Il voulait prendre congé de Tsingsin, et s'informer de lui en même temps si le docteur Gou était le même que Gou Koueï.

Le hasard voulut que Tsingsin se trouvât dans ce moment devant la grande porte du

couvent, occupé à regarder un jeune novice qui balayait la terre. Dès qu'il aperçut Sse Yeoupe, il vint avec empressement au-devant de lui, et tout en le saluant : « Je vous ai bien peu vu tous ces jours-ci, seigneur Sse, lui dit-il. Qui donc vous a fait lever si matin aujourd'hui?»

— « Je vais m'en retourner à la ville, répondit Sse Yeoupe, et je ne suis venu que pour vous dire adieu, mon maître, et vous faire mes remercîments. »

— « En ce cas-là, reprit Tsingsin, je vous prie d'entrer dans notre cellule, et d'y venir prendre un repas avant de partir. »

— « J'ai déjà déjeûné, et je n'ai besoin de rien ; mais j'aurais une demande à vous faire. Le beau-frère du conseiller d'état Pe, qui se nomme Gou, serait-ce par hasard Gou Koueï, docteur de la grande académie? »

— « C'est lui-même : il y a quelque temps qu'il avait pris sa retraite sous je ne sais quel prétexte ; mais j'ai entendu dire qu'il avait été rappelé et qu'il était retourné à la cour. S'il était chez lui, vous le verriez sans cesse en cet endroit. »

Ce que Sse Yeoupe venait d'entendre lui laissa dans l'esprit beaucoup de déplaisir. Il prit

aussitôt congé de Tsingsin, remonta sur son cheval, et se dirigea vers l'extrémité du village, dans l'intention de se rendre à la capitale. D'un autre côté, voyant qu'il lui était impossible de s'adresser au docteur Gou, il était tenté de retourner au jardin de Tchangfanjou, et de chercher à obtenir quelques éclaircissements près de Yansou. Mais cette fille lui avait dit qu'il ne pourrait plus la revoir. Toutes ces pensées l'assiégeaient et le tourmentaient sans cesse. Il laissait aller sa monture qui tantôt hâtait le pas et tantôt le ralentissait.

L'homme le plus sage, trompé dans ses vœux, est comme le chien qui a perdu sa maison (1).
Le pervers qui a réussi à se cacher est comme le poisson échappé du filet.
Le sage voyant une alliance fortunée près de lui échapper,
Quelque route qu'il prenne, quelque parti qu'il embrasse, s'épuise en vaines agitations.

Sse Yeoupe, monté sur son cheval, suivait ainsi sa route, livré à toutes sortes d'irrésolutions et tourmenté de pensées affligeantes, quand une réflexion se présenta à son esprit : « Lorsque je suis venu ici il y a quelque temps, dit-il, mon intention était de me rendre à

(1) Allusion à un trait de la vie de Confucius.

Keouyoung, et d'y consulter l'hermite de la *reconnaissance*. L'aventure qui m'a rapproché de mademoiselle Pe m'a retenu ici bien long-temps, et m'a fait perdre de vue mon projet; mais puisque cet hermite a su que j'étais sorti de chez moi pour me mettre à la recherche d'un mariage, aujourd'hui que ce mariage est une chose arrêtée, et que je ne vois pourtant aucun moyen pour me tirer d'embarras, qui empêche que je n'aille le consulter? » Et sur-le-champ il tourna bride et se dirigea vers le sud-ouest, où était la route de Keouyoung.

Il n'avait pas fait plus d'un ou deux milles(1), quand une nouvelle réflexion vint l'arrêter: « L'autre jour, quand je voulais aller consulter l'hermite, c'était dans la vue d'un mariage au sujet duquel il n'y avait rien encore de déterminé; mais aujourd'hui tout est éclairci à cet égard. Mademoiselle Pe existe, et si je ne l'obtenais pour épouse, de ma vie je ne voudrais me marier. Je n'en cherche pas d'autre: je cherche seulement un chemin pour m'approcher d'elle. Yansou m'a dit le plus nettement du monde qu'elle voulait que j'allasse trouver le

(1) Le cinquième d'une lieue.

docteur Gou. C'est maintenant moi seul que je dois consulter sur la conduite que j'ai à tenir. Qu'ai-je besoin d'interroger cet hermite? Quand je l'aurai consulté, et qu'il m'aura dit que cette affaire peut être amenée à bien, il faudra toujours enfin que j'aille moi-même former ma demande. Pourra-t-il aller la faire à ma place? Et s'il me disait que mon mariage est impossible, m'en rapporterais-je à lui pour y renoncer? Il vaut mieux que j'aborde le vieillard en face; que je suive les conseils de Yansou. Le premier et le plus important est de me rendre auprès de Gou Touïan. Peut-être aura-t-il lui-même changé d'avis sur l'alliance qu'il m'avait proposée. »

Cette nouvelle détermination l'obligea de changer de route encore une fois, et il se mit à suivre celle qu'il avait déjà parcourue. Il n'avait pas fait plus d'une dixaine de milles (1), quand il s'aperçut que le temps s'était passé pendant ses irrésolutions, ses allées et ses venues, et que le soleil était parvenu au milieu de sa carrière. Il se sentit de l'appétit, et ayant arrêté son cheval, il promena ses regards dans toutes

(1) Une lieue.

les directions. Il aperçut un village sur le côté de la grande route, vers le sud-est, et il eut quelqu'envie de le gagner pour y acheter des vivres; mais il ne savait trop s'il y trouverait une auberge. Comme il était encore indécis, il vit venir devant lui un homme à cheval, suivi de trois ou quatre domestiques à pied. En s'approchant l'un de l'autre, tous deux s'aperçurent avec autant de joie que de surprise qu'ils étaient gens de connaissance. Le voyageur ouvrant le premier la bouche : « Que faites-vous ici, frère Liansian ? » s'écria-t-il.

— « Je me demandais qui je voyais, répondit avec empressement Sse Yeoupe, et c'est mon frère Yantsoung. Il faudrait plus d'un mot pour vous dire.... »

— « Il y a long-temps que je ne vous ai vu, interrompit le nouveau venu ; mais je n'ai pas un instant cessé de penser à vous. Puisque nous nous sommes rencontrés, ce n'est pas ici un lieu commode pour causer ensemble. Heureusement mon logis n'est pas loin d'ici. Faites-moi la grace de m'y accompagner. »

— « En quel endroit est donc votre habitation ? » demanda Sse Yeoupe.

— « De ce côté, » répondit l'autre, en mon-

trant du doigt le bord de la route et le milieu du village.

— « A ne vous pas mentir, reprit Sse Yeoupe, moi, mon domestique et mon cheval nous avons en ce moment besoin de prendre quelque nourriture, et c'est ce qui fait que j'étais ici à délibérer, lorsque je vous ai rencontré. Puisque votre habitation n'est pas éloignée, je vais être obligé de vous causer de l'embarras. »

Le voyageur, très-satisfait, se mit aussitôt en route avec Sse Yeoupe, et ils se dirigèrent du côté du village.

Tchingtchouang seul, au milieu d'un voyage,
Est invité par Ssema à goûter un instant de repos.
Mais ce n'est pas le mérite et la renommée qui remuent le monde.
Est-il bon de recevoir ainsi l'hospitalité en tous lieux ?

Le nom de famille du nouveau venu était Sse (1); son petit nom était Yeoute, et son titre d'honneur, Yantsoung. Quoiqu'il eût le même

(1) Ce personnage porte le même nom de famille que notre héros ; mais il n'est point son parent. Il n'y a à la Chine que 400 noms de famille pour 200 millions d'individus ; par conséquent il y a, terme moyen, 500 mille personnes qui portent le même nom et à qui la loi interdit de se marier ensemble. — L'analogie des surnoms est ici une autre circonstance fortuite, et qui donne lieu à quelques méprises d'une grande ressource dans les romans.

nom de famille que Sse Yeoupe, il n'y avait pas entr'eux de parenté ; mais ils avaient été camarades dans le même collége. Le nouveau venu n'avait pas fait de grands progrès dans les lettres, mais il était fort riche. Parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, et fort adonné au vin et au plaisir, il n'avait guère avec cela qu'une bonne qualité : c'était de répandre l'argent avec profusion quand il pouvait rassembler des hôtes chez lui. Et comme il avait renoncé à toute contrainte, il était continuellement à la ville, où il avait beaucoup de connaissances. Il en revenait tout justement le jour où il rencontra Sse Yeoupe, et où il l'invita à venir chez lui.

Arrivé devant la porte de la maison, les deux amis descendirent de cheval, et entrèrent dans la salle du milieu. Après les compliments d'usage, Sse Yeoute ordonna à ses gens de servir promptement ce qu'ils auraient de prêt, parce que le seigneur Sse avait faim, et que quand il aurait satisfait son appétit, lui-même voulait boire quelques tasses avec son ami.

Les domestiques obéirent, et quand le dîner eut été servi, Sse Yeoute s'adressant à son hôte : « Voilà plusieurs mois que je ne vous ai vu, lui dit-il. Il n'y a pas d'endroit où je ne me sois

informé de vous. Qu'êtes-vous donc devenu, mon cher ami, et comment se fait-il que vous soyez ici?

— « Quelque temps après que l'on m'eut retiré mon grade, répondit Sse Yeoupe, il est arrivé que mon oncle paternel, au retour d'une inspection qu'il avait faite dans la contrée de Tsou (1), a fait arrêter sa barque à l'embouchure du grand fleuve, et qu'il a désiré m'emmener avec lui à la cour, où il va chercher de nouveaux ordres de l'empereur. N'ayant rien qui m'attachât dans ce pays, j'ai accepté sa proposition. Mais j'ai rencontré tant d'obstacles et d'empêchements sur ma route, qu'il ne m'a pas été possible de me trouver au rendez-vous. De son côté mon oncle, ne pouvant m'attendre plus long-temps, s'en est allé. Je me suis ensuite arrêté chez un de mes amis, où j'ai passé plusieurs jours. Aujourd'hui une petite affaire me ramenait à la ville, quand je me suis trouvé à l'endroit où vous m'avez rencontré. Y a-t-il long-temps, mon cher ami, que vous n'y étiez

(1) Nom d'un ancien royaume qui répondait au Houkouang, et qu'on emploie ici pour désigner cette province, par une sorte d'affectation très-ordinaire aux lettrés.

lance de l'examinateur. J'ai ouï dire que c'était à la sollicitation d'un docteur de la grande académie, du seigneur Gou, que la chose avait eu lieu; votre résistance au désir qu'il vous avait témoigné de vous faire épouser sa fille l'avait irrité pour un moment, et il s'était vengé par ce mauvais tour; mais, à la longue, son bon cœur a repris le dessus; il a réfléchi que ce n'était pas un si grand crime que de refuser de se marier. D'ailleurs il a remarqué que vous vous étiez retiré en silence et sans faire d'éclat; que vous ne vous étiez permis aucune parole injurieuse contre lui. Son ressentiment n'a pu tenir contre votre conduite. Il a parlé à l'examinateur, et c'est alors que celui-ci vous a rétabli dans votre grade. »

Sse Yeoupe ne fut pas moins satisfait qu'étonné de ce récit : « Ami Yantsoung, les choses se sont-elles bien passées comme vous le dites? » demanda-t-il.

— « C'est ainsi que l'ont raconté l'examinateur, le gardien des livres et tous les huissiers du collége, répondit Sse Yeoute. Ce n'est pas mon rapport seul que vous devez en croire. »

A cette nouvelle, Sse Yeoupe éprouva une joie qui se manifesta sur son visage. Il venait

justement d'achever de dîner : il prit à la main une grande tasse de vin, et la but tout entière d'un seul trait. Sse Yeoute le voyant faire : « Mon frère, lui dit-il, ceci n'est encore pour vous qu'une petite joie : quand viendra l'automne, ce sera la grande. »

— « Croyez-vous, dit Sse Yeoupe, que j'attache tant de prix à un grade obtenu ou retiré? J'ai bien un autre sujet de contentement! »

— « Je ne vois pas que vous en ayez d'autre que celui-là, » dit Sse Yeoute.

— « Pour ne vous rien cacher, reprit Sse Yeoupe, ce n'est pas de ce qu'on m'a rendu mon grade que je me réjouis; mais ce qui me ravit, c'est que ce soit Gou Touïan qui me l'ait fait rendre. »

— « Pourquoi cela? » demanda Sse Yeoute.

— « C'est, répondit Sse Yeoupe, parce que j'ai une petite affaire à laquelle je veux prier le seigneur Gou de s'intéresser. Je craignais justement que son ressentiment ne fût pas dissipé, et j'avais quelque peine à l'aller trouver. Maintenant que je vois qu'il a encore de l'affection pour moi, je vais dès demain aller le solliciter, et je ne serai point embarrassé pour lui parler. Voilà le motif de ma satisfaction. »

Sse Yeoute se mit à rire : « Ne serait-ce pas, dit-il, que vous songeriez à revenir sur votre première résolution, et que vous voudriez lui demander sa fille? Mais sa fille est mariée à un autre. »

— « Point du tout, » répondit Sse Yeoupe.

— « Si ce n'est pas cela, c'est que vous savez qu'il a du crédit dans les concours, et que vous voulez vous recommander du titre de son disciple. »

— « C'est encore moins cela, » dit en riant Sse Yeoupe.

— « Qu'est-ce donc enfin? » demanda Sse Yeoute.

Sse Yeoupe continuait de rire, et ne répondait pas : « Je vous ai appris une bonne nouvelle, continua Sse Yeoute, et lorsque vous avez un sujet de vous réjouir, comment se fait-il que vous ne puissiez m'en instruire? Ne sommes-nous pas amis intimes? En quoi pourrais-je gâter vos affaires? Peut-être que si vous me disiez celle-ci, je serais en état de vous prêter l'épaule. Que sait-on? »

La joie avait monté la tête à Sse Yeoupe; il avait pris quelques tasses, et le vin l'avait encore animé. Il se trouvait alors disposé à la

confiance et à l'abandon : « C'est, dit-il, mon cher ami, une affaire sur laquelle j'avais justement projet de vous consulter ; car pourquoi voudrais-je vous rien cacher ? J'ai un mariage en vue, et je désirerais prier le seigneur Gou de s'y intéresser. »

A ces mots, Sse Yeoute, frappé d'une réflexion : « Ne serait-ce pas la fille de Pe Thaïhiouan, que vous voudriez qu'il demandât pour vous ? » lui dit-il.

Sse Yeoupe, voyant qu'il devinait si juste, ne put s'empêcher de faire un grand éclat de rire : « Vous êtes un génie, mon frère ! » s'écria-t-il.

Il faut savoir que Sse Yeoute était voisin de campagne du conseiller d'état Pe, et que depuis long-temps il était parfaitement au fait de la beauté et des talents de mademoiselle Pe, aussi bien que de l'extrême sévérité que le père voulait mettre dans le choix d'un gendre. Il avait beaucoup regretté de ne pouvoir s'ouvrir d'accès pour lui-même, et en voyant maintenant que Sse Yeoupe, qui venait du village même, voulait prier le docteur Gou de faire pour lui l'office d'entremetteur, il ne lui avait pas été difficile de deviner du premier coup de quoi il

s'agissait. Mais songeant à son propre intérêt : « Il est superflu, dit-il, de parler de la beauté de mademoiselle Pe; mais le père est un homme intraitable. Il a refusé je ne sais combien de gens au sujet de ce mariage. Gou Touïan s'y emploierait lui-même qu'il n'en viendrait pas à bout. D'ailleurs j'ai entendu dire qu'il avait pris à demeure chez lui (1) un certain Tchang. Cette affaire ne saurait réussir qu'autant qu'on aurait quelque intelligence avec l'intérieur de la maison. »

Quand Sse Yeoupe le vit si bien informé, il se mit à lui raconter comment il avait fait la connaissance de Tchangfanjou, et composé des vers sur les saules printaniers; comment il avait été trompé par Tchangfanjou, et comment il avait ensuite rencontré Yansou. Sse Yeoute écouta tout ce récit avec la plus grande attention : « Si les choses en sont à ce point, dit-il ensuite, le mieux est sans doute d'aller confier l'affaire au seigneur Gou. Ce qui est fâcheux, c'est qu'il vient d'être rappelé à la cour. »

— « A la cour ! s'écria Sse Yeoupé. Il serait au ciel que j'irais l'y chercher. »

(1) Dans *le pavillon accidental*, v. T. II. p. 118.

— « Si vous voulez aller le trouver dans la capitale, reprit Sse Yeoute, que ne partez-vous immédiatement? Vous êtes plus près ici pour passer le grand fleuve: qu'avez-vous besoin de retourner à la ville? Il faut aller vite et revenir de même, et vous serez encore de retour à temps pour l'examen provincial. »

— « Sans doute il vaudrait mieux partir de suite, répartit Sse Yeoupe. Mais il y a loin d'ici à la cour; et quand, il y a quelque temps, je suis sorti de chez moi en hâte, je n'ai fait aucune provision pour la route et je n'ai pas pris d'argent avec moi. Il faut que je retourne à la ville pour me munir de ce qui m'est nécessaire, et c'est alors seulement que je pourrai me mettre en route. »

— « Je me réjouis infiniment de ce qui peut vous arriver d'heureux, dit Sse Yeoute. L'argent et le bagage pour la route sont une bagatelle. Je puis vous procurer tout cela. Qu'avez-vous besoin de retourner à la ville pour perdre encore des jours et des mois? »

— « Si vous aviez la bonté de m'en prêter, dit Sse Yeoupe avec beaucoup de satisfaction, je partirais immédiatement d'ici pour le nord, et je n'aurais nul besoin de retourner à la ville;

mais comment pourrais-je reconnaître un si grand service de votre part ? »

— « Les biens sont communs entre amis, reprit Sse Yeoute. Autrefois comme à présent, tous ceux qui ont été liés d'une commune affection en ont usé de cette manière. Pourquoi voudriez-vous que j'en fisse moins pour vous ? Buvons ce soir ensemble, en causant joyeusement, et demain je vous verrai vous mettre en route. »

— « Voilà le langage et les sentiments d'un véritable ami, dit Sse Yeoupe. Je ne pourrais pas d'ailleurs vous quitter sur-le-champ, à moins d'aller demander à coucher dans quelque chaumière. »

Les deux amis continuèrent à converser ainsi, tout en buvant gaîment ensemble. Sse Yeoupe écrivit les vers sur les saules printaniers et la chanson sur le poirier à fleurs rouges, pour les faire voir à Sse Yeoute. Celui-ci y donna de grands éloges ; la collation fut continuée jusqu'à ce que les têtes des deux jeunes amis fussent complètement échauffées. Ils se séparèrent alors, et Sse Yeoupe resta pour passer la nuit dans la bibliothéque. Cette soirée, comme on le dira plus tard, produisit l'échange d'une pêche con-

tre une prune, et la dispute de la pie et du ramier.

Le renard se tient coi ;
Les deux sarcelles s'appellent d'une voix harmonieuse.
On boit ensemble à la même coupe,
Et chacun y trouve son profit.

On verra dans un autre chapitre comment se séparèrent les deux amis.

CHAPITRE XI.

TROP D'EMPRESSEMENT FAIT QU'ON TOURNE LE DOS A CE QU'ON CHERCHE.

C'est en vain qu'une belle fleur est gardée au fond d'une retraite inaccessible :
Il n'y a rien de sacré pour l'ardeur qu'inspire un objet charmant.
Le lis délicat est exposé aux insultes du vent et de la pluie,
Et le bouton parfumé, aux courses du papillon et de la guèpe.
Mais aussi ne laissez pas errer en tous lieux votre confiance excessive.
Un vrai poète devrait-il avoir une indiscrète légèreté ?
On prête une oreille intéressée aux récits de l'amant malheureux;
Mais quelques branches perdues n'obscurcissent pas en lui l'éclat du talent,

Sse Yeoute avait été fort mortifié d'apprendre qu'il existait un engagement entre Sse Yeoupe et mademoiselle Pe, et il se mit dans l'esprit d'avoir part à cette affaire. Le lendemain donc quand tous deux furent levés et qu'ils eurent pris leur déjeûner, Sse Yeoute donna des ordres pour que les provisions nécessaires à un voyage fussent tenues prêtes, et de son propre mouvement il tira vingt onces d'argent (1) qu'il

(1) Environ 150 fr.

offrit à Sse Yeoupe : « Voici, lui dit-il, une petite somme pour les frais de votre route; prenez-la, mon frère; mais surtout allez et revenez en toute diligence; vous n'avez pas un instant à perdre. Le seigneur Pe n'est pas d'un caractère facile. Je craindrais, s'il avait quelque dessein formé, que sa fille même n'eût peine à disposer d'elle. »

— « Votre secours et vos avis me sont également précieux, répondit Sse Yeoupe. Ils m'imposent une reconnaissance infinie. Une fois arrivé à la cour, je ne m'y arrêterai que pour obtenir la lettre du seigneur Gou, et je m'en reviendrai sur-le-champ en marchant jour et nuit. Si je réussis dans mes projets, mon cher ami, je le devrai uniquement à votre générosité. »

En achevant ces paroles, il donna ordre à Siaohi de prendre le bagage, et se leva. Sse Yeoute fit aussi venir un domestique : « Le seigneur Sse, lui dit-il, ne connaît pas bien les chemins aux environs de ce village. Tu vas le conduire jusqu'à l'embouchure du fleuve, et tu ne t'en reviendras que quand tu le lui auras vu traverser. »

Après que le domestique eut reçu cette instruction, Sse Yeoupe prit congé, monta lui-

même à cheval, et prit en hâte la route de la capitale.

Or, il faut savoir que le docteur Gou, dès qu'il avait reçu le décret qui le mandait à la cour, avait immédiatement fait choix d'un jour heureux pour se mettre en chemin. Mais au moment même où il sortait de la ville, il s'était senti fort indisposé pendant un repas d'adieu que le préfet lui avait fait offrir. Il avait éprouvé du froid dans l'estomac, et de ce moment une maladie grave s'étant déclarée, il avait fallu le rapporter chez lui pour lui donner des soins. Il avait été retenu plus d'un mois, et il commençait seulement à se rétablir à l'époque dont nous parlons. Sse Yeoute avait appris cette circonstance en venant à la ville, et comme il craignit que Sse Yeoupe n'en fût également informé, s'il allait demander le docteur Gou, et que par là il ne lui enlevât à lui-même toutes les ressources dont il voulait user, il avait arrangé son histoire en conséquence, et il avait prêté les vingt onces d'argent à Sse Yeoupe pour le pousser à se rendre directement à la capitale. Pendant ce voyage infructueux qui lui laissait le champ libre, il pouvait lui-même exécuter l'entreprise qu'il avait projetée.

Le méchant rit jusqu'à ce qu'il trouve un méchant tel que lui.
Par ses fourberies, il se joue de l'innocence de l'homme simple;
Mais qui sait si le ciel ne suscitera pas un plus méchant encore,
Qui fera tourner ses intrigues à la gloire de l'innocence?

Sse Yeoute fut donc charmé d'avoir ainsi engagé Sse Yeoupe dans un voyage au nord: « J'avais moi-même dirigé mes vues du côté de mademoiselle Pe, dit-il. Elle était l'objet de toutes mes pensées; mais je ne voyais aucun moyen de réussir. Je n'imaginais guère qu'il se présenterait aujourd'hui même une combinaison si favorable. C'est bien le cas de dire que le ciel se conforme aux désirs des hommes. »

Sans perdre de temps, il se munit d'un billet de grande cérémonie, et s'en vint à la ville faire une visite au docteur Gou. Arrivé devant la porte, il chargea un domestique d'entrer d'abord auprès du concierge et de lui remettre un petit paquet de cinq deniers (1), avant de lui présenter son billet de visite, et de lui dire: « M. Sse, mon maître, désirerait voir votre seigneur: voudriez-vous prendre la peine de le lui annoncer? »

A cette demande le concierge répondit: « Le seigneur mon maître relève de maladie; il ne

(1) 3 francs 70 centimes.

voit encore personne, et je crains qu'il ne soit pas en état de recevoir de visite. »

— « Nous nous en rapporterons à ce qu'il plaira à votre maître de décider sur la visite, reprit le domestique. Voici seulement un message que vous prendrez la peine de lui transmettre. »

Le concierge ayant reçu le petit paquet, et voyant qu'il s'agissait d'un billet de cérémonie, cessa de refuser : « Je vais faire votre commission à mon maître, dit-il; priez monsieur d'entrer dans le salon et de s'y asseoir en attendant. »

Le domestique rapporta cette réponse à Sse Yeoute et l'engagea à changer de coiffure pour entrer dans le salon. Ensuite il prit les présents d'usage et vint les déposer au pied de l'escalier. Le concierge tenant les deux billets les porta à son maître dans un salon sur le derrière de la maison.

A cette époque, le docteur Gou, nouvellement entré en convalescence, commençait à se lever. Il se trouvait en ce moment dans un pavillon au fond du jardin, respirant l'air frais et cherchant à prendre des forces; il n'attendait que son entier rétablissement pour se rendre à la cour. A l'instant où on lui apporta les deux

billets, il jeta d'abord les yeux sur celui qui portait le nom du visiteur, et il y lut ces mots: *Votre très-obligé disciple* Sse Yeoute *vous présente ses respects et ses salutations.* Il prit ensuite le billet de cérémonie, et vit, sur la liste des présents, des étoffes, des urnes, des tablettes d'ivoire, des garnitures d'habits et d'autres choses semblables, montant à la valeur de cent onces d'argent (1): « Ce jeune homme n'est pas de ma connaissance, dit-il en lui-même. Il faut qu'il ait quelque motif particulier pour venir tout d'un coup me faire une si grande démonstration de politesse. »

Il s'adressa alors au concierge et lui donna ses ordres en ces termes: « Va dire à M. Sse que je relève de maladie et ne puis encore pratiquer les devoirs de l'urbanité, ce qui m'empêche de recevoir des visites; que puisqu'il a daigné me faire l'honneur de me venir visiter, il a sans doute quelques instructions à me donner; que s'il ne s'agit pas d'une affaire très-pressée, il pourra me voir un autre jour; mais que si la chose est urgente, rien ne s'oppose à ce qu'il me la fasse dire de vive voix; que quant

(1) 741 fr.

à ses présents, je ne puis me permettre de les accepter, et que pour cette raison, je lui en fais remettre la liste. »

Le concierge sortit chargé de cette réponse et vint la rendre mot pour mot à Sse Yeouté. Celui-ci l'ayant reçue : « S'il en est ainsi, reprit-il, allez seulement dire à votre maître que son disciple était venu pour lui parler au sujet d'une affaire de mariage, touchant mon frère cadet Sse Yeoupe, et qui s'est trouvée sujette à beaucoup de contretemps; mais qu'une entrevue y mettra fin; que puisqu'il ne peut recevoir de visites aujourd'hui, je dois naturellement revenir un autre jour; mais que relativement à ces bagatelles, il faut bien qu'il en accepte quelques-unes. Prenez la peine d'aller dire encore ce peu de mots à votre maître. »

Le concierge rentra auprès du docteur Gou; lorsque celui-ci entendit parler de Sse Yeoupe et d'une affaire de mariage : « Va demander, dit-il à l'instant, si ce Sse Yeoupe est celui qui dans ces derniers temps a mérité la première place au concours présidé par l'examinateur Li. »

Le concierge sortit pour faire cette question, et revenant avec la réponse : « C'est lui-même, » dit-il à son maître

— « En ce cas-là, dit le docteur Gou, va prier M. Sse de me venir trouver ici, dans le jardin. »

Le concierge sortit avec empressement : « Mon maître, dit-il, invite monsieur à le venir joindre dans le fond du jardin. » Et il conduisit Sse Yeôute, en sortant par la grande porte et en tournant jusqu'au jardin de derrière. Là il le fit entrer dans une salle où il l'engagea à s'asseoir. Peu de temps après, le docteur Gou parut appuyé sur le bras d'un petit valet. En le voyant, Sse Yeoute apporta bien vite un fauteuil au haut bout de la salle : « Mon respectable et excellent maître, dit-il, daignez vous asseoir, je vous prie, pour que votre disciple vous présente ses respects. »

— « J'ai été fort indisposé, reprit le docteur Gou, et je ne puis encore supporter la fatigue. Si vous vous attachez strictement aux cérémonies ordinaires, vous ne me montrerez pas une véritable affection. Il vaudrait mieux nous borner à une simple salutation (1). »

(1) Cette manière de convenir du genre de salutation dont on fera usage rappelle un peu M. Jourdain, qui veut qu'on recule *pour la troisième révérence.* Mais il faut se rappeler que la manière de se faire les premiers com-

— « Mon respectable maître, si vous l'ordonnez ainsi, je ne me permettrai pas de vous désobéir; mais ce sera de ma part un manque de respect et une faute grave. » Et en parlant ainsi, Sse Yeoute fit la salutation demandée. Le docteur Gou l'engagea à quitter son habit de ville, et ensuite ils s'assirent tous deux avec les compliments d'usage (1).

Après que le thé eut été servi, le docteur Gou s'adressant à son hôte : « La personne dont vous parliez tout-à-l'heure, et qui porte le surnom de Yeoupe, est donc votre frère cadet? » lui demanda-t-il.

— « Nous ne sommes pas du même sang maternel, répondit Sse Yeoute; mais c'est effecti-

pliments entre gens biens élevés et qui *savent leur monde* est assez fatigante pour qu'on puisse souhaiter d'en être dispensé, dans l'état de santé où se trouve ici le docteur Gou. Il faut se tenir à côté l'un de l'autre, debout ou même à genoux, et s'incliner trois fois, plus ou moins profondément selon le respect qu'on désire témoigner et l'urbanité dont on veut faire preuve. La *simple salutation*, à laquelle le docteur prie son hôte de vouloir bien s'en tenir, s'exécute en croisant les mains sur la poitrine et en remuant un peu la tête d'un air à la fois grave et obligeant.

(1) C'est-à-dire en s'invitant réciproquement de la voix ou du geste à s'asseoir le premier, et en tâchant de l'emporter adroitement dans cette lutte de politesse.

vement mon parent et mon cadet. C'est un jeune homme arrogant et mal élevé qui ne connaît pas le monde. En se révoltant contre les marques de bonté que par deux et trois fois vous avez laissé tomber sur lui, mon respectable maître, il a ouvert la porte au péché. Quand ensuite l'honorable examinateur a daigné l'en châtier, c'était bien le fruit de ses œuvres qu'il recueillait; et cependant vous n'avez pas voulu aggraver sa position, et votre pitié est même venue lui prêter assistance. Par là vous vous êtes assuré une reconnaissance et des obligations infinies. Depuis, vous avez effacé toutes les traces de son humiliation : il voulait toujours mettre sa tête dans la poussière (1), au pied de votre escalier ; mais comme il ne s'en est pas senti le courage, je me rends à sa place aujourd'hui pour vous faire agréer ses excuses. »

— « Il y a eu un moment, reprit le docteur, où, dans l'intérêt d'une faible tige de courge, j'ai désiré l'appui d'un sage. Je n'avais pas considéré que le jeune âge de monsieur votre frère, son talent distingué, ses hautes espérances, ne

(1) Plus littéralement *dans la boue.*

pouvaient convenir à une maison qui n'a que les murs. J'avais reconnu avec plaisir en lui des qualités également aimables et honorables, et c'était là ce qui m'avait fait songer à lui. C'est une faute que j'ai commise seul: quel tort pouvait avoir monsieur votre frère? Mais dites-moi, je vous prie, à quelle intention vous avez encore rappelé aujourd'hui le mot de *mariage?* »

— « Mon frère a eu un instant d'aveuglement et de stupidité. Mais il y a long-temps qu'il se repent et qu'il s'afflige de s'être lui-même fermé le chemin du ciel. Depuis qu'il a appris à connaître vos bontés, mon illustre maître, ces bontés hautes comme le ciel et profondes comme la terre, il a de nouveau conçu le désir de prendre racine au bas du mur de votre maison. Et comme il a récemment entendu dire que mademoiselle votre fille a, conformément à la décision du sort, uni sa voix au concert du phénix (1), sa route dans la vie n'a plus eu de terme. Ainsi trompé dans ses vœux, il a songé à les reporter sur un autre objet. Il a été informé que son excellence l'intendant des ouvrages publics, le seigneur Pe votre parent, avait une

(1) En trois mots, *consentir aux sorts du phénix*, signifie en chinois qu'une fille a accepté un époux.

fille, votre nièce, dont l'âge et la figure se prêtent des charmes mutuels; et il a eu la témérité de penser que s'il pouvait avoir ce nouveau tronc d'arbre pour appui, il n'aurait pas perdu l'avantage d'unir la prune à la pêche de votre maison; car le linteau de votre porte est pour lui la ligne qui sépare le ciel de l'abîme. Ce sont là peut-être les folles imaginations d'un pauvre lettré. Mais il a déjà été inondé par son respectable et excellent maître de marques de bonté qui ont tellement dépassé son mérite, qu'il n'a pas rougi de venir en solliciter encore une. J'ignore, mon respectable maître, si vous êtes encore dans la disposition d'alléger ses torts antérieurs, et si, dans cette circonstance, vous voudrez l'étayer on le renverser (1). »

(1) Si quelque lecteur s'effarouchait de la multitude et de l'incohérence des images et des métaphores accumulées en cet endroit, on pourrait, en les faisant disparaître, rendre en sa faveur le discours de Sse Yeoute de la manière suivante: « Il y a long-temps que mon parent gémit d'avoir mis lui-même obstacle à son bonheur. Vos touchantes bontés, monsieur, ont fait revivre en lui le désir de former une alliance avec votre famille. Mais mademoiselle votre fille ayant déjà vu briller le flambeau de l'hyménée, il a dû chercher un autre moyen d'arriver au même but: informé que votre parent a une fille à la fleur de l'âge et douée de mille attraits, il a vu en elle la personne qui pouvait lui procurer l'avantage de

— « S'il en est ainsi, dit avec joie le docteur Gou, je ne veux pas, monsieur, vous tenir plus long-temps dans l'erreur. La personne que je lui ai proposée il y a quelque temps n'était point ma fille; c'était ma nièce elle-même. »

— « C'était mademoiselle votre nièce ! » s'écria Sse Yeoute tout surpris.

— « Oui, c'était ma nièce, reprit le docteur, l'objet de la plus vive affection de Pe mon parent; il avait reçu l'ordre de se rendre au campement des Tartares, et dans la crainte de quelque malheur imprévu, il avait voulu me la confier, et m'avait chargé de lui choisir un époux. Le hasard m'ayant fait connaître le talent et les agréments extérieurs de votre frère, je pensai que ma nièce et lui formeraient un couple bien assorti, et c'est ce qui m'obligea de mettre tant d'ardeur à mes sollicitations. Je ne voulais pas rester au-dessous de la confiance que

s'allier à vous : car cet honneur est du plus grand prix à ses yeux. Vous lui avez déjà montré tant d'indulgence qu'il n'a pas craint d'en solliciter encore une marque. Seriez-vous, monsieur, disposé à favoriser ses vœux ? » Ce langage serait plus intelligible, mais moins caractéristique, et l'on ne devinerait plus à quelle nation il est emprunté. Il faut, comme on l'a dit, savoir à propos conserver la *couleur locale*, et le lecteur ne doit pas oublier que c'est à des Chinois qu'il a affaire.

m'avait montrée mon parent. S'il eût été question d'une personne d'un mérite aussi vulgaire que ma propre fille, aurais-je osé me permettre d'importuner un sage pour un si mince sujet ? Mais puisque monsieur votre frère daigne lui-même revenir sur cette affaire, et que vous, mon cher monsieur, vous voulez bien m'en dire votre avis, ma nièce est encore à marier, et il convient que je saisisse de nouveau le manche de la coignée. Si des personnes *si* bien faites l'une pour l'autre viennent à être unies, on verra bien que tout ce que j'ai dit précédemment à ce sujet n'était pas dépourvu de raison. »

— « Mon respectable maître, nous ignorions absolument que le projet que vous aviez formé, et qui faisait voir tant d'indulgence pour mon frère, fût encore fondé sur des motifs si généreux. Notre conduite a été ridicule à l'excès. Mais si maintenant votre bienveillante assistance veut achever comme elle a commencé, vous mettrez le comble à vos bontés, et l'on pourra dire d'une telle affection qu'elle est intime comme l'union de la chair et des os, et qu'elle durera à la vie et à la mort. Quand, à l'avenir, mon frère épuiserait ses forces à votre

service (1), il ne saurait jamais reconnaître la dix-millième partie des bienfaits dont vous le comblez. »

Alors reprenant les présents qu'il avait apportés, il fit une profonde révérence : « Ces bagatelles sans valeur, continua-t-il, sont de bien faibles marques de mon sincère attachement. Si vous les repoussiez, ce serait exclure votre disciple du seuil de votre porte. J'ose espérer que vous voudrez bien les accepter comme un gage de souvenir. »

— « Je ne devrais pas, reprit le docteur Gou, recevoir de si grandes marques de votre courtoisie; mais puisque vous me montrez des sentiments si affectueux, je ne puis qu'accepter un ou deux de ces objets en rougissant. » Et il en désigna de quatre sortes. Sse Yeoute renouvela ses instances; mais le docteur Gou ne voulut absolument rien prendre de plus.

Le thé ayant été servi de nouveau, Sse Yeoute se leva : « Je vous suis importun, dit-il, et je nuis à votre rétablissement. Je vais me retirer; mais souffrez qu'un autre jour je revienne

(1) Littéralement, *quand il se ferait chien ou cheval à votre service.*

vous offrir mes respects et vous demander vos ordres. »

— « Je devrais vous retenir et profiter de votre conversation, dit le docteur Gou; mais vous m'excuserez à cause de mon état. Un autre jour j'aurai l'honneur de vous inviter à venir dîner avec moi. » Et il reconduisit son hôte qui sortit à l'instant. Lui-même, prenant pour vrai tout ce qu'on lui avait dit, se flatta que les bonnes intentions qu'il avait eues précédemment ne demeureraient pas sans effet, et il en conçut beaucoup de satisfaction.

Cependant, Sse Yeoute, de retour chez lui, se félicitait et se réjouissait intérieurement: « Voilà, dit-il, une affaire qui coule comme d'elle-même. Que je puisse seulement me mettre encore en possession d'une lettre, et le point important sera bientôt conclu. »

Quelques jours s'étant écoulés, il vit arriver un messager du docteur Gou, avec deux billets d'invitation: « Mon maître, dit cet homme, engage messieurs Sse à venir tous deux, à midi précis, dîner avec lui à son jardin. »

— « Votre maître est trop bon, répondit avec empressement Sse Yeoute. Je ne manquerai pas de me rendre à son invitation; mais mon frère

cadet est à la campagne pour se reposer de ses études : il y a loin d'ici, et j'ai peur qu'il ne puisse pas venir. »

Le messager s'en alla, et Sse Yeoute, quand il fut midi, arriva pour dîner. Le docteur Gou le reçut, et après les salutations : « C'eût été mieux encore, lui dit-il, si nous avions pu avoir votre frère. »

— « Depuis que mon frère s'est rendu coupable envers vous, il s'est retiré à la campagne, où les soins domestiques l'occupent entièrement. A présent même, qu'il a reçu tant de preuves de votre générosité, la honte l'empêche encore de paraître à la ville et d'y fréquenter ses amis. Mais s'il obtient par votre bonté l'alliance qu'il désire, ce sera pour lui une belle occasion de se rendre à son devoir près de vous. »

— « Les hommes à talent ont leurs singularités ; mais ils inspirent le respect dans les choses mêmes où ils s'écartent des autres hommes. »

On servit le dîner : le docteur et son hôte se mirent à table, et continuèrent à converser ensemble pendant le repas qui dura jusqu'à l'approche de la nuit. Lorsque Sse Yeoute annonça l'intention de se retirer, Gou prit une lettre qu'il lui présenta : « Il conviendrait, lui dit-il,

que je vous accompagnasse dans votre visite ; mais les ordres de sa majesté sont très-précis. Il faut que je me mette en route demain ou le jour suivant. Cette lettre-ci vous tiendra donc lieu de ma présence. Lorsque mon parent l'aura vue, il y a toute raison de croire qu'il n'aura rien à opposer à vos désirs. Attendez un moment favorable pour la lui adresser. »

— « En dépit de tous les obstacles, le jaspe sera donc amené à sa perfection! dit Sse Yeoute. Mon respectable maître, il n'y a pas de termes pour exprimer vos bontés. Mon frère, quand je vais lui rapporter une si bonne nouvelle, devrait venir frapper du front le seuil de votre porte. » Après ce discours, il reçut la lettre, et ayant encore remercié son hôte deux ou trois fois, il se retira.

Quelques jours après, le docteur Gou, sentant ses forces revenues et sa santé rétablie, se mit effectivement en route pour la capitale.

Cependant Sse Yeoute, dès qu'il se vit en possession de la lettre, sortit de la ville le soir même et s'en revint chez lui. Là, il déploya tout doucement la lettre du docteur Gou, et il y vit ce qui suit :

« Gou Koueï, votre humble parent, a l'hon-

neur d'offrir ses respects au vénérable seigneur son beau-frère, en déposant la présente lettre au-devant de son siége.

« Immédiatement après notre séparation, j'avais tourné la tête de mon cheval du côté du nord. Mais inopinément, à ma sortie de la ville, un accident est venu troubler les santés qui m'étaient offertes. Un mal subit s'est porté sur mon estomac, et dans une seule indisposition, m'a fait trouver plus d'un danger. J'ai reçu avec sensibilité les divers messages que vous avez daigné m'adresser, et qui m'ont témoigné l'excès d'une affection intime comme l'union de la chair et des os. Aujourd'hui, je me trouve heureusement rétabli, et je dois me rendre en hâte à la cour. Je vous ai déjà entretenu, au sujet du mariage de ma nièce, d'un jeune homme du nom de Sse, que j'avais rencontré, et dont le mérite réel et les brillantes qualités pouvaient faire un gendre accompli. Il y a long-temps que mon dessein était arrêté à son égard. Je lui ai fait parler deux ou trois fois par une entremetteuse; mais lui, doué d'un caractère ferme et un peu opiniâtre, s'est refusé à mes propositions, et j'en avais conçu beaucoup de ressentiment. C'est, mon cher beau-frère, le même

jeune homme dont je vous ai parlé à notre dernière entrevue. Maintenant, il vient tout-à-coup de se repentir de son refus, et de lui-même il est revenu à moi en m'adressant les plus vives instances. J'en ai ressenti une joie inexprimable, et l'objet de cette lettre est, en saisissant *le manche de la coignée*, de vous le présenter pour le lit oriental (1). Vous avez, mon cher beau-frère, long-temps exercé votre pénétration peu ordinaire sur le choix d'un gendre. Si, ne jugeant pas mes discours indignes de votre confiance, vous l'introduisez dans votre maison(2), le pavillon du phénix (3) n'aura jamais vu un couple mieux assorti. Une famille formée sous d'aussi heureuses influences contribuera puissamment à la consolation de votre vieillesse, ainsi qu'à la félicité de votre fille. Obligé de me mettre en route sans aucun délai, je vous prie de m'excuser si je me borne pour le moment à la présente *missive particulière.* »

Après avoir lu cette lettre, Sse Yeoute la relut et s'aperçut qu'on s'était contenté de nommer *le jeune Sse*, sans marquer le surnom de

(1) C'est-à-dire *pour être votre gendre.*
(2) Littéralement *dans vos rideaux.*
(3) Le lit nuptial.

Yeoupe. Charmé de cette découverte, il se dit à lui-même : « Je n'avais songé d'abord qu'à chercher quelqu'expédient pour m'emparer du nom de Sse Yéoupe ; mais puisque la lettre que voici ne s'explique pas sur ce point, pourquoi n'irais-je pas me présenter sous mon propre nom? Si quelqu'un vient à me reconnaître, il n'y aura plus aucun inconvénient. D'ailleurs voilà le docteur Gou qui va partir pour la cour. Une fois qu'il se sera éloigné, qui pourrait me tenir tête? Si j'ai le bonheur de réussir et de conclure, on aura beau reconnaître la vérité, je ne craindrai pas qu'on revienne sur cette affaire. »

Ainsi fixé dans son projet, il prit soin de refermer la lettre et de la rétablir dans l'état où elle était auparavant. Ensuite il fit préparer un certain nombre de présents, et ayant choisi un jour heureux, il se revêtit d'un habillement de cérémonie, prit à sa suite un grand nombre de domestiques ; puis, la tête haute et d'un air délibéré, il se dirigea du côté du village de Kinchi.

Pour mieux affecter les manières d'un homme comme il faut, il descendit de cheval avant d'être arrivé devant la porte du seigneur Pe, et ayant demandé à quelqu'un du village la per-

mission de s'asseoir chez lui un moment, il envoya devant lui, par un domestique, la lettre du docteur Gou, ainsi qu'un de ses propres billets de visite, avec ordre de les remettre à Toung, le concierge de la maison du seigneur Pe.

A la vue de la lettre du docteur Gou, le concierge, sans perdre de temps, s'en vint la porter à son maître. Le seigneur Pe était en ce moment occupé à causer avec Tchangfanjou dans le pavillon *des songes champêtres*. On demandera peut-être comment il se faisait que Tchangfanjou fût encore dans la maison après ce qui s'était passé; lorsque Yansou avait tout appris de Sse Yeoupe, et tout révélé à sa jeune maîtresse; mais il faut savoir que le jour où le seigneur Pe avait retenu le gouverneur Yang à dîner dans le fond du jardin, la compagnie avait pris plaisir à composer des vers sur les agréables objets dont elle était entourée. Le plus heureux hasard avait servi Tchangfanjou sans qu'il y eût songé. Dans les visites que Sse Yeoupe lui avait faites précédemment, et lorsqu'il était venu se promener dans le jardin, son imagination exaltée lui avait inspiré divers morceaux de poésie qu'il avait, par mégarde, laissés chez Tchangfanjou. Celui-ci les avait pillés, et le jour dont

nous parlons, il sut à propos en faire usage. Le seigneur Pe ne pouvait jamais imaginer tant de fourberies. Chacune des pièces qui lui étaient présentées ainsi reçut de lui de nouveaux éloges, et sur-le-champ il les faisait passer à sa fille pour la divertir. Houngiu, en voyant qu'après le départ de Sse Yeoupe, les talents poétiques de Tchangfanjou continuaient à se produire, avait fini par concevoir en elle-même quelques soupçons, et elle n'avait osé prendre sur elle de parler à son père. Ainsi Tchangfanjou, fort de ces nouvelles preuves de talent, était resté dans la position qu'il avait auparavant, et tout semblait encore favoriser ses vœux.

Le seigneur Pe était donc au milieu d'un entretien avec Tchangfanjou lorsqu'on lui apporta la lettre du seigneur Gou son beau-frère. Pe l'ouvrit, et ayant, du premier coup-d'œil, vu de quoi il s'agissait, il demeura partagé entre la surprise et la satisfaction, et ne voulant pas s'expliquer devant Tchangfanjou, il serra la lettre dans sa manche. Il prit ensuite le billet de visite, et y lut ces mots : *Votre très-humble et très-soumis disciple et serviteur* Sse Yeoute *a l'honneur de vous offrir ses respects.*

Pe, se levant aussitôt, s'adressa à Tchangfan-

jou : « Mon parent Gou, lui dit-il, me recommande un de ses disciples ; il est ici. Je ne puis me dispenser d'aller le recevoir. »

— « Cela va sans dire, » répondit Tchangfanjou ; et aussitôt il prit congé, et s'en retourna dans son appartement derrière le jardin. Pe passa sur le devant de la maison, et chargea quelqu'un d'aller inviter le seigneur Sse à entrer auprès de lui. A cette invitation, Sse Yeoute changea d'habit et de bonnet, et vint à pied jusqu'à la maison de Pe. Celui-ci, debout au haut du salon, tenait les yeux attachés sur Sse Yeoute pour voir quel homme il était ; ce qui le frappa en lui,

« Ce furent ses habits et sa coiffure neufs et
« recherchés. Sa démarche était noble et aisée.
« Il avait de l'embonpoint et une belle prestance,
« une physionomie avantageuse ; mais l'air d'un
« homme riche plutôt que d'un homme à ta-
« lents ; le teint blanc et le nez rouge, toute sa
« figure semblait respire le vin et la bonne chère.
« On l'eût pris pour un seigneur opulent et non
« pour un solliciteur. Ses vêtements, chargés
« d'or et de jaspe, appelaient les regards. Les
« plis de sa robe le précédaient par devant et

« le suivaient par derrière. Tout son mérite était « dans ces beaux dehors. »

Tout en entrant dans le salon, Sse Yeoute présenta à Pe le billet de cérémonie, et voulut lui adresser une salutation complète. Pe s'y refusa par deux et trois reprises; mais, finissant par céder, il exigea que Sse Yeoute quittât son habit de ville avant de faire la révérence. Après les salutations, on prit place avec les mêmes façons; et, quand on fut assis, Pe ouvrit le premier la conversation: « Il y a long-temps, dit-il, que mon parent Gou m'a vanté votre rare mérite, et qu'il m'a inspiré pour vous une sincère estime. Aujourd'hui, qu'une plante fortunée vient répandre sous mon toit ses heureuses influences, une douce consolation ranime mes sentiments refroidis par la vieillesse. »

Sse Yeoute se hâta de faire une révérence: « Je ne suis, dit-il, qu'un pauvre étudiant peu avancé et qui n'ai fait encore que de bien faibles progrès. Je suis dépourvu de capacité, et mon talent est du plus bas étage. Mais le seigneur Gou a daigné m'honorer de son attention, et c'est sous ses auspices que j'ai la témérité de me présenter dans la maison d'un excellent sei-

gneur, qui est pour moi comme la montagne sacrée ou comme les étoiles du septentrion. J'humilie ma pensée tout en élevant mes regards. Rien n'égale mon trouble et ma confusion. »

— « Je ne suis qu'un vieillard affaibli par les années, reprit Pe ; mais c'est pour moi une heureuse destinée que de voir un jeune homme à la fleur de l'âge tel que vous, pareil au jaspe et aux pierres précieuses. » Et aussitôt il s'informa de son hôte quel était le lieu de sa demeure, et si le frêne paternel et l'hémérocalle (1) étaient dans un état florissant.

— « J'ai eu le malheur de perdre mon père, répondit Sse Yeoute. Il ne me reste que ma mère qui est veuve. Mon logis n'est qu'à 17 ou 18 milles d'ici (2), dans un endroit qu'on nomme Matchun.

— « Ah ! vous demeurez si près d'ici ! reprit Pe ; mon âge est cause que je ne parais guère dans le monde ; mais je n'en suis pas moins

(1) Le frêne, arbre qui vit très-long-temps, désigne poétiquement le *père* de la personne à qui l'on parle, comme l'hémérocalle désigne la *mère*. Cette question répond à celle qu'on ferait à quelqu'un, en s'informant *si les auteurs de ses jours jouissent d'une bonne santé.*

(2) Un peu moins de deux lieues.

profondément touché de l'éclat d'un miroir aussi pur que la glace. »

Comme ils parlaient ainsi, les domestiques servirent le thé ; ensuite Sse Yeoute se leva et se prépara à se retirer.

— « Après la peine que vous avez eue de venir de si loin pour me voir, dit Pe, je devrais vous offrir une petite collation ; mais je n'oserais, dès le commencement de notre liaison, me conduire avec vous d'une manière si peu conforme à la politesse. Vous permettrez que je choisisse un moment plus heureux pour vous prier de me faire cet honneur. »

— « Les faveurs dont vous m'avez comblé, répondit Sse Yeoute, ont déjà dépassé toutes mes espérances. Quel excès d'ambition me faudrait-il pour désirer quelque chose de plus ? » Et aussitôt il fit la révérence et prit congé. Pe le reconduisit jusqu'au dehors de la grande porte, et après de nouvelles démonstrations de courtoisie, ils se séparèrent. Les domestiques offrirent les présents dont ils étaient chargés : Pe en marqua de six sortes qu'il accepta, et tout le reste fut remporté. L'extrême considération que Pe lui avait témoignée persuada à Yeoute que son affaire était en fort bon train,

et cette idée lui causa beaucoup de satisfaction.

Cependant Pe était à peine rentré dans l'appartement intérieur, que sa fille vint l'y trouver: « Quelles visites avez-vous eues aujourd'hui, mon père? » demanda-t-elle avec empressement.

— « Aujourd'hui, répondit Pe, je n'ai pas eu d'autre visite que celle d'un jeune homme du nom de Sse, qui vient avec une lettre de recommandation de ton oncle pour te demander en mariage. » Et il prit la lettre du docteur Gou qu'il remit à sa fille. Celle-ci la reçut, et en y jetant les yeux, elle reconnut le nom de Sse. Elle en fut charmée, dans la persuasion que c'était de Sse Yeoupe qu'il s'agissait, et ce qui augmenta sa joie, ce fut de voir que ce Sse Yeoupe était le même dont son oncle avait précédemment fait choix pour elle. Prévenue de cette idée: « Et ce jeune homme, demanda-t-elle avec intention, quel est son surnom? Est-il véritablement aussi bien que le dit mon oncle? »

— « Son surnom, reprit Pe, est Yeoute. C'est lui dont ton oncle m'avait parlé il y a quelque temps et qui a eu la première place au concours, un jeune homme de talent et de mérite. Il me le vante encore beaucoup dans sa lettre d'aujourd'hui. Je viens de le voir lui-même il n'y a

qu'un moment. Son extérieur est assez avantageux, sa conversation ne manque pas d'agréments. Mais qu'il ait un grand mérite, c'est de quoi je ne suis pas encore bien assuré.»

Houngiu, quand son père lui nomma Sse Yeoute, avait l'esprit prévenu du nom de Sse Yeoupe. Elle prit donc l'un pour l'autre, et ne conçut pas le moindre soupçon à cet égard; mais un peu surprise de ce que son père avait ajouté qu'il n'était pas encore bien assuré du mérite du jeune Sse : « Quand mon oncle, dit-elle, a fait choix de ce jeune homme pour votre fille, il ne s'est pas décidé dans l'espace du matin au soir. Il faut qu'il ait trouvé en lui quelque chose de recommandable : comment se ferait-il, mon père, que vous et mon oncle, vous ne fussiez pas du même avis à ce sujet ? »

— « Je ne l'ai vu qu'un instant aujourd'hui, répondit Pe, il est bien possible que je ne l'aie pas absolument pénétré à fond. Mais je ne manquerai pas de l'inviter à dîner quelqu'autre jour, et je l'examinerai avec une scrupuleuse attention. Il n'y a qu'une chose, c'est que nous avons encore ici ce M. Tchang, avec lequel je ne sais vraiment quel parti prendre. »

— « Il ne faut point de préférences, reprit

Houngiu ; à vos yeux, mon père, le talent et les agréments doivent seuls déterminer votre choix... »

— « Du côté de la figure, dit Pe, quoique le jeune Sse ne soit pas parfait comme les joyaux d'une couronne, il me semble qu'il a l'avantage sur Tchang; mais sous le rapport du talent, voilà plusieurs pièces de vers que le jeune Tchang a composées, et qui m'ont fait un grand plaisir. Sse n'a pour lui que la recommandation de ton oncle. Je ne l'ai pas encore mis à l'épreuve, et c'est ce qui fait que je suis encore dans l'incertitude. »

Houngiu, livrée à ses réflexions, se disait à elle-même que Sse et Tchang étaient aussi différents l'un de l'autre que le ciel est éloigné de l'abîme; comment se faisait-il que son père, si renommé pour sa connaissance des hommes, pût commettre une semblable méprise? c'était, sans doute, une sorte de taie qu'il avait sur les yeux en ce moment. Il ne fallait que faire trouver ensemble ces deux jeunes gens, pour que, de lui-même, le jaspe se distinguât du caillou. Elle s'adressa donc à Pe : « Les eaux du King et du Weï ne se mêlent pas ensemble, dit-elle, et le blanc ne saurait être pris pour le noir. Si vous êtes

retenu par quelque doute, mon père, qui empêcherait de réunir ces deux prétendants dans une même chambre, et de les soumettre à une épreuve par le choix de quelque sujet que vous leur feriez traiter? par là, vous ne parviendriez pas seulement à discerner celui qui a du mérite et celui qui n'en a pas; mais lorsqu'ensuite vous congédieriez l'un, en accordant la préférence à l'autre, aucun des deux n'aurait sujet de se plaindre. »

— « Tu as parfaitement raison, répondit Pe: Dès demain, j'adresserai une invitation au jeune Sse; j'engagerai le jeune Tchang à me tenir compagnie, et sur l'heure même je prendrai quelque sujet de composition un peu difficile pour les examiner. De cette manière nous parviendrons enfin à savoir de quel côté est la force ou la faiblesse. »

Que la pluie et le vent s'élèvent au même moment,
Les hirondelles et les faucons fuient ensemble l'orage.
Si le printemps n'annonçait son règne par le retour du feuillage,
La mousse en imposerait aux yeux par ses teintes verdoyantes.

Nous laisserons le père et la fille occupés à délibérer ensemble. Tchangfanjou, comme on sait, était dans une intimité parfaite avec les domestiques de Pe. Le lendemain du jour où

Sse Yeoute était venu former sa demande de mariage, quelqu'un de la maison vint aussitôt en prévenir Tchangfanjou. A cette nouvelle, il demeura tout troublé : « Quel est ce personnage? » demanda-t-il.

Le porteur de nouvelles répondit que c'était un bachelier du collége de Kinling, nommé Sse Yeoute. En entendant ces mots, Tchangfanjou, trompé par l'analogie de la prononciation, ne fit pas attention à la différence de l'orthographe, et il ne douta pas que ce ne fût Sse Yeoupe. « Le petit sot! se dit-il en lui-même, je me demandais pourquoi il était parti sans prendre congé de moi, et c'était pour aller trouver le docteur Gou, et pour le prier d'être son entremetteur et d'écrire en sa faveur! Il faut qu'il vienne rompre une affaire déjà conclue : qu'il m'est odieux! et encore moi qui suis établi ici, bien que ce soit dans la vue du mariage, je ne suis reçu qu'à titre d'hôte, et sous un autre prétexte; et lui, il vient onvertement et sans détour former une demande de mariage. Si on nous confronte, je ne pourrai l'emporter sur lui; par la figure, je ne lui suis pas supérieur. De plus, mes vers sur les saules printaniers, ma chanson sur le poirier à fleurs rouges, c'est

lui qui les a faits. Que Pe ait avec lui une entrevue d'une heure, il va découvrir tout cela : on lui accordera sa demande, et moi, je serai ruiné, malgré toutes les ressources de mon esprit. Pour que les choses aillent à mon gré, il faut absolument que j'imagine quelque expédient qui le fasse mettre à la porte. »

Au bout d'un moment de réflexion, il lui vint tout d'un coup une pensée : « Ce jeune Sse m'a dit que le docteur Gou lui avait proposé une de ses filles, qu'il l'avait refusée, et que le docteur en avait conçu beaucoup d'animosité contre lui. Comment se fait-il que ce soit lui qu'il ait été charger de traiter de son mariage ? Il y a là-dedans quelque chose d'extraordinaire. »

Il était au milieu de ces incertitudes quand il vit venir le concierge Tchoungyoung qui lui apportait un billet d'invitation. « Monsieur, lui dit ce concierge, mon maître vous prie de venir demain dîner chez lui avec le jeune M. Sse, qui est arrivé de Kinling. »

— « Vous voilà bien à propos, mon ami, répondit Tchangfanjou. J'avais précisément quelque chose à vous demander. Quelle affaire amène ce M. Sse qui est venu hier voir votre maître ? »

— « C'est, reprit le concierge, un jeune

homme que le seigneur Gou, l'oncle de mademoiselle, adresse ici pour la lui faire donner en mariage. »

— « Et quelles belles qualités l'oncle de votre maîtresse trouve-t-il à ce jeune homme pour le recommander ainsi? »

— « C'est une histoire qui serait bien longue à raconter. A l'époque où mon maître était à la cour, ma jeune maîtresse vint passer quelque temps dans la maison du seigneur son oncle. Ce fut alors que celui-ci, qui savait que le jeune M. Sse avait obtenu la première place à l'examen, et qui d'ailleurs avait vu, je ne sais dans quel endroit, de beaux vers de sa façon, voulut lui faire épouser mademoiselle. Mais M. Sse s'y refusa, ce qui fit manquer l'affaire. Je ne sais comment, depuis quelque temps, il a changé d'avis; et cela est cause que l'oncle de mademoiselle lui a donné cette lettre de recommandation avec laquelle il est venu. »

Tchangfanjou souriant d'un air froid: « Si les choses sont comme vous dites, reprit-il, c'était donc par une vaine apparence que votre maître et sa fille s'annonçaient comme voulant choisir un homme à talent? Il suffisait d'avoir pour soi la recommandation de quelque grand personnage! »

— « Que dites-vous là, monsieur? répliqua le concierge. C'est parce que mon maître trouve un vrai talent à ce M. Sse, qu'il lui accorde la préférence. Ce n'est point du tout une vaine apparence. »

— « Mon vieux ami, pouvez-vous avoir les yeux si obtus? Vous avez déjà vu ce personnage. C'est celui qui, l'autre jour, est venu avec moi apporter des vers sur les saules printaniers, dont votre maître et sa fille ont été si peu satisfaits et se sont tant moqués. »

— « Celui-là, monsieur Tchang? dit le concierge. Oh! je me souviens parfaitement de celui qui vint avec vous le jour que vous dites: c'était un tout jeune homme bien fait; mais le M. Sse dont nous parlons, sans être très-âgé, est un homme fort et vigoureux: ce n'est certainement pas lui. »

— « Ce n'est pas lui! s'écria Tchangfanjou tout étonné. Comment se fait-il donc qu'il s'appelle aussi Sse Yeoupe? »

— « Il y a sur son billet Sse Yeoute, » répondit le concierge.

— « Comment s'écrit son surnom? » demanda Tchangfanjou.

— « Il y à, reprit le concierge, *yeou* qui signifie *avoir*, et *te* qui veut dire *vertu*. »

En entendant cette explication, Tchangfanjou aussi joyeux que surpris : « Voilà qui est très-extraordinaire, s'écria-t-il. Comment, il y en a encore un autre ? »

— « Monsieur, dit le concierge, vous vous trouverez demain avec lui, et vous saurez ce qui en est. Vous avez reçu le billet d'invitation. Il faut encore que j'aille porter ce billet-ci à M. Sse. » Et en parlant ainsi, il déposa le billet et s'en alla.

Tchangfanjou demeura plongé dans ses réflexions : « Si ce n'est pas Sse Yeoupe, disait-il, je suis encore ferme sur la plante de mes pieds. Je me rappelle que le docteur Gou voulait pour gendre celui qui avait eu la première place au concours, et le jeune Sse m'a bien assuré que c'était lui qui avait obtenu cet avantage. Comment cet autre a-t-il pu lui demander aussi une lettre de recommandation ? N'y aurait-il pas encore quelque fraude là-dessous ? Demain, quand je le verrai, j'observerai sa contenance tout à mon aise ; j'éplucherai ses moindres paroles, et s'il y a de la fourberie dans son affaire, il aura

quelque peine à se tenir debout. » Cette idée lui procura un peu de satisfaction.

Cependant Toungyoung s'était rendu à Matchun, à la maison de Sse, pour y porter le billet d'invitation. Sse Yeoute reçut le billet, et retint le concierge à dîner. « Y aura-t-il quelques hôtes chez vous demain ? » lui demanda-t-il.

— « Il n'y en aura pas d'autres que le seigneur Tchang, qui loge au château et qui tient compagnie à mon maître, » répondit le concierge.

Sse Yeoute savait qui était Tchangfanjou, et il ne poussa pas plus loin ses questions. Quand le concierge eut fini de dîner, et qu'il eut fait ses remercîmens : « Monsieur, ajouta-t-il, demain, ne manquez pas, je vous en prie, d'arriver un peu de bonne heure. La route est longue, et vous m'épargnerez la peine de revenir. »

— « Je serais bien fâché de vous donner cette peine, dit Sse Yeoute; je viendrai de bonne heure, soyez-en sûr. »

Le concierge partit, et Sse Yeoute resta partagé entre l'incertitude et la satisfaction : «Quand ce Tchangfanjou serait un génie, disait-il, il ne saurait pénétrer mon affaire ; et comment

imaginerait-il que toute la sienne est dans mon esprit ? S'il se montre récalcitrant, je le démasquerai tout-à-fait, et je le réduirai à n'avoir pas un lieu où il puisse se cacher. »

Les effets de ce plan devaient être de faire manquer à l'un le trésor qu'il voulait découvrir, et d'enlever à l'autre ce qu'il croyait déjà tenir :

Tandis que l'homme s'apprête à tuer le tigre,
Le tigre songe à dévorer l'homme ;
Mais les débats du crabe et du cormoran
Tournent à l'avantage du pêcheur.

On apprendra dans le chapitre suivant ce qui arriva le lendemain, à l'entrevue de ces deux personnages.

CHAPITRE XII.

LA SOTTISE AUX ABOIS SE TRAHIT SUR LE LIEU MÊME DE L'ÉPREUVE.

Vous vous vantez trop tôt, vous qui n'avez rien pour justifier votre audace ;
Faibles champions, vous comptez trop sur l'indifférence du ciel.
Pour quelques méprises qui ont tourné à votre profit,
Vous oubliez les soupçons dont la masse augmente insensiblement.
Une fois que vous serez pénétrés, un mur va s'opposer à vos vœux,
Et, sans qu'ils y penseut, l'harmonie rapprochera ceux qui doivent être unis.
Il y a long-temps que la maxime du sage enseigne l'art de connaître les hommes :
Voyez sur quoi ils se fondent et quel est le sujet de leur tranquillité.

Le lendemain, Pe, après avoir tout fait préparer pour le repas, s'en vint, vers l'heure de midi, engager Tchangfanjou à se rendre au pavillon des songes champêtres, pour se livrer au plaisir de la conversation. Tout en causant, Tchangfanjou lui demanda si M. Sse, ce jeune homme qui lui avait été la veille adressé par son beau-frère le seigneur Gou, était anciennement lié avec lui, ou s'il avait fait récemment sa connaissance ?

— « Ce n'est pas, répondit Pe, une très-ancienne connaissance. En allant au temple de la vallée des immortels, pour jouir du spectacle des pruniers en fleur, mon beau-frère a vu, sur la muraille, des vers de ce jeune homme qu'il a trouvés très-agréables, et c'est ce qui d'abord a fixé son attention. Il a su ensuite que le seigneur Li, l'examinateur du collége, lui avait accordé la première place au concours, et cela lui fit naître l'idée de le marier à ma fille. Contre son attente, le jeune homme n'écouta que son idée, et refusa l'offre de mon beau-frère. Celui-ci se fâcha : il se plaignit au seigneur Li; on ôta au jeune Sse la place qu'il avait obtenue à l'examen. Mon beau-frère me raconta toute cette histoire à mon retour de la capitale ; mais je n'y fis pas grande attention, et j'avais absolument perdu de vue tout cela. Je ne sais comment les choses ont tourné; mais, ces jours derniers, il m'est venu une lettre de mon beau-frère, qui m'annonce que le jeune homme a changé d'avis, et qui me le recommande une seconde fois avec de nouvelles instances. Je l'ai vu hier ; mais je n'ai pu, dans une heure de temps, m'assurer de ses belles qualités, et il me reste beaucoup d'incertitude à ce sujet. Toute-

fois, la lettre de mon beau-frère ne me permet pas de lui faire un mauvais accueil, et c'est ce qui est cause que je l'ai invité à venir dîner aujourd'hui avec nous. Je compte, dans quelqu'intervalle du repas, avoir recours à votre talent, soit en vers, soit en prose, afin de l'obliger à vous répondre. S'il ne possède pas un véritable mérite, cela me servira d'excuse auprès de mon beau-frère. »

— « S'il en est ainsi, reprit Tchangfanjou, votre seigneurie saura bien s'assurer de la chose par ses propres yeux : elle pourrait se passer d'un nouvel examen. Mais comment le surnom de ce M. Sse est-il écrit dans la lettre du seigneur votre parent? »

— « La lettre l'annonce simplement sous le nom de M. Sse, sans marquer son surnom. Mais par son billet de visite que j'ai vu hier, j'ai appris qu'il se nommait Sse Yeoute. »

Tchangfanjou se mit à rire et garda le silence. « Maître, lui dit Pe, qu'avez-vous à rire? Auriez-vous appris quelque chose au sujet de ce jeune homme? »

Tchangfanjou continua de rire : « Que j'aie, ou non, appris quelque chose, dit-il ensuite, je prie votre seigneurie de ne pas m'interroger :

je ne me permettrais pas de lui rien dire. Votre seigneurie est pénétrante et éclairée, il suffit qu'elle applique les lumières de son esprit aux choses qui frapperont son attention. »

— « Nous sommes intimement liés, dit Pe. Qui empêche que vous ne vous expliquiez clairement ? Si vous vous taisez quand vous avez quelque chose à dire, c'est donc une considération étrangère qui vous retient. »

Tchangfanjou reprit sa physionomie ordinaire : « Comment voulez-vous que je m'explique ? dit-il. Je puis avoir entendu dire quelque chose, sans en être bien certain. En voulant garder le silence, je crains quelque méprise qui troublerait une affaire importante, et j'ai peur, en voulant parler, de m'exposer au reproche de médisance. Voilà la seule chose qui me retienne. »

— Le vrai et le faux se débattent en public, dit Pe, et il n'est nullement question ici de médisance. Ayez, je vous en prie, la bonté de me mettre au fait. »

— « Puisque votre seigneurie y met tant d'instance, répondit Tchangfanjou, je ne puis me dispenser de la satisfaire. Ce que j'ai entendu dire, c'est que le jeune Sse qui vous

est adressé par le seigneur votre parent est bien un Sse, mais que ce n'est pas celui-ci. »

— « Je cherche à me rappeler le surnom que m'a dit mon parent en me parlant de lui. Autant que je puis m'en souvenir, c'était bien Yeoute. Quel autre du nom de Sse pourrait-ce être ? »

— « La prononciation se ressemble, dit Tchangfanjou; mais l'orthographe est différente. Celui dont votre parent avait fait choix est Sse Yeoupe et non pas Sse Yeoute. »

— « Comment, ils sont deux! s'écria Pe dans sa surprise. Et mon beau-frère est parti pour la cour : quel moyen de les distinguer ? »

—« Cela n'est pas bien difficile : votre seigneurie n'a qu'à envoyer demander si celui qui, dans le dernier examen, a obtenu la première place, se nomme Sse Yeoupe, ou bien Sse Yeoute. Et tout sera éclairci. »

— « Vous avez raison, » dit Pe. Et aussitôt il chargea un de ses domestiques d'aller vérifier le fait. Comme il finissait de parler, on annonça l'arrivée du jeune seigneur Sse. Pe le fit prier d'entrer. Ce fut Tchangfanjou qui lui fit le premier la révérence. Ensuite Pe lui rendit le même honneur, et les civilités terminées, on s'assit

dans l'ordre où doivent être des hôtes et un maître de maison: Sse Yeoute du côté gauche, Tchangfanjou du côté droit, et Pe vers la droite et un peu plus bas. Ces dispositions obligèrent la compagnie à s'occuper quelque temps de sujets indifférents; ensuite Pe prenant la parole : « Mon humeur, dit-il, me fait par-dessus tout estimer le talent. Ces temps passés, quand je portais mes pas à la cour du souverain, je m'occupais sans cesse du soin de le rechercher, et mes efforts étaient superflus. Quel bonheur aujourd'hui de pouvoir réunir deux sages dans l'espace étroit de cette maison ! »

— « Mon vénérable maître, reprit Sse Yeoute, vos paroles peuvent justement s'appliquer aux rares talents du seigneur Tchang. Pour moi, votre disciple, j'ignore le grand art d'usurper un mérite étranger, et de me parer aux yeux des hommes des belles qualités que je ne possède pas. Et loin d'épuiser mes forces dans une pareille entreprise, je craindrais, si je devais construire un édifice en commun avec le seigneur Tchang, de mettre de vils matériaux en opposition avec le jaspe et les perles. »

— « Je ne suis qu'un lettré du dernier ordre, reprit Tchangfanjou, et il n'y avait que l'indul-

gence et l'extrême bonté de votre seigneurie qui pussent m'inspirer la confiance de venir ici prendre un titre et remplir des fonctions qui m'honorent (1). Il n'en est pas de même du seigneur Sse ; il est véritablement fait pour marcher à la tête et devancer tous ses rivaux ; il est digne en tout de la préférence que votre seigneurie et son illustre beau-frère peuvent lui accorder. »

— « Vous êtes deux hommes de talent, messieurs, dit Pe : l'un de vous est comme le dragon qui fait route parmi les nuages, et l'autre, comme la cigogne (2), dont la voix mélodieuse fait retentir la prairie. Dignes rivaux qu'anime une louable émulation, si l'on vous proposait un prix digne de vos efforts, jamais, je pense, *on ne saurait de quelle main le cerf a péri* (3). Que je tourne mes regards à gauche ou

(1) Littéralement, faire *le cheval du poids de mille onces d'or.*

(2) Nous préférerions la comparaison du cygne ; mais la cigogne est très-estimée à la Chine et joue un grand rôle dans la mythologie.

(3) On a déjà vu ce proverbe, t. 1, p. 120, et en d'autres endroits encore. Il est de ceux qu'on répète quand on veut dire, que deux choses se valent, ou qu'il est difficile de les démêler et d'accorder la préférence à l'une ou à l'autre.

à droite, je suis également touché d'un respect inexprimable. »

La conversation continuait depuis quelque temps sur ce ton, lorsque les domestiques entrèrent pour annoncer qu'on avait achevé de servir. Pe engagea ses hôtes à venir se mettre à table, et ce fut, comme auparavant, Sse Yeoute qui occupa la gauche; Tchangfanjou s'assit à droite, et Pe, au bas bout.

Après qu'on eut plusieurs fois fait passer du vin à la ronde, Pe reprit l'entretien : « Ces temps passés, dit-il, quand le seigneur Li était à la cour, tout le monde le désignait comme un homme dont le mérite donnait beaucoup d'espérance; aussi l'a-t-on nommé examinateur-général de la province de Nanking. Mais puisqu'il a pu inscrire sur la liste des noms tels que le vôtre, Monsieur Sse, on peut dire que les espérances qu'on avait conçues de lui n'étaient pas mal fondées. »

— « A la manière dont vous parlez de votre disciple, répartit Sse Yeoute, on dirait un œil de poisson que vous prendriez pour une perle. Je ne puis que ternir l'éclat du miroir de notre illustre maître. Mais on peut dire qu'il est l'égal

de Kiahou dans l'art de discerner et de récompenser les gens de mérite. »

— « Seigneur Sse, reprit Tchangfanjou, vous vous êtes, dès le premier moment, fait connaître pour un lettré de distinction; et si le seigneur examinateur trouvait à en noter de pareils dans ses tournées automnales, il en rejaillirait un nouvel éclat sur la littérature. Mais aujourd'hui, dans l'état où sont tombées les mœurs, à peine le soleil éclaire-t-il un homme d'un vrai mérite, qu'il naît aussitôt une ombre qui s'attache à lui comme les lutins des montagnes ou les démons des rivières. C'est un scandale que de pareils abus aient lieu publiquement, en plein jour, à la clarté du ciel. »

Sse Yeoute sentit ce que ce discours voulait dire, et comprit bien que Tchangfanjou prétendait le désigner. Il répondit en conséquence: « Ceux qui ont des yeux savent sans peine discerner les gens dont vous parlez. Ce qui est vraiment honteux, c'est de voir une classe de misérables qui pillent les compositions des autres et s'en attribuent l'honneur pour s'introduire et se pousser auprès des grands. Pour peu qu'on soit clairvoyant, ne serait-il pas bien

ridicule d'avoir sous les yeux de semblables fraudes, et de s'y laisser tromper? »

— « Les choses que vous dites ont pu arriver, reprit Pe; mais l'aveuglement n'a qu'un temps, et il est difficile que cela dure. »

La conversation se prolongea quelque temps avec ce ton d'aigreur, les deux adversaires se portant ainsi réciproquement des coups fourrés. Pe écoutait avec attention, et marquait tout cela dans son souvenir.

Il y avait déjà long-temps qu'on était à boire, et les domestiques proposèrent de relever le couvert. Pe invita ses deux hôtes à venir se promener dans le pavillon des songes champêtres. On se lava les mains, et Tchangfanjou passa dans son appartement au fond du jardin, pour prendre de nouveaux vêtements. Pe demeura seul avec Sse Yeoute et changea d'habits dans le pavillon même. Ensuite on prit plaisir à considérer un bosquet fleuri qui se trouvait vis-à-vis de l'escalier, et des inscriptions qui étaient suspendues aux murailles du pavillon. De ce nombre étaient les vers sur les saules printaniers, et la chanson sur le poirier à fleurs rouges, écrits de la main de Tchangfanjou. Sse Yeoute vint pour parcourir ces in-

scriptions, et Pe les lui montrant du doigt : « Voici, dit-il, qui est de la façon du seigneur Tchang : j'estime beaucoup ces compositions ; examinez-les un peu, mon cher monsieur, et veuillez m'en dire votre avis. »

Sse Yeoute se hâta d'approcher, et voyant du premier coup-d'œil que c'étaient les pièces mêmes qui avaient été écrites par Sse Yeoupe, il se mit à sourire et répondit froidement : « Oui, ce sont de beaux vers. »

Pe voyant le sourire de Sse Yeoute jugea bien qu'il avait quelque motif ; il l'interrogea donc en lui disant : « Je vous ai prié de me faire connaître votre opinion. Ce n'est pas là tout ce que vous en pensez. Vous avez de rares connaissances, monsieur ; si vous y trouvez quelques imperfections, rien n'empêche que vous ne me les montriez. »

Sse Yeoute s'empressa de répondre par une révérence : « Votre disciple ne se permettrait pas une pareille chose, dit-il ; ces vers sont parfaitement beaux et ingénieux ; il n'y a rien à y ajouter. Que pourrais-je y trouver à dire ? mais c'est que..... » Il s'interrompit à ces mots et garda le silence.

— « Vous avez la bonté de m'instruire, dit

Pe en insistant : quelle est votre pensée secrète ? il n'y a pas d'inconvénient à m'en faire part. »

— « Il n'y a rien de bien secret, répondit Sse Yeoute ; mais c'est que j'avais déjà vu ces deux pièces. »

— « Et dans quel endroit les aviez-vous vues ? » demanda Pe.

— « C'est un de mes amis qui me les avait montrées. Il me dit qu'il vous les avait adressées ce printemps, à la seconde lune, et que vous, mon respectable maître, vous ne lui en aviez pas accusé réception. Indigné de voir que son talent l'avait si mal servi, mon ami s'est retiré, et j'ai été très-affligé de tout cela à cause de lui. Je n'ai nullement l'intention de déprécier le trésor que vous possédez : mais comment se fait-il que les compositions du seigneur Tchang ne diffèrent pas de celles-là d'un seul mot ? C'est une chose tout-à-fait extraordinaire. »

— « Pe demeura fort surpris : « De tout un mois, dit-il, je n'ai vu personne autre venir ici. »

— « J'imagine, dit Sse Yeoute, qu'il est venu à la même époque que le seigneur Tchang ; vous n'auriez, mon respectable maître, qu'à examiner les registres de votre porte. »

—« Qui est l'ami dont vous parlez? » demanda Pe. Mais Sse Yeoute n'avait pas encore eu le temps de répondre, quand Tchangfanjou revint après avoir changé d'habits. Tous deux se turent en le voyant arriver, et Pe invita ses hôtes à se remettre à table. Après qu'on eut bu quelque temps encore, Pe prit la parole : « Une si mauvaise chère, dit-il, et un repas si frugal font peu d'honneur à un maître de maison ; mais il faudrait que je fusse bien mal avisé, quand le hasard réunit en même temps chez moi deux illustres lettrés de la province de Nanking, pour laisser échapper une si belle occasion. Il me prend envie, messieurs, de faire choix d'un sujet, pour vous engager à mettre au jour du jaspe et des perles : je serais heureux de ne pas perdre les fruits brillants de votre verve. »

Messieurs Tchang et Sse, tout occupés en ce moment à s'observer avec un œil de défiance et d'envie, et qui venaient de s'attaquer l'un l'autre par des paroles mordantes, demeurèrent stupéfaits en entendant Pe leur proposer tout d'un coup de composer des vers : « Quand votre seigneurie daigne me donner ses ordres, répondit Tchangfanjou, j'ai pour coutume de m'y sou-

mettre ; mais je ne sais si le seigneur Sse se trouve en verve ? »

— « Lorsque l'on est sous le toit de votre seigneurie, mon excellent maître, reprit Sse Yeoute, il serait bien naturel de vous satisfaire, même en n'ayant à vous présenter que l'offrande la plus vulgaire ; mais aujourd'hui que vous nous avez fait boire à l'excès, le vin a porté le trouble dans mes sens, et je crains de ne pas être en état de recevoir vos instructions. »

— « Vraiment, dit Tchangfanjou, à le prendre ainsi, j'ai bu beaucoup plus que vous encore. »

— « Une urne de vin inspire cent pièces de poésie, et la coupe du nénuphar bleu est la source des beaux vers. Avec le talent qui vous distingue, quel est, messieurs, cet excès de modestie ? » Et il appela ses domestiques pour leur demander les quatre objets précieux qui sont à l'usage des gens de lettres (1), et leur faire placer devant chacun de ses hôtes une feuille de papier. Puis il traça lui-même le sujet de la composition : ce fut de célébrer la soirée qu'ils passaient ensemble : « Messieurs, continua-t-il, tout en vous proposant ce sujet, je

(1) Ces quatre objets précieux sont l'encre, le papier, les pinceaux et l'écritoire ou pierre à broyer l'encre.

m'en rapporte à vous pour le choix des finales; mais quand vous aurez achevé vos vers, j'en composerai aussi à mon tour sur les mêmes rimes. Si je vous imposais des consonnances de mon choix, vous pourriez supposer que je vous provoque à mon avantage. Qu'en dites-vous, messieurs? »

— « Avec un talent digne du ciel, mon respectable maître, comment pourriez-vous vous mesurer avec nous? » dirent ensemble messieurs Sse et Tchang. Mais tandis que leur bouche tenait ce langage, leurs esprits semblaient prêts à les abandonner et à s'éteindre. Ils étaient assis tout tremblants et ne pouvaient rester en repos. Ils étaient également hors d'état de composer et de répondre qu'ils ne voulaient pas composer. Ils se tournaient à droite et à gauche en proférant des mots inarticulés. Sse Yeoute alléguait particulièrement l'ivresse. Tchangfanjou feignait d'être dans une profonde rêverie. Pe, voyant que les affaires de ses deux hôtes allaient mal, se leva: « Messieurs, dit-il, je vais vous laisser un moment: j'ai peur de troubler vos méditations poétiques. » Et il passa derrière le pavillon.

L'imposture a peine à durer tout un jour;
Le soupçon ne tarde pas à la pénétrer.

Celui qui s'expose en plein théâtre
Doit bientôt se laisser découvrir.

Le soleil commençait alors à passer du côté de l'occident. Tchang et Sse, placés face à face, se lançaient mutuellement des regards furtifs: nul stratagème ne pouvait venir à leur secours: ils ne se souciaient ni l'un ni l'autre de consulter ensemble. Après un instant de confusion, Sse Yeoute se leva, descendit au bas de l'escalier, et s'appuya sur un treillis, en feignant d'être gravement indisposé. Tchangfanjou, prétextant une crampe d'estomac, se retira dans son appartement, et fut long-temps avant de revenir. Pe, caché derrière le pavillon, les observait secrètement. La conduite de ces deux personnages, tout en excitant son ressentiment et son indignation, ne laissait pas de lui donner en même temps une grande envie de rire. Il ne jugea pourtant pas à propos de pousser jusqu'au bout cette humiliante épreuve; il aima mieux prendre sur lui de revenir près d'eux et de les tirer d'embarras. Il ordonna du vin chaud et pria ces messieurs de se remettre à table. Tchang et Sse, voyant Pe de retour, ne purent se dispenser de reprendre leurs places.

« Messieurs, leur demanda Pe, vos vers sont-ils déjà achevés? »

Tchangfanjou, poussant jusqu'au bout l'impudence, se garda bien de dire qu'il n'avait pas commencé : « J'avais presque à moitié fini, répondit-il; mais j'ai été surpris par une vive douleur, et il me manque encore une liaison pour terminer. »

Sse Yeoute, voyant l'effronterie de Tchangfanjou, voulut aussi répondre : « J'avais pris sur moi d'achever ma pièce, dit-il, mais après les rasades que vous nous avez versées, la prairie est encore trop inondée. Il y reste quelques défauts, et dans cet état je n'oserais vous la présenter. »

— « Votre ébauche étant faite, messieurs, dit Pe, il ne faut pas que le reste de la soirée soit perdu. Je craindrais que le feu de la composition ne vous empêchât de répondre à mes santés. Un autre jour, je recevrai vos instructions. Je vois venir le vin chaud : buvons largement pour compléter la joie. »

Lorsque Sse et Tchang entendirent parler d'achever leurs vers une autre fois, ils commencèrent à reprendre courage : « S'il était

question de composer, dit Sse Yeoute, je pourrais encore me faire violence; mais s'il s'agit de boire, cela m'est véritablement impossible. »

— « Un bon buveur est souvent un méchant poète, reprit Tchangfanjou. Je n'ai pas coutume de me laisser aller ainsi tous les jours. C'est ce que le seigneur Pe sait très-bien. L'excès d'aujourd'hui m'a déjà fort incommodé, et mon ardeur poétique en est tout éteinte. Je ne serais pas en état de remplir mon devoir auprès de notre hôte. Seigneur Sse, que puis-je faire ? »

— « Pour la méchante liqueur que j'ai à vous offrir, je ne devrais pas insister. Mais il est encore de bien bonne heure Il faut que je profite jusqu'au bout de l'avantage que j'ai de vous posséder chez moi. »

S'il n'eût été question que de vin, les deux convives auraient encore fort bien pu en vider deux cruches; mais comme ils avaient si longtemps pris ce sujet même pour excuse, ils ne jugèrent pas à propos d'en accepter autant qu'ils auraient été capables d'en tenir. Après quelques tasses, le jour commençant à tomber, Sse Yeoute se leva pour prendre congé : Pe, tout en feignant de vouloir le retenir encore,

se leva aussi pour le reconduire. Il l'accompagna d'abord jusqu'à la porte. Ensuite il se sépara de Tchangfanjou qui retourna dans la bibliothéque, et lui-même se rendit à son appartement.

La vérité est comme un vin savoureux ;
L'imposture ressemble à une liqueur insipide.
Réservez vos égards pour le vrai mérite,
Et traitez sans façon les gens sans talents.

Au moment où Pe rentra dans l'appartement intérieur, sa fille s'y trouva pour l'y recevoir. « Mon enfant, lui dit-il, j'ai vu aujourd'hui les façons d'agir de Tchang et de Sse. Nos soupçons sur l'un et sur l'autre n'étaient pas mal fondés. Il s'en est peu fallu que nous ne soyons devenus leur dupe. »

Ce discours causa quelque surprise à Houngiu. « Pour Tchang, dit-elle en elle-même, il y avait bien lieu à concevoir des soupçons ; mais à l'égard de Sse, quel pourrait en être le sujet ? Mon père, continua-t-elle, qu'est-ce que vous avez pu découvrir ? »

— « Je me rappelais que ton oncle m'avait dit que le jeune Sse avait obtenu la première place au concours. Eh bien, Tchang m'a appris

que celui qui avait eu cette place était Sse Yeoupe, et non pas celui-ci. »

— « Mais, mon père, vous m'aviez dit hier que ce jeune homme était Sse Yeoupe lui-même. »

— « Il s'appelle Sse Yeoute: les noms se ressemblent; mais ce n'est réellement pas lui: premier motif de soupçon. J'ai fait voir à Sse Yeoute les vers et la chanson du jeune Tchang; il m'a dit qu'ils étaient de la composition d'un de ses amis intimes, et qu'il n'y avait pas un seul mot de Tchang; n'est-ce pas là un second motif de soupçon? A la fin j'ai mis en avant un sujet pour les obliger tous deux à composer des vers : tous deux se sont rejetés sur l'ivresse, sur une indisposition, enfin sur les prétextes les plus ignobles; et de toute l'après-dînée ils n'ont pu tracer un seul mot à me montrer. Ce sont deux fourbes et deux usurpateurs de réputation. »

La jeune fille avait été pour un moment tout interdite en apprenant qu'il n'était pas question de Sse Yeoupe. « Si les choses sont ainsi, dit-elle enfin, il est bien heureux, mon père, que vous ayez mis tant d'attention à cet examen; autrement nous serions tombés dans leurs

piéges. Comment eussions-nous pu nous en garantir ? »

— « J'ai envoyé quelqu'un au collége, reprit Pe, et demain nous saurons la vérité. »

Le père et la fille demeurèrent ainsi quelque temps à converser ensemble : après quoi ils se retirèrent chacun dans son appartement. Le lendemain Pe se leva, et quand il eut fini sa toilette, il alla s'asseoir dans une salle où il manda Toungyoung pour l'interroger : « Il y a deux mois, lui dit-il, qu'un jeune seigneur est venu m'apporter des vers sur les saules printaniers. Comment se fait-il que tu ne me les aies pas remis ? »

— « Je suis chargé de la garde de la porte, répondit Toungyoung. Aussitôt qu'il arrive des lettres, des livres, des vers ou de la prose, je viens à l'instant vous les apporter. Comment me permettrais-je d'y manquer ? »

— « C'est, dit Pe, un jeune homme qui est venu en même temps que le seigneur Tchang. »

Toungyoung avait eu, dès le principe, des torts graves dans cette affaire; ce jour-là, en se voyant tout d'un coup interrogé sur ce sujet, il ne put s'empêcher d'être interdit, et ses excuses et sa physionomie trahirent également le

trouble dont il était agité. « Si c'est en même temps que le seigneur Tchang, répliqua t-il enfin, il y a eu un monsieur qui est venu avec lui. J'ai remis à votre seigneurie les deux pièces qu'ils avaient apportées. »

— « Quel était le nom de famille de ce monsieur? » demanda Pe.

— « Il y a long-temps que la chose est passée, dit Toungyoung, et je n'y ai pas fait beaucoup d'attention dans le temps. »

— « Montre-moi les registres de la porte depuis deux mois, » dit Pe.

En recevant l'ordre d'apporter les registres de la porte, Toungyoung courut en toute hâte. Mais Pe remarquant son embarras et sa précipitation, le rappela : « N'y va pas! » lui dit-il; et il chargea un autre domestique d'aller dans la loge prendre les registres. Ce domestique s'y rendit et prenant un assez grand nombre de registres qu'il y trouva, il les mit sous son bras et les apporta à son maître. Tandis que celui-ci parcourait le registre de la seconde lune, Toungyoung se hâta de ranger les autres à l'écart. Pe continuait d'examiner et de parcourir celui qu'il avait devant les yeux, et il y vit que le jeune homme qui était venu en même temps

que Tchangfanjou se nommait tout justement Sse Yeoupe. Cherchant alors à se rappeler les détails de cette aventure : « C'est, dit-il, ce jeune homme du nom de Sse ; je me souviens encore très-bien de ses vers : ils étaient parfaitement ridicules. Comment pourrait-il passer pour un lettré distingué? Voilà un grand sujet d'incertitude. » Puis continuant d'interroger le concierge : « Toutes les fois qu'on inscrit un nom sur le registre d'une porte, on marque le pays de la personne : pourquoi n'a-t-on pas mis celui de ce Sse Yeoupe au-dessous de son nom? »

— « J'imagine, dit le concierge, que comme c'était un passant, dont vous n'avez pas même reçu la visite, on aura oublié de l'inscrire. »

— « Quand ce serait un passant, répondit Pe, il aurait toujours fallu marquer le lieu d'où il venait. »

— « Peut-être l'avait-il marqué sur son billet de visite, » répartit le concierge.

— « Montre-moi ce billet, » dit Pe.

— « Ce n'était pas une chose d'importance que ce billet, répliqua le concierge. Je crains bien que depuis si long-temps il ne se soit égaré. Permettez que je le cherche à loisir. »

Pe avait remarqué que le concierge avait pris sous son bras les autres registres, et qu'il se trouvait entre les feuilles un grand nombre de billets de visite entassés pêle-mêle. Il lui ordonna de les lui faire voir à l'instant. « Les billets qui sont ici, dit le concierge, sont tous d'une date récente. Les anciens n'y sont pas. »

Pe, observant son trouble et le refus qu'il faisait de lui montrer ces billets, n'en fut que plus curieux de les regarder; et malgré son obstination, Toungyoung se vit forcé de les laisser voir. Or cet homme était un ivrogne, inattentif et sans précaution. Les deux anciennes pièces de vers, qu'il avait serrées au hasard dans un vieux registre, y étaient restées, et quand l'affaire avait été passée, il les avait entièrement oubliées. Ce jour-là, l'examen avait commencé à l'improviste, et il n'avait pu les mettre en sûreté : c'était ce qui causait son embarras. Pe, qui voyait bien qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire, y fixa son attention, et se mit à feuilleter les registres dans tous les sens. Tout d'un coup le hasard lui fit tomber sous la main les deux pièces de vers, dont l'enveloppe même n'avait pas été touchée. Sur une de ces enveloppes était inscrit le nom de celui qui l'en-

voyait, le nom de Tchangoutche; sur l'autre, celui de Sse Yeoupe. Pe les ouvrit, et du premier coup d'œil il reconnut que la pièce de Sse Yeoupe était précisément celle qui lui avait été présentée sous le nom de Tchangfanjou, et que la pièce de ce dernier n'était autre que celle dont on avait tant ri précédemment. A cette découverte, Pe entra dans une grande colère, et les yeux fixés sur le concierge: « Que signifie ceci? » lui demanda-t-il.

Aussitôt que Toungyoung vit les deux pièces découvertes, il fut saisi de terreur, et tombant précipitamment à genoux il se prosterna le front contre terre. Pe, très-irrité, se mit à le réprimander sévèrement : « Ainsi donc, misérable esclave, dit-il, c'est ta fourberie qui a fait cet échange, et qui a failli m'induire en erreur dans l'affaire la plus importante! »

— « Aurais-je jamais osé faire cet échange? dit le concierge. C'est le seigneur Tchang qui a tout fait: c'est lui qui m'a dirigé. Je n'aurais pas dû l'écouter: j'aurais dû préférer la mort. »

Pe, de plus en plus irrité, ordonna à ses domestiques de saisir Toungyoung et de lui appliquer vingt coups de bâton. Il le chassa ensuite, et mit un autre concierge à sa place.

De la mauvaise action qu'on a précédemment commise
Naissent les malheurs qui en seront un jour le juste châtiment.

Après avoir ainsi fait châtier son concierge, Pe vit revenir le domestique qu'il avait envoyé pour s'informer du nom de celui qui avait obtenu la première place au concours; cet homme lui rendit compte de sa commission en ces termes : « Je me suis transporté au collége, dit-il. L'élève qui a eu la première place est Sse Yeoupe et non pas Sse Yeoute. Celui-ci est le soixante-quatrième de la troisième classe, et il n'a pas obtenu de degré. »

— « Ces renseignements sont-ils bien positifs? » demanda Pe.

— « J'ai vu la liste même dans le collége, répondit le domestique. Rien ne saurait être plus certain. »

Aussitôt qu'il eut appris cette double circonstance, Pe se hâta d'aller la communiquer à sa fille, et lui montrant en même temps les anciennes pièces de vers : « Se peut-il qu'il y ait dans l'univers de pareils misérables! s'écria-t-il, et vit-on jamais une aventure aussi extraordinaire? Sans l'extrême attention que j'ai apportée à tout cet examen, mon enfant, nous

étions induits en erreur dans la circonstance la plus grave et qui intéresse ta vie entière.

— « Les hommes sont vraiment bien à craindre, reprit Houngiu, si les choses de ce monde vont ainsi. Je vois combien il est difficile de se garantir de tout danger en restant fille. Ce n'est pas sans de bonnes raisons que le premier de nos livres classiques accorde une qualification si honorable à celle qui s'abstient de tout engagement pendant dix années (1). »

— « Ces deux brutes, Tchang et Sse, s'étaient donnés effrontément pour ce qu'ils n'étaient pas. Ce sont des misérables sans pudeur. Mais aujourd'hui que leurs intrigues sont déjouées, il n'est plus besoin d'en parler. Ce que je vois maintenant, c'est que celui qui a obtenu la première place au concours est Sse Yeoupe; que celui que ton oncle nous recommande est Sse Yeoupe, et que celui qui a composé ces deux pièces de vers sur les saules printaniers est encore Sse Yeoupe. Il est évident que ce Sse Yeoupe doit être un jeune homme plein d'agréments et de mérite : je ne vois aucune raison d'en douter. Mais, par un concours fâcheux de circonstances,

(1) Le Yiking donne le titre de *vierges pures* à celles qui se montrent capables de l'effort dont il est ici parlé.

il n'est point ici, et nous ignorons où l'orage l'a conduit en ce moment. C'est une chose extrêmement contrariante. »

— « Puisque ce jeune homme a tant d'esprit, dit Houngiu, je ne pense pas qu'il ait été englouti dans un abîme. D'ailleurs il est déjà venu vous apporter des vers sur les rimes données et la chose doit avoir laissé des traces. Quoiqu'il ne se soit pas encore présenté devant vos yeux, un vrai poète sait sans doute ce qu'il a à faire. Peut-être n'est-il pas bien loin. S'il apprend que les mauvais desseins de ces deux hommes ont avprté, bien certainement il reparaîtra. Mais ce sont ces deux fripons de Tchang et de Sse, avec leurs ruses incroyables, dont il faudrait bien se débarrasser. »

— « Cela sera bien facile, dit Pe : il n'y a rien d'entamé avec Sse Yeoute; mais pour Tchang-fanjou qui est logé ici, il faut tout simplement le remercier et rompre avec lui. »

— « Ce parti est fort bon, dit Houngiu; mais d'après le caractère qu'ils ont montré, j'ai peur qu'ils ne reviennent à la charge. »

— « Maintenant que je suis prévenu, tu peux n'avoir aucune inquiétude; mais une autre chose me revient à la mémoire : ton oncle

m'a raconté qu'après que l'affaire du mariage eut manqué, il avait fait ôter au jeune Sse le rang qui lui avait été accordé; je ne sais si on le lui aura rendu. Voici maintenant le temps de l'examen provincial qui approche; si on ne l'avait pas encore rétabli, ce ne serait pas un médiocre embarras pour ce jeune homme (1). Je vais envoyer de suite prendre des informations à ce sujet, c'est un service à lui rendre, et de plus nous saurons par là où il s'est retiré. »

— « Vous avez là, mon père, une excellente idée, » répondit Houngiu. Aussitôt Pe fit partir pour Kinling un domestique intelligent avec ordre de s'assurer du fait. Le domestique fut absent trois ou quatre jours, et quand il fut de retour : « Je me suis, dit-il, informé de ce qu'était devenue la promotion du jeune seigneur Sse, et l'on m'a appris que le seigneur Gou avait engagé le principal du collége à la lui rendre; mais depuis l'époque où son grade lui avait été retiré, il y a un oncle de ce jeune seigneur qui est dans les charges, et qui est venu le prendre pour l'emmener à la cour avec lui;

(1) N'étant pas porté sur la liste des bacheliers, Sse Yeoupe ne pourrait se présenter au concours pour la licence qui a lieu en automne.

et il n'est pas encore de retour. On m'a dit aussi qne depuis quelques mois on ne savait où il était allé; que son oncle, qui voulait le conduire à la capitale, n'avait pas pu le rejoindre. J'ai été prendre des informations chez lui, et l'on m'a assuré la même chose. Ainsi la nouvelle paraît conforme à la vérité. »

Pe s'arrêta un instant pour réfléchir, puis il dit à sa fille ; « Puisqu'on lui a rendu sa place, quand le moment de l'examen provincial approchera, il reviendra de lui-même. Il n'y a pas lieu de concevoir de l'inquiétude. »

Une erreur de l'épaisseur d'un cheveu
Vous met à cent milles du but.
L'occasion une fois manquée,
Les contretemps s'élèvent en foule.

Pe laissa passer quelques jours, au bout desquels il fit tout préparer pour répondre à la politesse de Sse Yeoute; et comme il savait bien que le docteur Gou n'était plus chez lui, il écrivit une lettre par laquelle il annonçait son refus au sujet du mariage proposé. Sse Yeoute, lorsqu'il vit toutes ses machines démontées, sentit en lui-même assez de confusion pour ne pas renouveler ses importunités.

Pour Tchangfanjou, il y eut quelqu'un qui

vint l'instruire de l'aventure de Toungyoung, et comme il sut par là qu'il n'était pas lui-même en sûreté, il tint conseil avec Wangwenhiang, et prit le parti de se rejeter sur l'examen provincial dont l'époque approchait, et d'annoncer qu'il lui fallait retourner à la capitale pour s'y préparer par la retraite. Pe lui laissa mettre sa barque au courant de l'eau, et se garda bien de faire aucun effort pour le retenir.

Tchangfanjou et Sse Yeoute avaient ainsi perdu toutes les peines qu'ils s'étaient données pour arriver à leurs fins. Mais Pe, qui avait renfermé dans son cœur les contrariétés que lui causait cette affaire, finit par tomber malade et se vit obligé de garder le lit. Sa fille désolée fut en proie à des alarmes continuelles. Elle ne s'occupait qu'à consulter des médecins et à faire prendre à son père les remèdes qui lui étaient prescrits. Elle interrogeait les sorts, elle adressait des vœux aux dieux, mille soins divers l'absorbaient sans interruption; elle ne détachait plus sa ceinture, et passait les jours et les nuits à pleurer et à gémir. Il en fut ainsi pendant un mois, au bout duquel le malade commença à recouvrer la santé.

(1) Les [illegible] que le sort envoie à la fille

Viennent altérer la santé du père.
S'il était privé des soins de cette tendre fille,
Qui, dans la maladie, assisterait le père ?
Ces ennuis, ces soins partagés jusqu'à la fin
Font éclater les sentiments paternels et l'amour filial.

Pendant que Pe se voyait retenu chez lui par les suites de sa maladie, Sse Yeoupe, après avoir pris congé de Sse Yeoute, et traversé le grand fleuve, s'avançait sur la route du nord. Une seule pensée l'occupait, le désir de voir le docteur Gou. Il faisait diligence pendant les journées entières sans s'apercevoir de la fatigue.

Il vint un jour à la petite ville de la province de Chantoung, qu'on nomme Tseou (1). Là, voyant que le soleil commençait à baisser, il se mit à la recherche d'une auberge pour s'y arrêter. Il se leva le lendemain de bonne heure, et Siaohi, en ramassant le bagage, trouva, à la tête du lit, un sac de toile blanche, qui paraissait contenir quelque chose. Il se hâta de le porter à son maître. Celui-ci ouvrit le sac, et reconnut qu'il contenait quatre gros paquets d'argent, montant ensemble à plus de cent

(1) Ce pays est la patrie de Confucius, et il sera, plus tard, fait allusion à cette circonstance.

pièces : à cette vue, Sse Yeoupe s'empressa de remettre le sac en bon état, et après un instant de réflexion, il dit à Siaohi : « Cet argent appartient sans doute à quelque voyageur qui aura passé ici la nuit dernière, et qui l'aura laissé tomber par mégarde. Si la chose est comme je l'imagine, je devrais attendre ici qu'il revînt le chercher, afin de pouvoir le lui rendre : ce serait le procédé d'un honnête homme; mais ma pensée vole avec la rapidité d'une flèche. Je ne puis endurer l'idée de m'arrêter un quart d'heure, moins encore de séjourner ici. Le mieux est de le confier à l'aubergiste en le chargeant de le rendre au propriétaire. »

— « Seigneur, dit Siaohi, vous êtes dans l'erreur : il se peut qu'il y ait encore maintenant quelques honnêtes gens dans le monde; mais si, quand nous serons partis, l'aubergiste ne fait pas la restitution, à qui pourra-t-on s'adresser? A la vérité, le malheureux vous sera redevable d'une bonne intention; mais si vous voulez l'exécuter et mériter la protection du Ciel, le meilleur moyen serait de vous arrêter, et d'attendre ici, du moins une demi-journée. »

— « Tu as raison, dit Sse Yeoupe. C'est re-

tarder le terme de mon voyage; mais il n'y a pas moyen de faire autrement. »

Quand il eut achevé sa toilette et pris son déjeuner, le maître de l'auberge voulut préparer son cheval: « Ne vous pressez pas, lui dit Sse Yeoupe. Il faut que j'attende encore quelqu'un. Je ne m'en irai qu'après midi. »

— « Si vous attendez quelqu'un, reprit l'aubergiste, vous ferez bien de ne partir que demain. »

Sse Yeoupe s'était déterminé à attendre; mais il n'en était pas moins impatient. Il se promenait dans la salle d'auberge, il en sortait, il y rentrait. Sur le midi, comme il venait de dîner, il vit un homme habillé de bleu, la tête couverte d'un grand bonnet, et qui avait l'extérieur d'un courrier du gouvernement. Cet homme était à cheval et venait au galop comme s'il eût volé. Il s'arrêta devant la porte de l'auberge, et descendant de cheval d'un air tout effaré: « Où est l'aubergiste? » s'écria-t-il.

Le maître de l'auberge vint à sa rencontre: « Seigneur courrier, lui dit-il, c'est vous qui êtes passé hier par ici: quel est le sujet qui vous ramène aujourd'hui? »

— « Une mauvaise affaire, dit le courrier, et dont vous tous ne vous trouverez pas bien non plus. Je suis le courrier du tribunal, et j'étais chargé des dépêches officielles du seigneur juge criminel. En arrivant à Tseou, j'ai reçu cent vingt onces d'argent (1), appartenant à la caisse publique, et destinées à la réparation des tombes ; et hier, en partant précipitamment, je les ai laissées dans votre auberge. S'il y a quelque chose de perdu, votre vie à tous n'est pas en sûreté. »

A ce discours, l'aubergiste tout intimidé : « Que venez-vous me mêler ici, moi et mes hôtes? dit-il. Il vient mille personnes dans une auberge, il en sort dix mille; si vous ne faites pas attention à vos affaires, en quoi cela me concerne-t-il? »

— « Je n'ai pas le temps de discourir avec vous, reprit le courrier. Allons sur-le-champ voir si nous trouverons quelque chose. »

Tous deux entrèrent précipitamment dans la chambre, et allant droit au lit, ils le remuèrent et mirent tout sens dessus dessous, infructueusement, comme on peut croire. Le

(1) Environ 900 francs.

courrier, voyant que son argent avait disparu, perdit patience, et d'une main saisissant l'aubergiste : « C'est chez vous qu'elles ont été perdues, lui dit-il : c'est vous qui en répondrez. Vous allez venir avec moi. »

— « Quand vous êtes entré ici, répliqua l'aubergiste, vous ne m'avez pas dit que vous aviez de l'argent. Quand vous êtes parti, vous ne me l'avez pas confié. De quelle couleur est-il, votre argent? Vous êtes venu à vide; vous vous en retournerez de même. Pourquoi venez-vous m'insulter ici à la face du ciel et de la terre? »

— « Je suis un employé du district, dit le courrier. J'avais quatre paquets d'argent; chaque paquet était de trente onces. Il y avait en tout cent vingt onces, j'en avais rempli un sac de toile blanche; je l'avais noué autour de mes reins. La nuit dernière, je l'ai détaché, et mis sous la paille, à la tête du lit. J'ai là ma patente. Je ne vous en impose pas, peut-être? » Et aussitôt il tira de sa manche une feuille de papier avec de l'écriture rouge qu'il présenta à l'aubergiste : « Ceci est-il faux? lui dit-il. Si vous ne voulez pas venir avec moi, je m'en vais à la ville et je ne manquerai pas de vous dé-

noncer. » Et tirant dehors l'aubergiste, il se mit à marcher en l'entraînant. Celui-ci, fort irrité, poussait de grands cris : « On m'insulte ! on m'injurie ! »

Sse Yeoupe, bien convaincu alors de la vérité de la chose, vint en hâte se mettre au devant d'eux, et les obligeant à s'arrêter : « Lâchez-le sur-le-champ, dit-il. Vous n'avez, messieurs, nul sujet de vous emporter ainsi. C'est moi qui ai trouvé l'argent, et le voici. » Et l'ayant fait apporter par Siaohi, il le remit au courrier. En voyant l'argent retrouvé, le courrier et l'aubergiste s'avancèrent pour le regarder, et s'empressèrent d'adresser à Sse Yeoupe leurs remercîments avec de grandes civilités. « On aurait de la peine à rencontrer quelqu'un qui eût autant de bonté, dirent-ils. Si cet argent fût tombé dans les mains d'une autre personne qui l'eût emporté, notre vie à tous deux eût été bien aventurée. »

— « C'est de l'argent du gouvernement, répondit Sse Yeoupe. Quels remercîments me devez-vous ? Voyez seulement, je vous prie, s'il est dans l'état qu'il faut : car je suis très-pressé de partir. »

— « Vous m'avez rendu un service impor-

tant, dit le courrier. Comment pourrai-je le reconnaître? Je vous prie, monsieur, de vous arrêter un demi quart d'heure, je ferai préparer uu petit goûter et je vous inviterai à y prendre place, afin de vous témoigner mon respect. »

— « Des affaires très-pressées m'obligent de me rendre à la capitale, dit Sse Yeoupe. Je voulais vous restituer votre argent, et je n'avais d'autre moyen que de rester ici à vous attendre. Maintenant que je vous ai remis en possession de ce qui vous appartient, je veux partir immédiatement; je n'ai absolument pas le loisir de recevoir les témoignages de votre affection. »

— « Buvez, je vous prie, un coup avec nous, reprit l'aubergiste. Il n'y a rien ici d'assez rare pour vous. Mais il est bien tard aujourd'hui. Vous n'avancerez pas beaucoup, et d'ailleurs la route n'est pas bonne. Vous pourrez partir demain de bonne heure et avec plus de sécurité. »

— « Je suis un étudiant, dit Sse Yeoupe; je n'ai avec moi que le bagage le plus indispensable, et je ne porte aucun objet précieux. Que pourrais-je craindre? »

— « On a beau ne rien avoir de précieux, cela

n'empêche pas d'être inquiété, » dit l'aubergiste.

Sse Yeoupe persista à vouloir partir, et malgré son obstination, l'aubergiste fut obligé de charger le bagage sur le dos du cheval. Sse Yeoupe dit à Siaohi de compter avec lui pour le repas et la couchée, et il sortit de l'auberge: le courrier et l'aubergiste lui renouvelèrent leurs remercîments et leurs vœux, et le reconduisirent jusqu'à son cheval. Il y monta et partit.

Un trésor égaré est rendu à son propriétaire ;
On l'eût vainement demandé à tout autre voyageur.
Ne dites pas que ce jeune homme n'entend rien aux affaires,
Plus que vous ne croiriez, il est sur le chemin de s'enrichir.

Le courrier, remis en possession de son argent, s'en alla à ses affaires. Pour Sse Yeoupe, il poussa son cheval du côté du nord. Il n'avait pas fait au-delà d'une dixaine de milles (1), quand tout-à-coup un vent furieux s'éleva ; le ciel se couvrit, des nuages noirs s'amoncelèrent de tous côtés et semblèrent annoncer la pluie. Sse Yeoupe se trouva alors assez embarrassé, et voulut chercher un gîte. Mais en re-

(1) Une lieue.

gardant des deux côtés de la route, il n'aperçut qu'une plantation de saules, un vaste désert, et pas une seule maison habitée. Au milieu de cette incertitude, il allait piquer son cheval, quand, du fond des broussailles, un grand gaillarb s'élança brusquement armé d'un bâton, et sans dire un seul mot en donna sur la tête un coup violent à Sse Yeoupe. Celui-ci perdit connaissance sans avoir pu dire autre chose que : « Je suis perdu ! » Et ne pouvant plus se soutenir en selle, il tomba en bas de son cheval, et alla mesurer le gazon. Le brigand saisit le moment favorable, s'élança sur le cheval, et l'excitant de deux ou trois coups de bâton sur la croupe, il le força de partir comme s'il eût eu des aîles, et s'enfonça dans la forêt de saules.

Siaohi, qui était resté par derrière, accourut pour aider son maître à se relever. Le brigand, avec le cheval, avait aussi emporté le bagage, et l'on ne pouvait savoir où il était allé. Sse Yeoupe s'étant relevé, trouva par bonheur qu'il ne s'était pas blessé dans sa chute; mais il n'avait plus ni monture ni bagage. Le maître et le valet se regardaient l'un l'autre, sans avoir autre chose à faire qu'à déplorer leur infortune.

On était tout préparé pour les fatigues d'un voyage,
Et voilà qu'un brigand vient ajouter à notre infortune.
Le temps du bonheur n'est pas encore arrivé ;
Quel contretemps qu'une telle rencontre !

Sse Yeoupe se trouvait alors aussi embarrassé d'avancer que de reculer. On verra dans le chapitre suivant de quelle manière il se tira d'affaire.

CHAPITRE XIII.

LE JEUNE BACHELIER TIRE PARTI DE SON TALENT DANS LES EMBARRAS DE SON VOYAGE.

Qu'on ne dise pas que la littérature est un faible garant contre la faim :
Il vient un temps où l'on peut tirer parti de son habileté à manier le pinceau :
Quelque riche seigneur saura payer le prix dû au talent.
Une chère somptueuse dans un brillant salon lui sera offerte.
Les ressources d'un lettré sont plus abondantes qu'on ne croit ;
Un frêle instrument est entre ses mains le garant du profit.
Touchée d'amour, une autre belle va s'intéresser à ses succès dans les concours d'automne,
Et jusqu'à la mort elle aura, pour le poète, les sentiments qu'une seule pièce de vers lui avait inspirés.

Sse Yeoupe, ainsi dépouillé au milieu d'un pays désert, n'ayant ni cheval, ni bagage, seul et dépourvu de tout ainsi que son valet, dans un moment où le ciel se couvrait de plus en plus, se mit à consulter avec Siaohi. « Le terme de notre route est encore bien éloigné, dit-il. Nous aurons de la peine à atteindre un gîte, même en faisant diligence. Nous voilà dévalisés, l'un et l'autre, sans argent pour continuer notre route; dans quelle maison voudra-t-on nous recevoir ? Le mieux est de retourner

à notre dernière hôtellerie, et d'y faire quelque séjour. »

— « Dans l'état où sont nos affaires, il n'y a que ce parti à suivre, » dit Siaohi; et présentant son bras à Sse Yeoupe, il l'aida à reprendre la route par où ils étaient venus. En partant, Sse Yeoupe était plein d'ardeur et d'impatience; au retour, il n'avait plus ni forces, ni courage. Privé de cheval et pouvant à peine marcher, il ne put atteindre l'auberge que fort tard, et lorsqu'on venait d'allumer les lanternes. En l'apercevant, l'aubergiste tout étonné: « Eh bien! Monsieur, lui dit-il, qu'est-ce qui vous ramène? Auriez-vous reçu quelques injures? »

Aussitôt, Sse Yeoupe lui raconta comment il avait été dévalisé. L'hôte frappa du pied: « Monsieur, je vous avais bien dit de ne pas vous en aller. Vous n'avez pas voulu m'écouter, et voilà votre cheval et tout votre bagage perdus. Quel déplorable événement! »

— « Pour mon bagage, répondit Sse Yeoupe, j'en avais fort peu, et il n'y a pas de quoi se désoler. Mais après le malheur qui vient de m'arriver en route, dépourvu de tout, je ne sais plus comment continuer mon voyage. »

— « Monsieur, dit l'aubergiste, entrez là dedans, je vous prie, et venez souper. Je vais vous préparer votre ancien lit; vous passerez la nuit ici, et demain vous pourrez vous pourvoir ailleurs. »

Sse Yeoupe accepta cette proposition : il passa la nuit dans l'auberge, et s'étant levé le lendemain de bonne heure, il était dans la salle à consulter avec le maître de l'hôtellerie, quand on vit arriver devant la porte un vieillard à barbe blanche, qui s'approcha d'eux: « Il me semble, dit-il, que ce jeune seigneur est celui qui a rendu hier l'argent au courrier. Il était parti : qui l'a obligé de revenir? »

— « De si grands désordres devraient-ils se commettre dans l'empire? dit en soupirant l'aubergiste. Ce jeune seigneur avait trouvé hier cent vingt onces d'argent : sa probité l'a engagé à les rendre au possesseur. Qui eût pu croire que le ciel fermerait les yeux sur sa conduite, et qu'en se mettant en route il se verrait enlever par un brigand son cheval et tout son bagage? Le voilà maintenant dépourvu de tout, aussi embarrassé de reculer que d'aller en avant. »

— « S'il en est ainsi, dit le vieillard, voilà une bonne action bien mal récompensée. Per-

mettez-moi, monsieur, de vous demander votre nom de famille, le lieu de votre naissance, et celui où vous vous rendez? »

— « Mon nom de famille est Sse, répondit Sse Yeoupe. Ma famille est de Kinling, et je voulais aller à la capitale pour y voir quelqu'un de ma connaissance. Je ne m'attendais guère à la mésaventure que je viens d'éprouver. L'argent pour mon voyage est tout-à-fait perdu. Quel conseil, monsieur, auriez-vous à me donner? »

— « Seigneur Sse, puisque tel est votre nom, dit le vieillard, il n'y a que huit ou neuf jours de route d'ici à la capitale, et la dépense d'un tel voyage ne saurait être fort considérable. Mais il en faudrait davantage pour le bagage et pour le séjour que vous feriez à la cour. »

— « Pourquoi me faudrait-il tant de dépenses? reprit Sse Yeoupe. Je n'ai besoin que de peu de choses pour ma route, quelques bagatelles pour mon bagage. Si je possédais une dixaine d'onces, j'en aurais assez pour arriver à la capitale, et une fois que j'y serais parvenu, je trouverais ailleurs d'autres ressources. »

— « Monsieur m'a rendu un service important, reprit l'aubergiste. Je devrais lui prêter

ces dix onces d'argent. Mais je suis un pauvre homme, et je ne pourrais les amasser en si peu de temps. Si vous les aviez, seigneur Tchang, et que vous voulussiez les prêter à M. Sse pour son voyage, je tâcherais de les mettre de côté petit à petit, et je vous les rendrais, sans vous faire tort de la moindre chose. »

— « Je vois, dit le vieux Tchang, que le seigneur Sse est un homme de mérite et de probité. C'est d'ailleurs un natif de Nanking: sans doute il doit posséder des talents distingués en littérature. Si par hasard il excellait dans la poésie, j'aurais le moyen de trouver ce qu'il lui faut. »

— » Je n'ai pas de talents distingués dans la littérature, répondit Sse Yeoupe. Mais quant à la poésie, c'est mon amusement de tous les soirs. Si cela pouvait être bon à quelque chose, je vous prierais de me rendre ce service. »

— « Cela est excellent, répartit le vieux Tchang. J'ai un parent, du nom de Li, homme riche et qui vient tout récemment d'être élevé à la dignité de conseiller (1). Il s'attache surtout

(1) Vice président d'un petit tribunal de judicature dans les provinces. Le mot de *conseiller* convient d'autant mieux pour rendre le titre chinois, que ce dernier est

à entretenir des liaisons avec les principaux magistrats. Il y a quelques jours que le nouveau juge de la province (1) est arrivé. Il a fait un très-bon accueil à mon parent, qui a voulu lui offrir des présents considérables. Le juge les a refusés par désintéressement, et mon parent, ne sachant plus comment lui témoigner sa considération, a formé le projet de lui envoyer un paravent couvert de soie, et d'y faire peindre, par quelque artiste habile, quatre jolis sujets. Il voudrait encore y faire ajouter par un lettré de marque autant de pièces de vers, pour servir d'explications aux quatre sujets, et remplir ainsi les huit feuilles du paravent. Si vous pouvez, seigneur Sse, employer vos rares talents à composer ces pièces, il sera facile de vous procurer l'argent nécessaire pour votre voyage. »

— « Il n'est pas bien difficile de composer des vers, dit Sse Yeoupe. Mais est-ce qu'il n'y

emprunté, par un abus assez récent, de l'une des premières charges de la magistrature chinoise. Il en est à peu près de même de celui de conseiller qui s'applique en France à des offices judiciaires de différente nature et de plusieurs degrés.

(1) Le juge de la province est un grand personnage qui a l'inspection sur tous les tribunaux provinciaux.

aurait pas d'hommes d'un talent distingué parmi les habitants d'une ville qui est le pays de la littérature (1), pour que vous soyez obligé d'avoir recours à moi? »

— « A ne vous point mentir, seigneur Sse, répondit le vieux Tchang, il ne manque pas de lettrés dans cette province de Chantoung; mais je n'en connais pas, qui, après être entrés dans les charges, consacrent leurs loisirs à l'étude de la littérature ancienne et à la culture de la poésie. Il n'y a qu'un certain licencié Tsian, qui est en état de composer quelques vers. Mais c'est un homme rempli d'amour propre et de vanité, et dont on a de la peine à tirer quelque chose. Ce printemps, mon parent l'avait prié de lui composer une pièce pour l'anniversaire de la naissance du sous-préfet. Il l'a invité trois fois à dîner, il lui a fait des présents pour la valeur de vingt ou trente onces (2); tout cela n'a pas suffi; il vient encore perpétuellement emprunter, tantôt une chose et tantôt une autre. Dernièrement mon parent s'est encore adressé à lui pour les quatre pièces de vers: il a

(1) La patrie de Confucius et de ses principaux disciples, comme on l'a vu ci-dessus, page 107.

(2) 150 ou 200 francs.

promis qu'aussitôt qu'il aurait un moment de verve il viendrait prendre ses ordres. Il a promené de jour en jour mon parent qui ne cesse de l'inviter à sa table ; mais on n'a encore rien vu venir. Si vous pouvez, seigneur Sse, composer ces vers, vous épargnerez à mon parent toutes les peines qu'il se donne avec ce personnage. »

— « Puisqu'il en est ainsi, dit Sse Yeoupe, il est aisé de rendre ce service à monsieur votre parent ; mais je suis extrêmement pressé dans mon voyage : si je fais les vers aujourd'hui, je voudrais me mettre en route immédiatement après. Il faudrait, monsieur, que nous allassions ensemble à l'instant. »

Le vieux Tchang se mit à rire : « Il y a quelque temps, dit-il, la seule pièce d'anniversaire a coûté plus de quinze jours au licencié Tsian : est-ce qu'il vous sera si facile de composer en si peu de temps ces quatre pièces de vers ? seigneur Sse, si vous avez assez de talent pour venir à bout de les achever, mon parent ne manquera pas de vous offrir un présent, et bien certainement il ne se permettra pas de vous arrêter dans votre voyage. »

— « Je m'en rapporte absolument à vous, et

je vous prie de vouloir bien arranger cette affaire, » dit Sse Yeoupe.

— « En ce cas, monsieur Sse, partons ensemble à l'instant, » dit le vieux Tchang.

— « Est-ce loin d'ici? » demanda Sse Yeoupe.

— « Ce n'est pas très loin, répondit l'aubergiste. La maison du seigneur Li est au bout de la ville du côté du levant, c'est celle qui touche à la maison du vice-intendant Lo. »

— « Puisque ce n'est pas loin, reprit Sse Yeoupe, je vais m'y rendre de suite; et si vous avez de bons chevaux, notre hôte, prenez la peine de m'en préparer un. »

— « Cela n'est pas difficile, » dit l'aubergiste. En finissant de parler le vieux Tchang s'éloigna avec Sse Yeoupe, qui se fit suivre par Siaohi, et tous trois prirent la route de la ville, et de la maison du chancelier Li.

On s'expose en courant les montagnes et les grandes routes ;
Le poisson tombe dans les filets séduit par l'éclat des vagues.
Les nuages blancs sont par eux-mêmes incapables de sentiment,
Et c'est le vent qui les promène à son gré.

Le vieux Tchang et Sse Yeoupe arrivèrent en peu de temps à la maison du chancelier Li. « Seigneur Sse, dit le premier à son compa-

gnon, veuillez, je vous prie, attendre un moment. Je vais entrer le premier pour vous annoncer à mon parent, et je reviendrai vous chercher à l'instant. »

— « Je vous attendrai, répondit Sse Yeoupe. » Le vieux Tchang entra dans la maison, et Sse Yeoupe demeura debout devant la porte; en jetant les yeux autour de lui, il vit deux hôtels attenant l'un à l'autre. A la porte de l'un des deux étaient placées huit bannières qui ne paraissaient pas très-anciennes. Au-dessus de la porte on lisait les mots :

DIRECTION DES MOEURS.

L'extérieur avait l'air un peu délabré; et l'on voyait bien pourtant que c'était l'habitation d'un magistrat émérite et d'une humeur tant soit peu singulière.

De l'autre côté, il n'y avait pas de bannières; l'inscription placée au-dessus de la porte était

SECOND DEGRÉ DU GRAND COLLÉGE.

Tout y semblait en bon ordre et bien arrangé, tout indiquait la demeure d'un homme investi de hautes fonctions administratives.

Sse Yeoupe n'avait pas encore terminé ses

observations, quand il vit venir de l'intérieur un domestique qui lui dit : « Le seigneur mon maître est dans le salon : il vous prie, monsieur, de vouloir bien venir le trouver. »

En arrivant à la porte d'honneur, Sse Yeoupe vit le conseiller Li qui descendait l'escalier pour venir à sa rencontre. Il jeta les yeux sur lui et ce qui le frappa ce fut :

« Un bonnet escarpé comme le pic d'une « montagne, la physionomie composée et la « voix creuse d'un magistrat affranchi des « épreuves littéraires, l'air fier d'un officier dé« coré de la ceinture; son âge était entre qua« rante et cinquante ans, sa charge était entre « la huitième et la neuvième classe.

« Il avait plusieurs bandes jaunes à ses vête« ments ; des pendants descendaient au-dessous « de la plaque qu'il portait sur la poitrine, et un « morceau de gaze noire s'élevait par-dessus. « Son air affecté, sa démarche imposante n'em« pêchaient pas de rire à ses dépens. »

Le conseiller vint au-devant de Sse Yeoupe et l'amena dans le salon. Là, après les salutations ordinaires, ils s'assirent tous deux aux places qui leur appartenaient. Alors le conseiller prenant la parole : « Monsieur Sse, lui dit-

il, mon parent vient de me vanter vos talents; mais je n'ai pu savoir encore par quel heureux hasard vous avez bien voulu montrer tant de condescendance. »

— « Il est bien inconvenant de débuter avec vous d'une manière si peu cérémonieuse, répondit Sse Yeoupe; mais c'est le malheur que j'ai eu, d'être absolument dévalisé dans un voyage, qui m'a fait par hasard entrer en conversation avec monsieur votre parent, et qui m'a conduit devant votre excellence. J'ai appris que vous aviez à faire faire un petit travail d'écriture; j'ai beaucoup d'obligation à votre parent qui ne m'a pas cru totalement dépourvu de talent, et qui a bien voulu me présenter pour cet objet. Il m'a donné, dès l'abord, matière à de longs souvenirs. C'est pour cette besogne que j'ai eu la hardiesse de venir me présenter chez vous, et j'ai des excuses à vous demander de ma témérité. »

— « Oui, dit le conseiller, le juge provincial est arrivé ici depuis quelques jours. J'ai eu l'honneur de fixer ses regards. Je veux lui faire hommage d'un paravent de soie, et j'ai déjà fait exécuter par un peintre célèbre quatre sujets que j'ai ici. Je voudrais encore y ajouter quatre

pièces de vers qui servissent à expliquer les peintures, de manière à former un paravent à huit feuilles. J'avais envie de prendre sur moi le soin de composer quelque médiocre morceau de poésie; mais je n'ai pu trouver un seul instant de loisir. Maintenant que je vois en vous tant de talent et une si grande complaisance, et que vous consentez, mon cher monsieur, à prendre en main le ciseau, je vous dois infiniment de gratitude; mais puis-je, au moment même où je viens de faire votre connaissance, abuser à ce point de votre bonté? »

— « Je ne crains qu'une chose, reprit Sse Yeoupe, c'est que mon faible talent ne me rende peu digne d'écrire sous votre nom. Mais puisque vous ne dédaignez pas de m'employer, j'espère que vous m'allez indiquer les sujets en question. »

— « Eh bien! dit le conseiller, puisque vous me montrez une si grande complaisance, allons dans le jardin de derrière, prendre une couple de tasses, et je serai tout prêt ensuite à recevoir vos instructions. » Et aussitôt il ordonna à ses domestiques de servir une collation. Il se leva en même temps, et pria Sse Yeoupe de passer avec lui dans le jardin.

Toute la partie orientale de ce jardin était plantée en fleurs, et l'on y voyait une galerie fermée par des treillis peints en rouge et artistement travaillés. Il était garanti du soleil par des bambous et des arbrisseaux en fleur. De riches couleurs ornaient les murailles, au-delà desquelles on apercevait des ormes et des saules dont les cimes entouraient un pavillon d'une construction très-élevée, et bornaient la vue de la manière la plus agréable.

En entrant dans la galerie, Sse Yeoupe n'était pas d'humeur à s'arrêter à ces beautés. Peu de temps après, on servit la collation, et le conseiller, faisant les honneurs à son hôte, se mit à table avec lui. Ils avaient la tasse à la main, quand on vit entrer un domestique qui annonça la visite du licencié Tsian : « Il vient très-à-propos, dit le conseiller. Allez vite le prier d'entrer. »

En parlant ainsi, il se leva et sortit pour aller à la rencontre du licencié ; au bout d'un instant, il le ramena avec lui. Sse Yeoupe se leva aussi pour le recevoir, et vit que le licencié était un homme à longue barbe, avec un gros ventre, le corps rempli d'embonpoint et un menton à double étage. « Qui est ce monsieur ? »

demanda le licencié Tsian au conseiller, aussitôt qu'il aperçut Sse Yeoupe.

— « C'est M. Sse de Kinling, » dit le conseiller.

— « Ah! reprit le licencié, c'est un hôte qui vous arrive de loin, » et il lui céda le côté gauche. Les civilités terminées, les trois convives reprirent leurs places, et le licencié s'adressant à Sse Yeoupe : « Monsieur Sse, lui dit-il, quel motif amène dans notre petite ville une personne de votre belle province? »

Avant que Sse Yeoupe eût eu le temps de répondre, le conseiller prit la parole : « Ce n'est pas à dessein que le seigneur Sse est venu dans notre ville. Il se rend à la capitale. Il a été dépouillé sur la route, ce qui a interrompu son voyage. Un de mes parents l'a rencontré aujourd'hui par hasard; il a su que monsieur, tout jeune qu'il était, avait un talent très-distingué, et comme il voyait que je n'avais pas encore pu obtenir de vous les quatre morceaux de vers que je vous ai demandés pour le seigneur juge, il a songé à donner à M. Sse la peine de les composer. M. Sse ne s'est pas refusé à cette proposition, et il a bien voulu m'honorer de sa visite. Nous allions nous divertir tête-à-tête,

mon hôte et moi ; mais la joie n'aurait pas été complète. Il est très-heureux que vous ayez pris ce moment pour venir me voir. Nous ne manquerons pas d'inspiration. »

— « A la bonne heure ! dit le licencié. Ce n'est pas que je ne sois venu tous ces jours-ci. Mais au milieu des détails et des importunités dont j'ai été accablé, je n'ai pas eu un seul moment de verve. J'avais entendu dire aujourd'hui que le juge était de retour d'une course d'inspection. J'ai eu peur de faire manquer votre affaire, et je me suis arrangé pour venir vous offrir mes services. Mes idées poétiques n'en étaient pas pour cela moins resserrées. Heureusement le ciel a conduit ici le seigneur Sse. Puisque le voilà, il va me dispenser de la peine de chercher et de me creuser la tête. »

— « Je ne suis, reprit Sse Yeoupe, qu'un pauvre passant, réduit aux expédients. C'est ce qui m'a fait naître la folle pensée de composer des vers en échange d'un bon office. Je prends la place du joueur de flûte. Mais les mauvaises herbes que je puis présenter sont bien peu dignes du festin qui m'est offert. Je n'avais pas calculé d'abord la faiblesse de mes moyens. Maintenant que le grand magicien s'est montré,

le petit magicien va manquer d'haleine, et ce qu'il aurait de mieux à faire, serait de se retirer. »

— « Messieurs, interrompit le conseiller, ne soyez pas si modestes. Puisque vous avez tant de complaisance, il faut que tous deux vous me prêtiez le secours de vos lumières. Prenez bien vite quelques tasses, pour vous mettre en humeur de composer. » Et il se mit à leur verser du vin en les exhortant à boire.

Ils passèrent ainsi quelque temps, après quoi Sse Yeoupe prenant la parole : « Je suis un très-faible buveur, dit-il. Seigneur Li, puisque vous ne dédaignez pas mes services, je vous prierai de me donner vos sujets, et quand j'aurai fini, je soumettrai ce que j'aurai composé à votre jugement. »

Le conseiller ne voulait pas consentir à cette proposition; mais le licencié Tsian insista : « Si fait, si fait! dit-il, montrez-nous vos sujets. On composera, on boira tout à la fois : l'un n'empêche pas l'autre. »

Alors le conseiller envoya chercher par ses domestiques un coffre à présents, qu'il fit ouvrir, et dont il tira quatre feuilles peintes, représentant des femmes, avec les titres des

sujets, qu'il présenta à ses deux convives. Ceux-ci les déroulèrent pour les considérer. La première portait pour inscription : *les Couturières ;* on y voyait deux femmes assises vis-à-vis l'une de l'autre, et s'occupant à coudre.

La seconde feuille était intitulée : *la Peseuse ;* elle représentait une femme qui pesait quelque chose dans une balance, et plusieurs autres à ses côtés qui la regardaient.

Le sujet de la troisième feuille était *la Cuisine* ; on y voyait plusieurs femmes dans une cuisine, les unes soufflant le feu, les autres préparant des mets, quelques-unes lavant des pièces et les autres les faisant cuire.

Le quatrième sujet était : *les Devineuses ;* trois ou quatre femmes jouaient à la Mourre, sur le calice des fleurs.

Tels étaient les sujets sur lesquels on devait composer des vers ; et comme il y avait quatre peintures, il fallait autant de pièces dont les allusions marquassent les sentiments qu'on devait au personnage à qui ces peintures étaient destinées. Sse Yeoupe s'arrêta quelque temps à les considérer sans rien dire. Pour le licencié Tsian, il prit la parole : « Seigneur Li, dit-il, vous êtes bien magnifique. Voilà de très-

belles peintures que vous avez fait faire. Mais ces sujets-là sont difficiles : on ne peut pas y mettre la main tout de suite. Il faut prendre le temps d'y penser. Je ne suis pas en état de vous faire cela en si peu de temps. Mais je vois M. Sse qui est un homme habile.... »

— Maître Tsian, interrompit Sse Yeoupe, ce que vous dites là, je dois le sentir à plus forte raison. Mais j'ai des affaires extrêmement pressantes. Je ne puis m'empêcher de hasarder un essai, quelque médiocre qu'il puisse être, pour faire excuser la témérité que j'ai eue de me mettre en avant, et pouvoir prendre ensuite congé de vous. »

— « Je suis touché de votre complaisance, » dit le conseiller; et il ordonna sur-le-champ à ses gens d'apporter les pinceaux, l'écritoire, et une feuille de papier. Sse Yeoupe les prit sans plus de cérémonie, et saisissant le pinceau, il écrivit tout d'un trait.

Ce n'est pas à pied qu'il s'avance :
Un coursier ne saurait le suivre.
Il part comme le démon, s'abat comme sa monture;
Son papier est obscurci par les nuages de fumée qui composent l'encre (1).

(1) L'encre de la Chine est faite avec du noir de fumée.

En finissant d'écrire, Sse Yeoupe présenta sa composition au conseiller Li et au licencié Tsian : « Si ceci mérite peu de fixer vos regards, leur dit-il, puisse au moins ma faiblesse ne pas se montrer trop indigne de votre confiance ! »

Le conseiller et le licencié ayant déroulé la feuille de papier y trouvèrent ce qui suit :

PREMIER SUJET : LES COUTURIÈRES.

Ces travaux rappellent les belles du temps jadis :
Tels étaient ces vêtements ornés de ce que le ciel et la terre ont de plus brillant.
Habiles comme Niuwa dans l'art de manier l'aiguille,
Assises près l'une de l'autre, vous pourriez les comparer au soleil et à la lune.

SECOND SUJET : LA PESEUSE.

Le doux sourire d'une belle mettra éternellement le poids le plus fort dans la balance,
Et du premier coup d'œil un air renfrogné sera trouvé plus léger.
Juge incorruptible, elle tient la balance d'une main ferme,
Et ne souffre, à son égard, nulle inégalité parmi les hommes.

TROISIÈME SUJET : LA CUISINE.

L'eau et le feu se livrent, dans l'univers, mille combats différents :
De même nos humeurs offrent le contraste de l'aigreur ou de la douceur,
De tant de saveurs opposées comment produire un doux et agréable mélange ?
Vous nous l'apprenez par l'heureux usage que vous faites et de la prune et du sel.

QUATRIÈME SUJET : LES DEVINEUSES.

Ne comptez pas sur de vaines conjectures ou sur les inspirations du hasard :
Vous trouveriez son nom inscrit dans la pensée du souverain.
La coupe d'or, un jour, viendra récompenser d'éclatants services ;
Les étoiles qui président aux plus hauts offices se montrent au travers des nuages.

En achevant de lire, le licencié Tsian laissa éclater les marques de sa surprise et de son admiration. « Que d'esprit, de grace et d'habileté ! s'écria-t-il. Vous avez, monsieur, le génie d'un immortel. »

— « De vaines paroles, ouvrages d'un moment, sont indignes de fixer vos regards, » répondit Sse Yeoupe.

Le conseiller Li examina les vers à son tour. Il n'avait pas un gout très-exercé ; mais comme il vit que le licencié Tsian les louait sans réserve, il jugea qu'ils devaient être bons, et très-satisfait intérieurement : « Les gens de votre belle province, dit-il, ne ressemblent guère aux habitants de ce pays. Quel bonheur de posséder ceci, et que d'honneur il va m'en revenir ! Mais les hommes ne sont jamais contents. Une fois à Loung, on tourne les yeux du côté de Chou. Si je vous demandais d'écrire

ces vers de votre propre main, voudriez-vous y consentir? »

— « Quelle difficulté y aurait-il? » dit Sse Yeoupe. Et aussitôt il demanda aux domestiques de dresser au pied de l'escalier une table à écrire bien sèche et bien propre, et il se mit à broyer de l'encre. De son côté, le conseiller Li prit quatre pièces d'une forte étoffe de soie blanche et il les fit étendre sur la table.

Sse Yeoupe, dans ce moment un tant soit peu excité par le vin, se saisit immédiatement d'un pinceau, et l'on eût véritablement dit le vol des dragons et les agitations des serpents. En un instant il eut achevé cette nouvelle besogne. Le licencié et le conseiller le regardaient faire, et leurs éloges ne discontinuaient pas. Pour Sse Yeoupe, tout occupé de ses réflexions: « Quelque chose de si commun mérite-t-il le nom de poésie? disait-il en lui-même. Ah! que si quelque jour, assis près de la demoiselle Pe, ayant un bosquet devant mes yeux, des lanternes au-dessus de la tête, je pouvais boire et chanter tour-à-tour, qu'alors ma vie tout entière serait remplie de pensées délicieuses! Aujourd'hui des perles brillantes sont semées dans l'obscurité. Mais arrêté comme je suis, au milieu

de la course que j'ai entreprise pour l'amour de mademoiselle Pe, que pouvais-je faire autre chose? »

Au moment même où il était occupé de ces réflexions, il leva la tête, et crut voir par-dessus la muraille, dans le pavillon, quelqu'un qui le regardait furtivement au travers du feuillage, et qui s'arrangeait pour n'être pas aperçu. Il lui sembla que c'était une figure belle et intéressante, et il ne put s'empêcher de songer qu'elle pouvait avoir autant de charmes que la demoiselle Pe, mais que peut-être elle ne possédait pas les mêmes talents. Sa pensée venant à toucher ce point se détourna avec la rapidité d'une flèche. S'adressant donc au conseiller Li: « La tâche que vous m'avez prescrite est terminée, lui dit-il. Je vais maintenant prendre congé. »

Le conseiller s'empressa de le retenir: « Quand j'ai été assez heureux pour rencontrer un sage tel que vous, dit-il, puis-je le laisser partir de cette manière? Il se fait déjà tard : vous ne pouvez vous en aller. Il faut absolument que vous restiez; il faut même que vous acceptiez ici un mauvais lit pour cette nuit. Demain vous vous mettrez en route de bonne heure. »

— « Je pourrais, dit Sse Yeoupe, ne partir que demain de bonne heure. Mais je n'ai ni cheval, ni bagage. Il faut qu'aujourd'hui je retourne encore à l'auberge pour faire mes dispositions. »

— « Ne vous inquiétez pas, monsieur Sse, dit le conseiller. Tous ces petits soins me regardent. »

— « Ne nous traitez pas si mal, monsieur Sse, dit à son tour le licencié. C'est un coup du ciel que de bons amis se trouvent ainsi réunis sur terre. Je veux aussi demain vous faire un peu les honneurs du pays. Il ne faut pas absolument que le seigneur Li vous laisse aller. »

— « Je dois nécessairement partir demain de bonne heure, reprit Sse Yeoupe. Je suis, maître Tsian, très-sensible à toutes vos bontés. »

— « Nous reparlerons de cela demain, reprit le conseiller. Finissons d'abord l'affaire d'aujourd'hui. » Et aussitôt il engagea ses deux hôtes à venir dîner dans la galerie. Ils restèrent à table tous trois, à discourir et à rire, jusqu'à ce qu'on eut apporté les lanternes. Alors le licencié Tsian les quitta, et le conseiller Li obligea Sse Yeoupe à demeurer dans une bi-

bliothéque au fond de la galerie pour y passer la nuit.

Qu'un hôte vulgaire se présente, on ne songe pas à le saluer.
Mais le poète trouve partout un accueil plein de prévenance.

Sse Yeoupe ne put dormir de toute la nuit. Le lendemain il s'empressa de se lever dès le grand matin, et aussitôt qu'il eut fini sa toilette, il voulut partir ; mais ne voyant pas paraître son hôte, il s'arrèta quelque temps. Sur ces entrefaites, il aperçut Tchang qui s'approchait de son côté : « Monsieur Sse, lui dit celui-ci, pourquoi donc vous êtes vous levé de si bonne heure ? »

— « Tout le temps que je m'arrête, répondit Sse Yeoupe, les jours me paraissent comme des années. Je voudrais avoir des ailes pour me rendre à la capitale. Monsieur, je vous en prie : ayez la bonté de dire un mot à votre parent, pour qu'il me remette sans délai le secours qu'il a promis. Vous me rendrez par là le plus important service. »

— « C'est la moindre des choses que l'argent pour votre route, répondit le vieux Tchang. Il est tout simple qu'il vous l'offre ; mais mon parent a encore une autre affaire, au sujet

de laquelle il veut vous adresser des prières instantes. »

— « Quelle est cette autre affaire? » demanda Sse Yeoupe.

— « Mon parent a vu par les éloges que le licencié a donnés à votre talent et à vos connaissances, que vous étiez un homme d'une haute volée, monsieur Sse. Il a conçu pour vous beaucoup d'estime; il voudrait bien vous retenir habituellement près de lui. Et comme il a un fils, âgé de treize ans, il désirerait passer avec vous un engagement et mettre ce fils sous votre direction, pour que vous lui donnassiez des soins pendant le cours d'une année. Vos honoraires seraient à votre discrétion, et à quelque somme que vous les fixassiez, il ne se permettrait pas d'en rien rabattre. »

— « Je n'entends rien aux fonctions de précepteur, dit Sse Yeoupe; d'ailleurs je ne suis qu'un passant; je vais partir à l'instant même : comment pourrais-je accepter une pareille proposition? »

Comme il parlait ainsi, il vit entrer un domestique chargé de lui remettre un billet d'invitation. Ce billet venait du licencié Tsian qui

l'engageait à dîner chez lui. Sse Yeoupe s'empressa de répondre : « Je ne puis absolument pas accepter. Soyez assez bon pour vous charger de mes respects, de mes remercîments, et prenez la peine de remporter ce billet. »

— « Le dîner est déjà préparé, répondit le domestique. Il faut de toute nécessité que vous demeuriez une demi-journée, monsieur Sse. » Et tout en parlant ainsi il déposa le billet et s'éloigna.

Le vieux Tchang prit la parole : « Monsieur Sse, dit-il, puisque vous ne vous sentez pas d'inclination pour demeurer ici, mon parent ne saurait vous contraindre. Mais il n'y a pas moyen que vous refusiez l'invitation du licencié Tsian. D'ailleurs ce dîner n'est pas de ceux qu'on trouve aisément. Si le licencié n'avait pas une double estime pour vous, il n'aurait jamais eu la fantaisie de vous engager. C'est un dîner qui vous tombe du Ciel. »

— « Oui, dit Sse Yeoupe : c'est vraiment très-obligeant de sa part ; mais je suis extrêmement empressé de partir. »

— « Modérez un peu votre impatience, reprit le vieux Tchang, je vais m'occuper de préparer votre cheval et votre bagage. On dîne de bonne heure chez le licencié, vous accepterez

de lui une couple de tasses, et vous vous mettrez en route à l'instant. »

— « Je compte entièrement sur le bon office que vous allez me rendre, dit Sse Yeoupe. En finissant de parler, le vieux Tchang le quitta, et il demeura seul assis dans la galerie, livré au plus profond découragement. Au milieu de l'impatience dont son cœur était comme desséché, il s'emportait contre la nécessité d'attendre l'argent nécessaire à son voyage. « Va, dit-il à son valet, voir un peu là-devant si la route est bonne: nous nous en irons, car il n'y a pas moyen d'y tenir et d'attendre de cette manière. »

— « La porte du jardin est fermée, répondit Siaohi, nous ne pouvons sortir; et quand nous le pourrions, nous n'avons pas d'argent pour le chemin. Bon gré mal gré, monsieur, il vous faut patienter aujourd'hui. Demain, sans faute, nous nous mettrons en route. »

Sse Yeoupe, ne sachant comment sortir d'embarras, se résigna à demeurer. Comme il était à attendre, il entendit du monde dans le pavillon qui tenait à la muraille, et quelqu'un qu'on ne voyait pas se mit à dire : « Les grenadiers hors de la porte de derrière sont en pleine fleur. ».

Cette remarque frappa Sse Yeoupe, qui fit réflexion que sans doute le jardin où il était avait aussi une porte de derrière. Il se mit donc à l'instant à suivre la muraille pour chercher cette porte, et après avoir fait le tour d'un bosquet de fleurs, il la trouva effectivement derrière un rocher artificiel. Elle était exactement fermée, mais Sse Yeoupe dit à son valet de l'ouvrir, et il s'avança pour jeter un coup-d'œil dehors. Il vit une pièce de terre fort écartée, plantée partout d'ormes et de saules, et que l'ombrage rendait d'un aspect agréable. Il y avait bien aussi deux grenadiers, mais qui n'étaient pas fleuris d'une manière remarquable (1).

Sse Yeoupe fit quelques pas pour reconnaître le lieu où il était, et vit que la muraille attenant à celle de la maison d'où il sortait était aussi l'enceinte d'un jardin fleuriste, et qu'elle

(1) Cette phrase est, dans l'original, marquée des guillemets dont l'objet est d'éveiller l'attention des lecteurs. Il y en a beaucoup d'autres au sujet desquelles on a pris la même précaution. On a supprimé ces signes injurieux à la pénétration européenne, et l'on n'en est pas moins certain que rien ne sera perdu des intentions de l'auteur et des touches par fois un peu légères échappées à son pinceau.

était percée d'une porte tout près de celle qui lui avait livré passage. Comme il y portait ses regards, il vit cette autre porte s'ouvrir, et il en sortit un jeune adolescent qui pouvait avoir quinze ou seize ans, la tête couverte d'un bonnet léger, vêtu d'un habit de couleur violette. Ses lèvres vermeilles, ses dents éclatantes de blancheur, ses yeux brillants et ses sourcils bien dessinés, lui donnaient l'air d'une fille charmante; on eût pu dire avec vérité:

Sa robe printanière est formée des feuilles du saule et des teintes du pêcher.
Est-ce un être mortel, ou une divinité?
Qui oserait porter envie à cette intelligence formée de l'essence des fleurs?
Pourrait-on ne pas s'attacher à cette ame émanée de la lune?
A sa jeunesse et ses graces, on devrait mourir d'amour.
Mais ses douces promesses calmeront l'ardeur que ses attraits ont fait naître.
Est-ce seulement un jeune garçon qui vient rire et folâtrer,
Ou quelque parfum qui s'exhale de l'appartement intérieur?

Sse Yeoupe fût frappé en l'apercevant, et dans sa surprise mêlée de joie: « Se peut-il qu'il y ait sous le ciel un aussi charmant jeune homme! s'écria-t-il. Tel devait être ce Pangan, si vanté dans l'antiquité! »

Comme il était occupé de ces sentiments, il vit l'adolescent s'approcher de lui d'un air vif

et sémillant, et lui faire la révérence en disant : « Quel est le beau jeune homme qui s'amuse ici à prodiguer les fleurs de son talent, qui compose des vers admirables, sans daigner même s'informer s'il y a quelqu'un qui le regarde par-dessus la muraille ? »

Sse Yeoupe répondit avec empressement à cet abord riant, et élevant la main : « Tout entier au souvenir du prince des lettres, dit-il, je m'imaginais jouer de la guitare sans être entendu, et je ne songeais pas que dans le voisinage du côté de l'orient, Soung, favorisé par la neige, s'occupait à épier les gens. Maintenant que j'ai rencontré l'or et le jaspe, peut-il encore, dites-moi, être question de ce griffonnage ? »

— « J'ai toujours entendu dire, reprit le nouveau venu, que le plaisir n'appelait pas seul le plaisir, et que le talent aussi a de la sympathie pour le talent. A juger par votre mérite et par votre figure, vous devez être un homme accompli. Je voudrais que nous fussions comme le jonc et le roseau. On dit toujours qu'ils se prêtent un mutuel appui. Seriez-vous, mon cher monsieur, dans la même disposition ? »

— Je vois en vous les graces du temps jadis et la démarche d'un génie. Quand l'oronge et la

vanille (1) sont à portée, comment n'en voudrait-on pas approcher? mais tout ce que je crains, c'est de ne pas être en harmonie avec vous, et de faire tort à la liaison que vous avez la bonté de me proposer. »

— « Si vous ne me dédaignez pas, asseyons-nous un peu sur cette pierre, pour nous entretenir des sentiments qui occupent nos cœurs. »

Ils allèrent tous deux s'asseoir sur une grosse pierre qui se trouvait auprès de la porte du jardin, et ils prirent place à côté l'un de l'autre.

— « Permettez-moi, dit l'adolescent, de vous demander votre nom de famille, votre pays, quel âge vous avez, et quelles circonstances vous ont fait venir ici? »

(1) Je ne donne pas ces deux noms pour des équivalents linnéens des termes chinois qu'ils remplacent. La vanille proprement dite est une production étrangère à l'ancien continent; et pourtant, comme il s'agit d'une espèce du genre *épidendrum*, j'ai cru pouvoir hasarder un terme qui donne une idée approximative de la plante en question. On ne doit pas s'attendre à trouver ici des explications botaniques rigoureusement exactes. Je n'ai pas cru pouvoir suivre l'exemple d'un auteur qui, traduisant un poème chinois, fait dire galamment à un jeune homme dans une déclaration d'amour : « Vos joues vermeilles comme les pétales du *Pæonia arborescens* ont enflammé un lettré qui a cueilli le rameau de *l'Olea fragrans*. » Cela est très-exact, mais j'ai pensé que ce genre de précision pouvait être réservé pour d'autres circonstances.

— « Je suis Sse Yeoupe de Kinling, surnommé Liansian. J'ai à présent vingt ans. Je voulais aller trouver à la cour un certain personnage de distinction. Mais j'ai été attaqué à l'improviste et dévalisé sur la route. Seul, dépourvu de tout, ne pouvant plus avancer ni reculer, j'ai fait, par hasard, la connaissance de ce vieux Li, qui m'a demandé de composer pour lui quatre pièces de vers, en me promettant de me fournir ce qui m'était nécessaire pour continuer mon voyage. Les vers ont bien été faits hier, mais l'argent qu'il doit me prêter comme salaire n'a pas encore paru. C'est ce qui m'obligeait d'attendre, lorsque j'ai fait inopinément la rencontre de votre seigneurie. C'est un bonheur pour une triple existence. Mais j'ignore encore le nom de votre seigneurie. »

— Mon nom de famille est Lo; ma mère, lorsqu'elle me mit au monde, avait vu en songe un poirier en fleurs, et de là est venu le surnom de Mengli (1), qu'elle m'a fait porter. J'ai maintenant seize ans. Ma sœur cadette était

(1) *Songer à un poirier.* Les surnoms des Chinois des deux sexes n'ont souvent d'autre origine que des particularités de ce genre. On a vu plus haut qu'un autre rêve avait fait donner à la fille de Pe le nom de *iaspe rouge.*

hier dans le pavillon. Elle vous a furtivement aperçu; elle a été frappée de votre mérite, de votre extérieur agréable, de l'habileté extrême avec laquelle vous maniez le pinceau. Elle vous a pris pour Litaïpe (1) lui-même revenu à la vie. Elle m'a raconté toutes ces circonstances, et c'est ce qui m'a inspiré la pensée d'avoir avec vous une entrevue. Je ne prévoyais pas que l'effet suivrait le désir de si près, et que je viendrais à rencontrer votre seigneurie. Si vous manquez de quelque chose qui vous soit nécessaire, il est tout simple que j'y supplée. Que pourriez-vous attendre du vieux Li? c'est un homme du commun, qui ne songe qu'à se prévaloir de son élévation. Comment saurait-il apprécier le talent? » Ces paroles n'étaient pas prononcées, qu'on vit accourir Siaohi qui venait annoncer à son maître qu'on apportait le déjeûner dans l'intérieur, et qui l'engageait à s'y rendre : « Le seigneur Li est sur le point de sortir, » ajouta-il.

Sse Yeoupe aurait bien voulu continuer la conversation, et il ne se souciait pas de quitter sa place; mais en entendant cette nouvelle, Lo

(1) Poète célèbre du VIII[e] siècle.

Mengli se leva précipitamment en disant : « Puisque votre hôte vous invite à déjeûner, je vais vous quitter. Tantôt, quand il n'y aura plus personne, nous nous retrouverons ici. Mais ne dites pas un seul mot de moi au vieux Li ; nous ne sommes pas très-bien ensemble, lui et moi. »

— « Eh bien ! dit Sse Yeoupe, je vais rentrer un instant ; mais surtout, ne manquez pas au rendez-vous ! »

— « Puisque nos cœurs se sont déjà rencontrés, il y a encore quelques points sur lesquels nous avons à nous entendre. Ne craignez pas que j'y manque. » Et en parlant ainsi Lo Mengli rentra dans le jardin et disparut. Comme Sse Yeoupe revenait à la galerie, le conseiller Li sortait pour le rejoindre. Après les compliments, le conseiller prit la parole : « Je suis bien coupable de ne pas être resté avec vous, dit-il ; j'aurais dû vous accompagner aujourd'hui de bonne heure à votre départ. Mais le vieux Tsian m'avait bien instamment recommandé de vous garder pour le repas qu'il veut vous offrir, et c'est ce qui m'a inspiré la témérité de vous retenir ici. Les bagatelles qu'il vous faut sont toutes prêtes, et demain, sans faute, vous pourrez vous mettre en route. »

— « C'est, répondit Sse Yeoupe, une grande marque d'affection que je reçois de vous : ma reconnaissance n'aura pas de bornes. »

Un instant après, on servit; et quand ils eurent déjeûné, le conseiller s'adressa à son hôte : « Le sous-préfet m'a fait hier une visite ici, dit-il, il faut que j'aille la lui rendre. Mais ce qui me fâche, c'est d'être encore obligé de vous quitter : comment faire ? »

Sse Yeoupe, qui songeait en lui-même à rejoindre Lo Mengli, avait craint que son hôte ne le quittât pas. Il se hâta donc de répondre : « Faites, je vous prie, tout à votre aise : je resterai ici, et j'acheverai de me reposer de ma fatigue. »

— « Eh bien ! reprit le conseiller, je vais me rendre coupable de cette nouvelle incivilité, et quand je reviendrai de ma visite, il sera temps que nous nous rendions ensemble au dîner du vieux Tsian. » Et tout en parlant ainsi, il fit un salut de la main à Sse Yeoupe et prit congé de lui. Celui-ci, devenu libre de ses actions, se hâta de courir à la porte derrière le jardin, dans l'espoir d'y trouver Lo Mengli. Mais cette entrevue, où il dut être question de choses relatives à l'appartement intérieur, mérite d'être

racontée séparément. Qui eût pu prévoir ce qu'elle ferait naître de sentiments mutuels, pénétrant jusqu'à la moelle des os! Ainsi l'on voit au clair de lune, devant un bosquet, apparaître un objet nouveau, intéressant par ses graces et l'élégance de son langage.

Leurs sentiments sont comme deux courants d'eau vive que rien ne saurait tarir;
Leurs cœurs, comme un mur percé à jour.
L'homme sous l'influence de l'amour se tourne vers les plus dignes objets;
Mais pourquoi cet amant s'éloigne-t-il de celle qui a sa tendresse?

On apprendra dans le chapitre qui suit, si Sse Yeoupe put parvenir à retrouver Lo Mengli.

CHAPITRE XIV.

PRÉSENTS DE LO MENGLI REÇUS DERRIÈRE LE JARDIN.

Vers : Que le talent ne se montre-t-il par des avantages extérieurs !
En quels lieux l'homme de mérite est-il traité défavorablement ?
Dans une visite furtive on transgressera les rites pour l'amour du prince des lettres.
Pour lui on dérogera aux règles strictes d'une conduite vertueuse.
C'est aux épreuves qu'on reconnaîtra la droiture des intentions :
Le premier coup d'œil marque les vues du sort.
Vainement on dit que le ciel règle les mariages ;
La passion peut faire révoquer jusqu'aux décisions du ciel.

Sse Yéoupe courut donc en hâte à la porte du jardin, dans l'espoir d'y rencontrer Lo Mengli. Mais il trouva la porte de la maison de Lo exactement fermée, et n'entendit aucun bruit en dedans. Il resta debout quelque temps en cet endroit, l'esprit occupé de diverses réflexions : « Seraient-ce de vaines paroles, que tout ce que ce jeune homme m'a dit de sa sœur ? » songeait-il en lui-même.

Une autre pensée venait s'offrir à son esprit : « J'ai vu en lui, dit-il, quoiqu'il soit encore bien jeune, un cœur noble et des sentiments

généreux. Il est impossible qu'il veuille manquer à sa promesse. »

Pendant qu'il attendait ainsi, mille pensées opposées se succédaient en un instant. Il s'épuisait en réflexions embarrassantes, quand tout d'un coup il entendit le bruit de la porte qui s'ouvrait; Lo Mengli vint à lui d'un pas léger, en disant: « Mon frère Sse, vous êtes homme de parole. Comment, si tôt revenu? Vous ne dédaignez donc véritablement pas votre ami? »

En l'apercevant Sse Yeoupe éprouva autant de joie que s'il l'eût vu venir du ciel, et courant au devant avec empressement, il lui prit la main, et lui répondit en riant: « Peut-on rester en arrière, quand un objet chéri donne un rendez-vous? »

— « Dans l'amitié, dit Lo Mengli, le commencement est toujours bien; c'est la fin qui laisse souvent à désirer. Quand la fin répond au commencement, on peut dire que c'est l'union des sages. »

— « Ceux dont l'amitié faiblit à la fin n'en ont jamais eu au commencement, répondit Sse Yeoupe. Ce sont des gens qui n'ont point de prunelles aux yeux: ils sont privés de la vue.

Ces pins, ces thuyas qui sont devant nous, avons-nous besoin d'attendre la saison froide, pour savoir qu'ils ne perdent pas leurs feuilles ? »

— « Mon frère, dit Lo Mengli, votre discours me charme. Vous me délivrez d'une incertitude qui me pesait infiniment. » — Puis continuant l'entretien : « J'aurais une demande à vous adresser. Mais je craindrais que ce ne fût un sujet bien grave pour une liaison si légère encore. Je n'ose vous en ouvrir la bouche. »

— « Un mot suffit pour fixer une liaison, dit Sse Yeoupe ; il peut fonder la confiance de toute la vie. Le hasard nous a fait trouver ensemble, mais mon affection pour vous est déjà profonde. Quelle affaire avez-vous à cœur ? Que rien ne vous empêche de me la communiquer. »

— « Puisque vous m'autorisez à vous parler franchement, reprit Lo Mengli, je vous demanderai, mon frère Sse, si, en vous rendant à la cour, vous vous proposez d'acquérir de la réputation ou du profit, et si vos affaires peuvent souffrir du retard ? »

— « Dans ce voyage, répondit Sse Yeoupe, je n'ai véritablement en vue ni la réputation,

ni le profit. Mais c'est une chose que j'ai extrêmement à cœur, et qui ne peut souffrir aucun retard. »

Lo Mengli continua ses questions : « Vous êtes à la fleur de l'âge. Votre père, votre mère jouissent sans doute encore d'une santé robuste. Votre sœur est apparemment établie ? »

— « J'ai eu le malheur de perdre mon père et ma mère, répartit Sse Yeoupe. Je suis absolument seul et encore garçon. »

— « Mon frère, dit Lo Mengli, à votre âge, doué d'un si beau talent, d'une figure pareille au joyau d'une couronne, bien des gens vous auront jeté des fruits, et vous n'avez pas dû manquer de faire choix d'une alliance. Comment êtes-vous encore à la recherche du Phénix, seul et isolé dans l'univers ? »

— « A ne vous pas mentir, dit Sse Yeoupe, si je n'avais songé qu'à la richesse et à l'illustration, il y a long-temps que j'aurais une épouse chez moi. Mais je dois vous avouer mon faible. En réfléchissant aux cinq devoirs qui règlent la vie humaine, j'ai pensé que le premier n'était pas à mon usage, puisque j'ai malheureusement perdu mon père et ma mère; je n'ai pas non plus de frères. Quant aux rapports qui lient

le sujet à son prince et les amis entr'eux, je ne sais si j'aurai jamais occasion de m'y conformer. Et pour le lien qui réunit les époux, à moins que je ne trouve une beauté accomplie, une femme douée de talents et de vertus, qui puisse être ma compagne pour toute ma vie, on m'offrirait la fille d'un lettré habitant de la salle de jaspe ou monté sur le cheval d'or (1), que je m'y sentirais peu d'inclination. Voilà pourquoi je suis resté jusqu'ici seul exposé aux orages. »

— « Vous avez là, mon frère Sse, de nobles sentiments, capables de faire verser des larmes d'attendrissement à toutes les jeunes filles de l'empire qui sont douées de quelque talent. » En parlant ainsi, Lo Mengli laissa échapper un soupir et ajouta : « Le choix que vous voulez faire d'une beauté accomplie pour votre épouse est une chose bien difficile, mon frère Sse. Les avances des parents, les tromperies des entremetteuses, sont également impropres à inspirer la confiance. De là vient que tant d'époux pleins de mérite et de talent ont sujet de se plaindre de la profondeur de l'appartement in-

(1) On a déjà vu bien des fois que ces noms pompeux désignaient l'Académie Impériale.

térieur. Aussi le prince des lettres, quand deux personnes se sont vues et se conviennent, ne défend-il pas de passer par-dessus les rites, pour arriver à un heureux résultat. »

— « Les règles du cérémonial sont une loi générale, répartit Sse Yeoupe. Mais est-ce pour le véritable homme de talent, pour la femme charmante et vertueuse qu'elles ont été instituées ? »

— « Mon frère Sse, reprit Lo Mengli, puisque votre voyage n'a pour but ni la réputation, ni le profit, sans doute vous avez trouvé quelque personne selon vos vœux, que vous ne plaignez pas la fatigue d'une course lointaine ? »

— « Mon frère Lo, répondit Sse Yeoupe, avec une personne d'un aussi bon esprit que vous et qui me montre tant d'affection, je ne me permettrai aucune réticence. Mon voyage a effectivement un mariage pour objet, et je vais prier un docteur du grand collége de s'employer pour moi. Mais comme le temps des concours approche, ma crainte est qu'il ne soit nommé pour aller hors de la capitale, présider quelque examen de province, et que je ne

puisse le rencontrer. Voilà pourquoi je suis si pressé de partir. »

— « Celle qui a mérité que vous la recherchiez doit être une personne accomplie, dit Lo Mengli. Mais vous ne m'avez pas encore dit de qui elle est fille. »

— C'est, répliqua Sse Yeoupe, la fille de mon compatriote, le conseiller d'état, Pe. Elle se nomme Houngiu. Elle n'a pas son égale pour les graces et la beauté. Elle excelle pareillement dans l'art de composer des vers, et sous ce rapport nous devons nous-mêmes lui céder le pas. Quant à l'estime qu'elle accorde au talent, jamais personne dans l'antiquité ni de nos jours n'en eut davantage. Aussi, dans la veille comme dans le sommeil, il m'est impossible de détacher d'elle ma pensée. Et si je ne parvenais pas à l'avoir pour épouse, je voudrais rester garçon toute ma vie. »

A ce discours, Lo Mengli resta quelque temps à réfléchir; puis adressant une nouvelle demande à Sse Yeoupe : « Quel est le surnom de ce conseiller d'état, Pe? En quel lieu fait-il sa demeure? »

— « Son surnom est Hiouan, et son titre

d'honneur Thaïhiouan. Il demeure au village de Kinchi. »

En entendant ces mots, Lo Mengli reconnut qu'il était question de son oncle maternel ; mais ne voulant en rien laisser paraître : « Si elle a tant de beauté, il n'est pas étonnant de voir la force des sentiments qu'elle vous a inspirés. Mais l'empire est vaste : je suppose qu'il s'y en trouvât une seconde, douée d'autant d'attraits ; que feriez-vous, mon frère Sse ? »

— « Quand on est touché de la beauté, dit Sse Yeoupe, peut-on avoir deux sortes de sentiments ? (1) S'il s'en trouvait une autre qui eût autant de beauté qu'elle, il serait tout simple que je lui vouasse la même passion. Mais quant à quitter l'une pour m'attacher à l'autre, ce serait une infidélité dont la mort même ne saurait me rendre coupable. »

Ce discours fit retomber de nouveau Lo Mengli dans ses réflexions. Puis au bout d'un moment : « Mon frère Sse, votre passion se montre dans votre langage. Votre plan de conduite ne saurait être changé ; mais en ce cas pourquoi différer ? J'ai réuni ici ce qui est nécessaire pour les frais de votre voyage. »

(1) Littéralement *deux cœurs*. Voyez la préface.

En parlant ainsi, Lo Mengli tira de sa manche trente onces d'argent et les présenta à Sse Yeoupe en lui disant : « Il faut peu de chose pour un léger bagage. Mais si vous ne trouvez pas ceci suffisant, voici encore une paire de bracelets d'or de ma sœur, avec dix perles fines, qui vous aideront à pourvoir aux besoins de votre voyage. » Et aussitôt Lo Mengli détacha de ses bras deux bracelets, et les offrit à Sse Yeoupe avec un collier de perles fines.

— « Dix onces d'argent me suffisent pour ma route, reprit Sse Yeoupe. Quelle nécessité de m'offrir tant de choses ? Mon cher frère, vous êtes par trop généreux avec moi. C'est déjà beaucoup que d'accepter ceci. Pour les bracelets et les perles, ce sont des objets précieux, appartenant à votre sœur ; je ne puis me permettre de les prendre. »

— « Un lettré tel que vous, dit Lo Mengli, peut-il tenir un pareil langage ? Un voyageur gêné se trouve dans l'embarras à chaque demande qu'il est obligé de faire. Vous pouvez attacher ces perles et ces bracelets à votre ceinture et les réserver pour des circonstances imprévues. Si vous ne vous en servez pas, vous les garderez pour me les remettre une autre

fois quand nous nous reverrons. La nouvelle en sera très-agréable pour moi. »

— « Mon frère, reprit Sse Yeoupe, avec la délicatesse séduisante d'une jeune fille, vous avez pour obliger la générosité de l'âge mur. Êtes-vous un être unique, formé de la vapeur des rivières et des montagnes ? Après vous avoir rencontré par hasard, quelle bonne fortune vous inspire pour moi des dispositions si favorables ? J'avais d'abord pour m'éloigner l'impatience d'un cheval indompté. Maintenant l'excès de votre affection m'a rendu comme l'oiseau qui voltige autour de son maître, comme l'imagination qui s'attache à une belle fleur. Vous enivrez mon cœur, vous amollissez mon ame. Retenu, subjugué, je ne puis plus supporter l'idée de me séparer de vous ; mon esprit ne s'était encore arrêté que sur les lieus du mariage : j'ignorais les nœuds de l'amitié. Vous ajoutez un excellent ami aux autres objets qui vont occuper ma pensée. Vous me faites sentir qu'un seul corps, une seule ame peuvent souffrir en deux personnes. »

— « Je tiens mon éducation de feu mon père, dit Lo Mengli. J'ai mené la vie retirée d'une jeune fille. Je n'ai jamais suivi les leçons

d'aucun maître : il ne m'a donc pas été possible de me faire des amis. Mais du premier moment que j'ai eu cet entretien avec vous, je ne sais d'où est née l'affection que vous m'avez inspirée. Vous, dont les sentiments ont plus d'énergie que les miens, éclairez-moi sur ce que j'éprouve. »

— « La force de mes sentiments n'a rien que de bien naturel ; les vôtres, mon frère Lo, ont la douceur de l'eau. Il y a des vers de Litaïpe qui disent : *La fleur de pêcher, mise à la surface de l'eau, y plonge jusqu'à cent pieds de profondeur ; telle et plus pénétrante encore est l'affection que vous me montrez.* Il semble que ces vers aient pour objet ce que vous m'avez témoigné aujourd'hui. Pour moi, quelle preuve vous en ai-je donnée ? Ce n'est qu'un point aux termes où nous en sommes. »

— « La chose à laquelle il vous paraît difficile de vous accoutumer, c'est l'idée de notre séparation, dit Lo Mengli ; et moi, ce qui m'occupe, c'est la difficulté de nous revoir par la suite. Qui sait si, quand nous nous serons quittés, il y aura une époque où je pourrai me retrouver avec vous ? »

— « Que dites-vous là ? demanda Sse Yeoupe

avec surprise. Notre entrevue d'aujourd'hui nous a rendus vous et moi, quoique simplement amis, plus intimement unis que des parents. Vous devez avoir de la constance dans les sentiments; je ne suis pas non plus du nombre des ingrats. Je me rends à la cour et j'en repartirai sur-le-champ. A mon retour je passerai par ici, et je me ferai un devoir de rendre une visite à madame votre mère. Nous nous arrangerons alors pour nous retrouver ensemble et reprendre notre conversation. Comment serait-il possible que nous ne nous revissions plus ? »

Lo Mengli, l'esprit préoccupé, demeura quelque temps sans répondre, et Sse Yeoupe reprit : « Vous vous taisez, mon cher frère : est-ce que vous me croiriez capable de ne pas revenir ? »

— « Si je réfléchissais, répondit Lo Mengli, ce n'est pas que je vous croie capable de ne pas revenir; je crains seulement, quand vous reviendrez, d'être moi-même devenu invisible comme un nouveau Tseuhiu ! »

— « Si votre mère habite encore cette maison, sans doute elle n'enverra pas son fils demeurer dans une autre ville. J'imagine donc que si vous

avez une véritable affection pour moi, il n'y aura pas d'obstacle à nos relations. Comment pourriez-vous devenir invisible ? »

— « Ce n'est pas des hommes qu'il dépend de se rejoindre ou de rester dispersés. Les affaires de ce monde ont une marche mystérieuse et qu'il est impossible de calculer. Comment pouvez-vous, mon frère, vous en tenir d'avance pour assuré ? »

— « Ce qui dépend du ciel ne saurait être prévu, dit Sse Yeoupe ; mais on calcule ce qui dépend des hommes. Si vous voulez dire que je ne reviendrai pas vous voir dans quelque temps, je sais quel fonds je puis faire moi-même sur mes résolutions. Si vous entendez que dans quelque temps vous ne me voudrez plus voir, alors pourquoi m'avez-vous voulu voir aujourd'hui ? Voilà qui est parfaitement clair et facile à démêler. »

— « Aujourd'hui que j'étais libre de vous voir, je vous ai vu, répliqua Lo Mengli. Si par la suite je ne vous voyais plus, c'est que cela ne me serait pas possible : et voilà ce que je ne saurais assurer d'avance. »

— « Dès le début de notre entretien, reprit Sse Yeoupe, vous m'avez parlé sans crainte et

sans réserve ; et cependant vous vous excusiez de toucher un sujet bien grave pour une liaison si légère encore. Maintenant que la conformité de nos sentiments a fait naître une union aussi intime que celle de la chair et des os, vous me tenez un langage énigmatique et mystérieux. N'est-ce pas à votre tour faire usage de discours frivoles dans une liaison devenue profonde ? C'est une chose que je ne puis m'expliquer. »

— « Ce que je vous ai dit dès le début pouvait se dire, répondit Lo Mengli, et voilà pourquoi je vous ai parlé sans réserve. Maintenant je tais ce que je ne crois pas devoir vous dire. Pourquoi tant d'explications ? »

— « Je suis seul ici et je n'y suis que l'espace d'un jour, dit Sse Yeoupe. Quelle distinction faites-vous entre les choses que vous pouvez me dire, et celles que vous croyez devoir me taire ? »

— « J'ai voulu vous dire, repartit Lo Mengli, les choses qui pouvaient avoir quelqu'effet. Celles qui n'en sauraient avoir aucun, quelle nécessité de vous les énoncer ? »

— « J'ai toujours entendu dire, reprit Sse Yeoupe, que ce qu'il y avait de plus estimable dans l'amitié, c'était la communication des

pensées ; puisque vous avez des choses que vous ne pouvez me confier, que devient pour nous cette communication ? mais si je n'ai point encore votre confiance et que vous borniez notre amitié à vouloir me faire des présents, je rougirais, moi, de les accepter. Ce serait acheter une liaison au prix de l'or. Je suis pauvre, il est vrai, et dépourvu de tout ce qui est nécessaire à mon voyage ; mais c'est ce que je ne voudrais absolument pas faire quand il me resterait à parcourir une plus grande distance encore. » Et aussitôt il voulut rendre à Lo Mengli le collier et les bracelets.

— « Mon frère, dit Lo Mengli avec émotion, pourquoi me faites-vous de si graves reproches ? Du moment même où je vous ai aperçu, j'ai eu effectivement une confidence à vous faire, et c'est pourquoi j'ai voulu m'informer des circonstances de votre voyage et de votre séjour. Je sais à présent que mes discours ne serviraient à rien, et qu'ils causeraient de la honte à quelqu'un : voilà pourquoi je voulais me taire. Ce n'est pas que je ne sois dans la disposition de vous communiquer mes pensées et que je manque de confiance en vous ; mais puisque vous me faites un crime de ma réserve, je

ne puis me dispenser de parler, en prenant la honte sur moi. »

— « Quelle honte peut-il y avoir dans l'entretien de deux amis ? j'espère bien que vous allez m'expliquer tout cela. »

Lo Mengli, que retenait un sentiment de confusion, demeura quelque temps dans le silence. A la fin, se voyant presser par Sse Yeoupe, et ne pouvant se dispenser de prendre la parole : « J'ai une sœur jumelle, qui est par conséquent comme moi âgée de seize ans. Pour ses traits, ils sont comme les miens, car elle me ressemble beaucoup. Elle s'est livrée à l'étude de la poésie et de la littérature. Depuis que notre père nous a quittés, nous nous sommes, ma sœur et moi, réciproquement tenu lieu de maître et d'ami. Quoiqu'elle ne puisse nullement être comparée à la beauté parfaite que vous vantiez tout-à-l'heure, elle a tant d'estime pour le talent, qu'elle craint tout autant qu'elle de faire un mauvais choix. Elle et moi, nous avons sous ce rapport les mêmes inclinations. La mauvaise santé de ma mère a empêché jusqu'ici qu'on ne s'occupât de lui trouver un époux. Je suis encore trop jeune pour voir beaucoup de monde, et d'ailleurs le linteau de notre porte

est tombé, de sorte que personne ne sait qu'elle habite encore l'appartement intérieur dans l'attente d'un établissement. Hier, elle vous a aperçu du haut du pavillon. En voyant votre démarche qui annonçait un lettré doué de si heureuses qualités, elle n'a pu s'empêcher de songer à la chute des prunes (1). J'ai pénétré ses sentiments, et c'est ce qui m'a engagé à venir à votre rencontre, avec le projet de servir moi-même d'entremetteur. J'ai tiré de vous des informations : j'ai su que vos vœux étaient fixés ailleurs; j'ai vu l'obstacle qui s'opposait à nos désirs, et c'est ce qui m'engageait à garder le silence. Notre entrevue d'aujourd'hui avait pour but une affaire qu'on pouvait espérer de voir conclure. Mais si vous reveniez une autre fois, la même affaire ne pouvant être amenée à bien, en me retrouvant vis-à-vis de vous, comment pourrais-je m'empêcher de rougir intérieurement, quand bien même vous seriez assez bon pour m'épargner vos railleries? voilà ce qui m'a fait parler de la possibilité que nous ne nous revissions jamais. Mais vous m'avez adressé des reproches si injustes, que je n'ai pu

(1) A la saison du mariage.

me dispenser de vous faire part de tout cela. En vous révélant ainsi les secrets sentiments d'une jeune fille, je sens que le rouge me monte au visage et que j'ai la figure en feu. Si vous alliez les répandre parmi d'autres personnes, vous me feriez certainement mourir de honte. »

Ce discours plein de candeur ne causa pas moins de surprise que de joie à Sse Yeoupe : « Mon frère, s'écria-t-il, est-ce un badinage, ou voulez-vous vous moquer de moi? »

— « Je vous ai ouvert mon cœur, répondit tristement Lo Mengli; comment me permettrais-je de badiner avec vous? »

— « N'est-ce pas un rêve qui m'abuse? » demanda encore Sse Yeoupe.

— « Nous parlons à la face du Ciel et en plein jour : quel rêve pourrait vous abuser? » dit Lo Mengli.

— « Si c'est une réalité, s'écria de nouveau Sse Yeoupe, vous voulez donc me rendre fou de joie et me faire mourir de désirs? »

— « Une affaire manquée et sans ressources ne laisse pas même l'espérance, reprit Lo Mengli; vous parlez de joie, mon cher frère; quel peut en être le sujet? »

— « Isolé comme je le suis au milieu des

quatre mers, dit Sse Yeoupe, je vois tout d'un coup une jeune beauté, comparable à vous, mon cher frère, pour les talents et la figure, qui s'offre à mes yeux de profil, et qui s'engage à moi pour toute la vie! je serais un arbre ou une plante que je saurais encore sentir la douce influence du printemps : je suis un homme, et vous vous étonnez que j'exprime ma joie? »

— « Mon frère, répondit Lo Mengli, vous avez déjà trouvé celle qui doit former avec vous l'union bien assortie (1). Comment pourriez-vous rejeter la douce pêche pour cueillir la prune amère? les sentiments qui nous ont séduits ma sœur et moi ne sont que de vains désirs. »

— « Il y a, répliqua Sse Yeoupe, un passage de Soungiu qui dit : « Il n'y a pas, dans l'empire, « de beautés pareilles à celles de mon village, « et parmi les beautés de mon village, il n'y en « a point de comparable à la fille de mon voi-« sin à l'orient. » Ces paroles peuvent s'appliquer à vous et à votre sœur. Maintenant que le hasard m'a offert une charmante personne

(1) Allusion à un couple célèbre de l'antiquité, dont l'harmonie a rendu proverbiale cette expression *l'union bien assortie*. Voy. la première ode du livre des vers.

comme elle, si je négligeais de la rechercher pour adresser plus haut mes sollicitations, ne ressemblerais-je pas à Yekoung, qui aimait les dragons en peinture, et qui s'enfuyait quand il en voyait de véritables? »

— « Puisque vous souhaitez de ne pas désobliger ma sœur, dit Lo Mengli, elle ne sera pas plus ingrate que la beauté qui déjà s'est rendue maîtresse de votre cœur. »

— « C'est moi qui serais un ingrat, et le puis-je? » demanda Sse Yeoupe.

— « Je vois bien que vous n'avez pas un cœur ingrat, reprit Lo Mengli; mais si, touché du mérite de ma sœur, vous manquez de foi à celle qui l'a précédée, dans le cas où vous trouveriez plus tard une nouvelle beauté supérieure à ma sœur, n'abandonnerez-vous pas ma sœur à son tour comme la plus chétive des créatures (1)? Si vous comptiez pour peu de chose le ressentiment de vos anciens amis et la perte de leur faveur, vous ne seriez pas encore celui pour qui ma sœur et moi avions conçu tant d'estime, et qu'elle aurait voulu s'attacher pour la vie entière. »

(1) *Comme un chien sur la paille.*

— « Vos propositions détournées avaient pénétré jusqu'au fond de mon cœur, dit Sse Yeoupe, et votre langage plein de franchise augmente encore mon estime et mon respect pour vous; mais mon ame est amollie, mon imagination égarée : vous avez délié les nœuds qui retenaient mon cœur; je ne sais plus si je puis vivre ou mourir, j'ignore si j'existe encore. »

— « Vous êtes un homme passionné, répondit Lo Mengli. Vos sentiments s'affaiblissent quand rien ne les contrarie, et ils augmentent par les obstacles. Mais à l'égard de notre affaire d'aujourd'hui, j'imagine un moyen qui pourrait tout concilier. »

— « Pourvu, reprit en souriant Sse Yeoupe, que vous ne rejetiez pas le seul moyen, qui consisterait à les garder toutes deux. Mais je ne sais trop si la jeune enfant qui habite l'appartement intérieur verrait avec plaisir un pareil parti. »

— « Ma sœur est bien jeune, il est vrai, dit Lo Mengli; mais elle est d'un caractère prudent et réfléchi, et vous ne devez pas la prendre pour une enfant. L'amour sincère qu'inspire un sage invite à la perfection. Ma sœur elle-même me le disait hier: la femme qu'on épouse avec toutes

les cérémonies d'usage est la première épouse; celle qui contracte des nœuds irréguliers est la seconde, et c'est quelque chose de peu régulier que de se servir soi-même d'entremetteur. Il n'y a pourtant rien d'inconvenant à surmonter l'influence des astres pour devenir la compagne d'un homme vertueux. Ce qu'on peut craindre, c'est que la sage personne que vous recherchez ne consente pas à cet arrangement. »

— Sse Yeoupe ressentit à ces mots une vive satisfaction : « Si la personne dont vous parlez n'était pas en effet remplie de sagesse, dit-il, je cesserais de la rechercher. Si elle en a autant que je le crois, où avez-vous vu qu'une fille sage nourrît la jalousie dans son cœur ? Et vous, mon cher ami, qui me promettez une compagne si conforme à mes vœux, quelle distinction forcée faites-vous entre la première et la seconde femme ? Que quelque jour, plus heureux que je ne mérite de l'être, j'aie pour épouses ces deux filles charmantes, je ne les réunirai pas dans une même affection : mes sentiments pour elles seront comme la lumière éclatante du jour. »

Ce discours causa la joie la plus vive à Lo-Mengli : Mon frère, si vous pouvez ainsi mé-

nager les intérêts de ma sœur, je n'ai qu'à vous donner une parole sans autre préliminaire; mais les génies du ciel et de la terre nous entendent; et la mer se dessèchera et les rochers tomberont en poussière, avant que cette parole s'évanouisse. »

— « Je fais une réflexion, dit Sse Yeoupe. Mon mariage avec mademoiselle Pe est encore une affaire suspendue dans le vague. Mais puisque j'ai le doux assentiment de votre sœur, qui empêcherait que je ne m'arrêtasse ici quelques jours, et que je ne cherchasse un entremetteur pour conclure immédiatement? »

— « En arrivant ici, dit Lo Mengli, votre première intention, mon cher frère, se dirigeait vers mademoiselle Pe. Si vous vous arrêtiez à moitié chemin pour épouser ma sœur, vous manqueriez à vos premiers engagements; et quand mademoiselle Houngiu viendrait à l'apprendre, elle aurait droit d'en être peu satisfaite, et ce serait se préparer pour l'avenir des motifs de discorde et des sujets de contestation. D'ailleurs ma sœur est encore très-jeune, et une fois liée à un époux, tout changement devient impossible. Rendez-vous en hâte à la capitale : terminez promptement l'affaire de

votre mariage avec mademoiselle Pe. Mais il est une chose que je dois vous demander. »

— « Que voulez-vous savoir ? » dit Sse Yeoupe.

— « Vous avez, mon cher frère, consacré vos pensées à mademoiselle Pe : mais sait-elle, de son côté, si vous êtes au monde ? »

— « Mon cher frère, répondit Sse Yeoupe, puisque vous portez si loin votre affection pour moi, je ne dois vous rien cacher. » Et il lui raconta en détail tout ce qui s'était passé, lorsqu'il avait rempli les rimes sur *les saules printaniers*, et comment il avait subi l'épreuve sur *les adieux à la grue et le salut à l'hirondelle.*

Après avoir entendu ce récit : « Eh bien ! mon cher frère, dit Lo Mengli, vous devez vous hâter de remplir l'engagement que vous avez contracté avec mademoiselle Pe. Vous n'avez nul besoin de me solliciter. Quand cette autre affaire sera terminée, celle de ma sœur s'achèvera d'elle-même. Vous ne devez craindre aucun manque de foi. »

— « Je suis persuadé que vous ne me manquerez pas de parole, dit Sse Yeoupe. Mais qu'au moment même où je viens de vous rencontrer,

je me voie obligé de m'éloigner de vous, voilà ce qui rend mon cœur inquiet et agité. »

— « Croyez-vous que j'en aie moins d'affliction? dit Lo Mengli. Je me console en songeant qu'un jour nous serons réunis pour long-temps. Si, retenus par notre affection, nous demeurions plus long-temps ensemble, je craindrais que nous ne fussions épiés par quelque domestique. Nous aurons, une autre fois, bien des sujets d'entretien. »

— « Eh bien! reprit Sse Yeoupe, j'ai tout ce qu'il me faut pour mon voyage. Je vais me mettre immédiatement en route, sans prendre congé du vieux Li. »

— « Vous ferez bien de vous mettre en route directement d'ici, répliqua Lo Mengli. Mais j'ai un avis encore à vous offrir avant votre départ. »

— « Souffrez, mon cher ami, que je vous demande les leçons que vous avez la bonté de me proposer, » dit Sse Yeoupe.

— « Un homme doué d'un beau talent, d'un mérite solide et durable ne s'arrête ni aux richesses ni aux honneurs, répondit Lo Mengli. Mais la gloire et la renommée sont un digne objet d'ambition. Puisque vous êtes, mon cher

frère, doué de facultés si peu communes, faites en sorte que ce voyage hâte pour vous l'instant où vous entendrez le *chant du cerf* (1). Obtenez l'avancement et la réputation que vous êtes en droit d'espérer, et par la suite tout vous deviendra facile et praticable. Combien de jeunes gens d'un esprit distingué qui pourraient réussir dans le monde, et profiter de la haute estime qu'on accorde au talent, s'ils savaient garder une conduite pure et exempte de reproches! Pourquoi faut-il que si souvent ils épuisent leurs moyens à jouer le rôle de femmelettes ou de frivoles ignorants, au lieu de remplir les devoirs qui conviennent à un homme de mérite ! »

Sse Yeoupe prit une physionomie nouvelle en entendant ce discours, et adressant les plus vifs remercîments à Lo Mengli : « Mon cher frère, dit-il, un langage si noble et si rempli de raison mérite de rester gravé dans mon cœnr. Si j'obtiens quelqu'avancement, je veux, à mon retour, venir vous prier d'être mon guide et mon appui. »

En terminant cet entretien, Sse Yeoupe qui

(1) Le repas qu'on offre aux licenciés nouvellement promus. Voy. ci-dessus, page 28.

n'avait personne avec lui appela Siaohi à la porte du jardin : « Nous allons partir sur-le-champ, » lui dit-il.

— « Ce sentier, dit Lo Mengli, passe le long des boulevards de la ville, du côté de la porte du Nord. Je devrais vous reconduire plus loin; mais je craindrais que quelqu'un ne m'aperçût : il est plus convenable que je vous quitte ici. Mon frère Sse, que votre voyage soit heureux! » Et tout en parlant, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux; mais Lo Mengli se hâta de les essuyer avec sa manche.

A ce spectacle Sse Yeoupe ne put lui-même retenir ses pleurs : « Vous et moi, s'écria-t-il, nous avons peine à supporter la douleur de cette séparation. Mais cette douce habitante de l'appartement intérieur, veillez, je vous prie, sur elle, avec tout le soin, toute l'affection imaginable, pour le bonheur de Sse Yeoupe! »

Lo Mengli sécha ses pleurs et répondit par un signe de tête. Les deux amis restèrent encore un moment comme enchaînés l'un près de l'autre : enfin, contraints par la nécessité, leurs mains se détachèrent et il fallut se séparer.

L'harmonie des sentiments est le fondement d'une tendre affection,

Et la séparation devient un mal insupportable.
A cette épreuve, l'homme du caractère le plus mâle
Ne peut retenir les larmes qui trahissent son émotion.

Lo Mengli rentra de son côté, et Sse Yeoupe sortit de la ville par la porte du Nord. Dans la crainte que le conseiller Li et le licencié Tsian ne vinssent encore le retenir et l'importuner, il n'osa retourner à son ancienne auberge, et il chercha une autre maison pour y passer la nuit. Là, il consacra quelques onces d'argent pour se procurer du bagage et un cheval, et le lendemain de bonne heure il se remit en route.

Tout en voyageant, les pensées se pressaient confusément dans son esprit et l'absorbaient entièrement. Il n'avait été d'abord occupé que de la seule mademoiselle Pe; maintenant deux autres idées étaient venues se joindre à celle-là, le souvenir de Lo Mengli et de mademoiselle Lo; ses réflexions ne lui laissaient pas un instant de repos, et leur donnant cours intérieurement: « Je connais le talent de mademoiselle Pe, disait-il, mais je ne connais pas sa beauté; je n'ai pas vu non plus les traits de mademoiselle Lo; mais je puis m'en former une idée par ceux de son frère, que j'ai vus.

d'ailleurs, sans parler de sa personne, en l'épousant je jouirai tous les jours de la société de son frère : un tel avantage est le bonheur de la vie. »

— « Lo Mengli est bien jeune, disait-il ensuite, mais il a dans l'esprit toute la délicatesse imaginable, et sa sensibilité égale son jugement : c'est un jeune homme aussi distingué par sa pénétration que par ses connaissances; et puisqu'il vante les talents de sa sœur, il n'y a pas lieu de croire qu'il les exagère. Mais en supposant même qu'elle n'ait pas fait de solides études, quand quelque jour elle se trouvera réunie avec mademoiselle Pe, habitant le même appartement, sans peine et presque sans s'en apercevoir, elle fera des progrès qui la conduiront à la perfection. Quel est ton bonheur, ô Sse Yeoupe, d'avoir rencontré ces deux femmes charmantes! »

Tout occupé de ces pensées séduisantes, il laissait aller son cheval et continuait sa route sans y faire attention. Il approchait d'un endroit où était établi un poste militaire, quand tout-à-coup il entendit le bruit des cymbales que des soldats faisaient résonner. Derrière eux venaient des officiers portant des bannières

bleues, et une troupe de gens rangés pour former un cortége. Sse Yeoupe apprit de quelqu'un qu'il interrogea que c'était le juge de la province qui revenait d'une tournée qu'il avait faite. Il fut donc obligé de descendre de cheval, et de se tenir debout sur le côté de la route pour le laisser passer. Un instant après il vit un parasol bleu et une grande chaise à porteurs, escortée de plusieurs dixaines d'officiers du tribunal, et occupée par le magistrat. Derrière lui marchaient une foule d'officiers subalternes qui composaient sa suite.

Dans le nombre de ces derniers se trouvait un messager qui, apercevant Sse Yeoupe, se mit à le regarder avec attention, et sautant avec empressement à bas de son cheval, lui dit : « C'est notre jeune seigneur ! En quel lieu ne vous avons-nous pas cherché le printemps dernier ? Et comment se fait-il que vous soyez là aujourd'hui ? »

Sse Yeoupe assez étonné : « Qui êtes-vous ? » lui demanda-t-il.

— « Je suis, dit cet homme, messager au service de son excellence le seigneur Sse, juge de la province. C'est moi que notre maître avait chargé ce printemps d'aller vous chercher,

monsieur : est-ce que vous l'auriez oublié ? »

— « Ah ! c'est vous, monsieur, reprit Sse Yeoupe ; et votre maître, où est-il maintenant ? »

— « Eh ! n'est-ce pas lui qui passe en ce moment même ? » reprit le messager.

— « Quoi ? c'est mon oncle ! dit Sse Yeoupe, mais il n'y a pas bien long-temps qu'il est retourné à la cour pour rendre compte de ses opérations : comment se fait-il qu'il ait reçu sitôt une nouvelle mission au dehors ? »

— « Mon maître n'aime pas le séjour de la capitale, répondit le messager ; sa précédente mission dans la province de Houkouang ne l'a retenu que la moitié d'une année ; aussi il a demandé à en consacrer le reste à cette dernière charge. Depuis qu'il vous a appelé à lui sans avoir pu vous voir, il a été perpétuellement occupé de vous, monsieur ; montez bien vite à cheval et venez vous présenter à lui. »

Conformément à cet avis, Sse Yeoupe remonta à cheval et rebroussa chemin. Le messager reprit aussi sa monture : « Allez doucement, monsieur, lui dit-il, je vais prendre les devants et prévenir notre maître. » Et aussitôt, fouettant son cheval, il courut en avant. Un instant après

il revint sur ses pas et rejoignit Sse Yeoupe : « Monsieur, lui dit-il, notre maître a été ravi d'apprendre que vous étiez ici. Il dit qu'un grand chemin n'est pas un lieu propre pour votre entrevue; et il m'a chargé de m'attacher à votre service et de vous conduire à son hôtel où vous vous rejoindrez. »

— « Mais, dit Sse Yeoupe, il y a trente ou quarante milles (1) pour retourner d'ici à son hôtel, et j'ai peur que nous ne puissions y arriver aujourd'hui. »

— « L'hôtel de notre maître est dans la capitale du département, dit le courrier, nous n'allons pas au chef-lieu du canton. D'ici à la capitale, il n'y a guère que sept ou huit milles (2). »

Les deux voyageurs continuèrent leur route en conversant ensemble, et ils ne tardèrent pas à arriver devant la porte de l'hôtel. Les officiers qui la gardaient abordèrent Sse Yeoupe en lui disant : « Entrez bien vite, monsieur; notre maître vous attend dans le salon intérieur. »

Sse Yeoupe descendit de son cheval, recommanda à Siaohi d'en prendre soin, et mettant en ordre son habit et sa coiffure, il entra dans

(1) Trois ou quatre lieues.
(2) Moins d'une lieue.

les appartements du fond. Là il vit l'inspecteur-général Sse, debout à l'entrée du salon en l'attendant. Sse Yeoupe lui fit la révérence; la salutation terminée, son oncle lui ordonna de s'asseoir à côté de lui, et voyant en Sse Yeoupe un jeune homme bien fait et de bonne mine, dont l'extérieur annonçait des talents, il en ressentit une joie infinie : « Mon cher neveu, lui dit-il ensuite, je me souviens que quand je vous ai vu, vous aviez encore les cheveux pendants. Voilà bien des années que nous sommes séparés, et je ne songeais pas que vous étiez devenu un homme fait, d'une figure avantageuse. Ceci est pour votre oncle, déjà affaibli par l'âge, le sujet d'une satisfaction inexprimable. »

— « J'ai été assez malheureux, répondit Sse Yeoupe, pour perdre mon père quand j'étais encore enfant, et ma mère trop peu de temps après. Le sort aussi m'a suscité des obstacles qui m'ont empêché d'accourir pour me jeter aux genoux de mon vénérable oncle et y recevoir ses sages leçons. Orphelin isolé, errant et sans appui, je n'ai pu faire entendre que le bruit d'une maison en ruines. Et dans ce moment, que je jette les regards en avant, ou que je les reporte

en arrière, j'éprouve une confusion que j'ai peine à surmonter. »

— « Je suis vieux, dit l'inspecteur Sse; je n'ai point d'enfants. D'ailleurs je suis las de voyager. La carrière que je parcours doit avoir un terme: je vois en vous, mon cher neveu, un homme à la fleur de l'âge et propre à tout. Vous êtes de ces coursiers qui font cent lieues par jour. Vous devez par la suite élever au plus haut degré l'illustration de notre famille. Cette idée bannit la tristesse de la maison de votre oncle. »

— « Ce qui m'a manqué jusqu'ici, répartit Sse Yeoupe, je puis l'espérer de vous à l'avenir. Mais si je ne dois pas tomber dans une ruine totale, il faut que les canaux issus d'une même source se réunissent au Mont-Meï. C'est par ce moyen que je pourrai m'acquitter peu à peu des devoirs que mon âge m'impose. »

— « Je n'ai point de fils, reprit l'inspecteur Sse, et vous avez perdu vos parents. C'est ce que je vous écrivais ce printemps. Je voulais que l'oncle et le neveu devinssent père et fils. Ces noms adouciraient l'idée de ma fin que j'ai devant les yeux, et quand viendrait quelque jour le temps de disposer de ce que je possède,

je le rendrais en quelque sorte à feu mon frère et à ma belle-sœur. Si j'en usais autrement il faudrait que j'eusse envie d'anéantir ma propre race, et de laisser périr notre famille. Je ne sais, mon cher neveu, si vous avez suffisamment réfléchi à ma proposition ? »

— « Vos intentions, mon cher oncle, de quelque manière que je les considère, tendent à procurer un appui à un orphelin. C'était l'unique objet des vœux des parents que j'ai perdus : et mes souhaits ne seront jamais contraires aux désirs de mes parents. »

Cette réponse combla de joie l'inspecteur Sse. Il fit aussitôt choix d'un jour heureux et ordonna les apprêts d'un grand festin, où il voulut que son neveu le reconnût pour père. Depuis ce moment, les noms de père et de fils furent les seuls dont ils firent usage. Tous les magistrats et officiers du département et du canton, ainsi que les fonctionnaires des arrondissements voisins, en apprenant que le juge de la province venait d'adopter un fils, s'empressèrent de lui apporter leurs félicitations et de lui offrir des présents. Le conseiller Li, auquel on n'avait pas songé, se trouva du nombre, et vint présenter son paravent de soie à quatre

peintures. Ce jour-là l'inspecteur-général avait quelques affaires dans ses bureaux. Il envoya Sse Yeoupe dans le salon pour y recevoir les visites de tous ces magistrats.

Lorsque le conseiller Li reconnut Sse Yeoupe dans la personne du nouveau fils adoptif, il demeura confondu, et, quittant sa place avec empressement, il vint lui faire une révérence et s'excuser en disant : « Je me suis rendu bien coupable envers vous il y a quelque temps. Pendant que j'étais allé faire des visites, vous avez saisi ce moment pour votre départ. J'ignorais le motif que vous aviez eu, mais c'était sans doute le ressentiment de ce que je ne vous avais pas tenu compagnie. J'avais fait préparer quelques légers présents et les objets qui vous étaient nécessaires. On vous a cherché partout, sans pouvoir trouver de vous ni trace ni vestige. Ma conduite peu civile m'a donné des torts envers un homme de mérite et de distinction. Je n'ai cessé jusqu'à ce jour d'en éprouver du regret et de la mortification. Encore même n'avais-je pas reconnu *votre monture et vos gens* (1)! cela peut s'appeler avoir des yeux

(1) Expression proverbiale, puisque Sse Yeoupe était à pied quand il se rendit chez le conseiller. Mais on dit de même par politesse : *Il y a long-temps que je n'ai vu*

et ne pas apercevoir le Mont-Taï. Aujourd'hui que je suis assez heureux pour paraître devant vous, souffrez que j'implore le pardon de ma négligence et de mon impolitesse. »

— « Les bontés dont j'ai été comblé dans votre hôtel seront à jamais gravées dans mon cœur, dit Sse Yeoupe; le hasard a voulu que j'eusse, le lendemain du jour dont vous parlez, une petite affaire qui m'a obligé de partir précipitamment. Je ne voulais pas d'ailleurs être encore à charge au seigneur Tsian. Voilà ce qui m'a empêché de prendre congé de vous, mon digne hôte, et de vous faire mes remerciements. Que pouvais-je demander de plus? »

— « Votre grandeur d'ame est pareille à l'Océan, dit le conseiller Li. Mais si vous ne m'en voulez pas, je suis, moi, bien loin d'être content de moi-même. » Il renouvela deux ou trois fois encore ses excuses, puis il se retira avec les autres magistrats.

Orgueilleux et hautain avec les pauvres;
Obséquieux et bas avec les riches:
Tel est l'ordinaire des petits esprits.
C'est ainsi qu'ils sont dans tous les pays.

Quand l'inspecteur-général Sse eut expédié

votre respectable voiture, et, ce qui est plus singulier: *Je prie votre noble carrosse de me faire l'honneur de venir dîner chez moi.*

les affaires qui l'avaient retenu, il fit la revue des objets qu'on lui avait apportés en présent. Tout ce qui était en or ou en argent, les étoffes, les provisions de bouche, furent refusées sans exception; pour les vers, les peintures, les compliments et les pièces d'écriture où l'on célébrait ses vertus et ses talents dans l'administration, quoique remplies d'éloges personnels, il ne put se dispenser de les accepter. Il les considéra même en détail et l'une après l'autre; la plupart étaient de ces lieux communs qui s'appliquent à tout le monde. Mais quand il en vint aux quatre pièces de vers du paravent de Li le conseiller, l'élégance et la supériorité du style, la beauté même de l'écriture lui parurent également remarquables. Il y prit plaisir et donna l'ordre aux huissiers de porter le paravent dans son appartement, et de le placer de manière à ce qu'il pût en jouir. Peu de temps après Sse Yeoupe vint le rejoindre, et son oncle, lui montrant le paravent : « Voilà, dit-il, quatre pièces de vers d'une beauté parfaite : il n'y a pas un seul défaut, elles m'ont fait le plus grand plaisir. C'est le conseiller Li qui me les a données; mais par lui-même il n'est pas capable d'en faire de pareilles. Je ne sais de qui sont celles-ci. J'ai entendu dire que vous aimiez

aussi la poésie; il est impossible que vous ne soyez pas sensible à la tournure gracieuse de ces strophes. »

— « C'est moi, répondit Sse Yeoupe, qui ai fait ces vers pour le conseiller Li. La composition en est confuse et embrouillée. Ils ne méritent pas le prix que vous y attachez, mon père. »

L'inspecteur-général ne fut pas moins surpris que satisfait : « Voilà qui est bien singulier ! dit-il, je m'étonnais qu'il y eût dans la province de Chantoung un pinceau si exercé, et je ne pensais guère que mon fils avait un si beau talent. Mais, dites-moi, comment avez-vous pu faire ces vers pour le conseiller? »

— « Quand je suis venu, il y a quelques jours, j'ai été arrêté sur le grand chemin, et j'avais perdu tout mon bagage. Ne pouvant continuer ma route, j'étais dans le plus grand embarras du monde. Le hasard m'a fait rencontrer ce conseiller. Il me promit de m'avancer l'argent nécessaire à mon voyage, et c'est pour cela que je lui ai composé ces vers. Il me dit seulement qu'il les destinait au juge de la province, et je ne savais même pas, mon père, que ce juge était vous. »

— « Nous avons été si affairés tous ces jours-ci, reprit l'inspecteur général, que je n'ai pas

encore trouvé le temps de m'informer de ce qui vous est arrivé. Je vous avais envoyé ce printemps des messagers, à qui vous aviez promis de venir me trouver. Pourquoi n'êtes-vous pas venu en effet, et comment se fait-il que vous soyez arrivé maintenant ? »

— « Quand j'étais à la maison, je sortais fort peu, répondit Sse Yeoupe, Je ne connaissais pas bien les routes. Je m'imaginai que le grand chemin à l'embouchure du fleuve était très-aisé à suivre, et je m'abandonnai à mon cheval. Je m'égarai et vins jusqu'au bourg de Keouyoung, dans le village de Kinchi. Je fis le projet de retourner en hâte le lendemain. Mais je fus pris inopinément d'une indisposition qui m'empêcha de me lever, et je fus obligé de demander asile dans un monastère. J'y séjournai quinze jours. Quand je fus rétabli, je vis que j'avais manqué le rendez-vous que vous m'aviez assigné, mon père. Et si je suis maintenant près de vous, c'est que, durant mon séjour dans le monastère, j'ai pris des informations au sujet d'un magistrat de ce pays-là, nommé Pe, qui a une fille douée du plus rare talent pour la poésie, et en même temps d'une beauté extraordinaire. L'idée m'est venue de la demander en ma-

riage. Tout le monde m'a dit que ce seigneur Pe était extrêmement difficile sur le choix d'un gendre, et qu'il ne voulait prendre d'engagements qu'avec beaucoup de précaution. J'avais entendu parler aussi d'un docteur Gou, de Kinling, membre de la grande académie, qui est son proche parent, et dont il suit tous les conseils. Comme j'ai nouvellement appris que le docteur Gou a été appelé à la cour par un décret impérial, j'ai entrepris ce voyage avec le double objet, d'abord de m'informer de vous, mon père, et ensuite d'aller prier ce docteur de vouloir bien être mon entremetteur. »

— « Voilà, s'écria l'inspecteur général Sse, bien des rencontres singulières ! Ce magistrat Pe doit, je suppose, être Pe Taïhiouan, et Pe Thaïhiouan est mon camarade de collége. Je sais à fond toutes les circonstances qui le concernent. Sa fille a réellement un talent admirable pour la poésie ; et lui-même est en effet très-difficile sur le choix d'un gendre, au point d'avoir même risqué sa vie, plutôt que de céder sur cet article. »

— « Comment cela ? » demanda Sse Yeoupe.

Alors l'inspecteur général Sse lui raconta l'aventure des vers relatifs aux reines-marguerites, la demande formée par l'inspecteur gé-

néral Yang, le refus qu'il avait essuyé, et la mission qu'il avait en conséquence fait donner à Pe, pour aller trouver l'empereur captif. Après lui avoir appris toutes ces particularités, il ajouta : « Un mérite aussi brillant que le vôtre, si vous obteniez une telle compagne, formerait certainement une charmante union. Gou Touïan sera un excellent entremetteur, et je vais lui en écrire. Tout cela est quelque chose; mais à en juger d'après le caractère de ce vieillard et toutes ses incertitudes, je vois encore bien des difficultés. »

— « Quelles difficultés? » reprit Sse Yeoupe.

— « Quelque talent que vous ayez, vous n'êtes encore qu'un pauvre bachelier. J'ai peur que lui, qui est un lettré éprouvé, ne dédaigne un rang si peu considérable. Voilà la difficulté dont je parlais. A mon idée, l'époque de l'examen approche : il me paraît que vous avez l'habileté et les connaissances nécessaires. Je retiendrai pour vous une place à l'examen du nord : vous irez chercher l'honneur et la réputation ; et si vous pouvez, jeune comme vous l'êtes, mériter un rang distingué, rien ne sera plus propre à relever vos espérances. C'est alors que nous pourrons nous adresser à Gou Touïan, et le prier de faire le rôle d'entremetteur. Je lui

écrirai de nouveau, et je compte sur un plein succès. Ne nous affligeons pas de n'avoir rien fait encore. Quand vous aurez acquis de la considération, votre mariage sera bien avancé. Vous serez au comble de vos vœux; les miens seront accomplis. Tout tournera le mieux du monde. »

En voyant que le discours de son oncle s'accordait si bien avec les conseils que lui avait donnés Lo Mengli, Sse Yeoupe fut comme un homme dont le réveil vient dissiper les songes, et il répondit avec empressement : « Je ne puis, mon père, me dispenser d'obéir à vos sages conseils. »

Nouveau voyage où l'on verra le dragon et le tigre inscrire leurs noms sur le registre des promotions, une famille couverte de gloire, et le phénix mâle à la recherche de sa compagne.

Le ciel semble avare des honneurs et des richesses,
Mais les hommes sont touchés surtout de la gloire.
Sans doute un trésor pèse dans la balance ;
Mais sans l'écharpe noire, ce serait un léger avantage.

On apprendra dans le chapitre suivant comment Sse Yeoupe s'y prit pour acquérir de la réputation.

FIN DU TOME TROISIÈME.

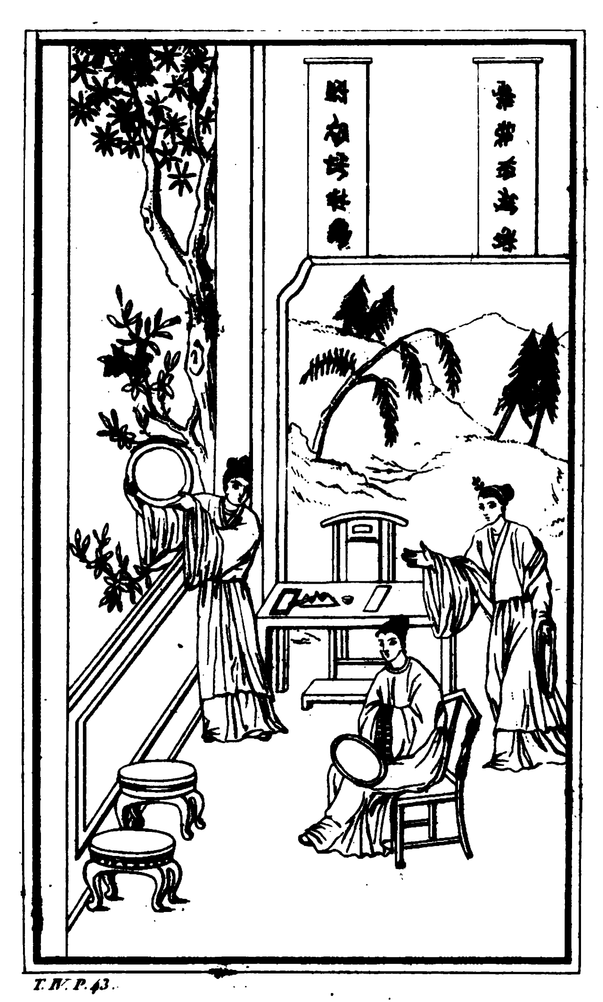
IU-KIAO-LI,

OU

LES DEUX COUSINES.

TOME IV.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE.



T. IV. P. 43.

LES DEUX MIROIRS.

IU-KIAO-LI,

OU

LES DEUX COUSINES;

Roman Chinois,

TRADUIT

(Jean Pierre)

PAR M. ABEL-RÉMUSAT;

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

OÙ SE TROUVE UN PARALLÈLE DES ROMANS DE LA CHINE
ET DE CEUX DE L'EUROPE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

MOUTARDIER, LIBRAIRE,

RUE GÎT-LE-COEUR, N° 4.

1826.

IU-KIAO-LI,

OU

LES DEUX COUSINES.

CHAPITRE XV.

SUCCÈS AU CONCOURS D'AUTOMNE ET A L'EXAMEN IMPÉRIAL DU PRINTEMS.

Qui donne à l'homme l'immortalité dont jouissent les dieux ?
Ce ne sont ni les breuvages, ni les avis des docteurs.
Un pauvre lettré qui entre en charge est plus heureux que si on lui eût révélé les mystères,
Et celui qu'on élève en dignité se croit transporté dans le ciel.
La salle de jaspe, le cheval d'or, voilà véritablement l'île des bienheureux.
Le festin impérial, les fleurs que le vainqueur reçoit dans le palais, sont pour lui la pierre philosophale.
Qu'on ne parle plus des siècles passés dans la retraite par un hermite :
Le jour où l'on obtient les honneurs vaut mille années de vie !

L'inspecteur-général Sse et Sse Yeoupe, après être ainsi convenus de leur plan, firent choix d'un messager pour porter leurs dépêches, et lui remirent l'argent nécessaire pour qu'il pût se rendre à la cour, et retenir une place à l'examen. Ces sortes d'employés sont

communément adroits et entendus : celui-ci remplit sa mission dans un espace de temps très-court.

Quelques jours après, l'inspecteur-général Sse s'adressant à Sse Yeoupe : « Le tracas des affaires qui se succèdent dans mes bureaux, lui dit-il, vous dérange et vous importune. Puisque vous songez maintenant à vous faire un nom, il faut que, de bonne heure, je vous envoie à la capitale. Vous choisirez un endroit tranquille, où vous puissiez étudier sans distraction. Aucun parti, je crois, ne saurait vous être plus avantageux. »

Sse Yeoupe, de son côté, avait aussi le désir de se rendre à la capitale, pour s'y informer des nouvelles du docteur Gou. Il acquiesça donc sans hésiter à cette proposition. On désigna le jour de son départ. Les grands et les petits officiers du département et du canton vinrent le reconduire, et lui offrir le repas du départ; et le conseiller Li ne fut pas celui qui montra le moins de zèle et d'empressement. Quelques jours se passèrent ainsi dans le tumulte et la confusion : puis Sse Yeoupe prit congé de son oncle pour achever son long voyage.

Sse Yeoupe était alors le fils d'un juge pro-

vincial. Il avait bien encore avec lui Siaohi, mais il emmenait en outre plusieurs huissiers, son cheval était richement caparaçonné, et sur toute la route il faisait un fort grand personnage, bien différent de ce pauvre bachelier qui voyageait tout seul quelque temps auparavant. Il ne tarda pas à arriver à la capitale; il chercha un logement tranquille et retiré, et tout à la fois il fit les démarches nécessaires pour être admis à l'examen, et il envoya prendre des informations au sujet du docteur Gou. Le malheur voulut que celui-ci eût été nommé quelques jours auparavant pour aller présider le concours de la province de Houkouang, et qu'il eût déjà quitté la ville. Sse Yeoupe fut très-mortifié de ce contretemps; mais n'y voyant pas de remède, il se rappela les conseils de Lo Mengli, et chercha le calme dans l'étude, comme un moyen de s'avancer et de réussir dans ses projets.

Le temps s'écoula pour lui avec rapidité : en moins de rien l'époque de l'examen d'automne arriva. Sse Yeoupe s'y présenta avec une infinité d'autres. Trois sessions furent tenues, et quand on en vint au jour de la proclamation, le nom de Sse Yeoupe se trouva placé sur la liste au second rang des nouveaux licenciés.

Lorsque la nouvelle de ce succès parvint dans le Chantoung, l'inspecteur-général Sse en eut une joie inexprimable, et il dépêcha à Sse Yeoupe un exprès avec une lettre pour l'engager fortement à ne pas quitter la capitale, à chercher dans les montagnes qui sont à l'occident de la ville quelque couvent retiré, pour s'y livrer tranquillement à l'étude, et se préparer à subir, le printemps suivant, l'examen qui devait lui faire conférer le doctorat, et lui permettre de solliciter une mission, afin de revenir, dans la province, offrir les sacrifices accoutumés à ses ancêtres; il éviterait par là ces courses répétées qui devaient inutilement consumer son temps et épuiser ses esprits.

Sse Yeoupe, depuis sa promotion, n'avait été occupé que du désir de retourner dans le midi. Mais les ordres de son père, l'envie de voir le docteur Gou qui n'était pas encore de retour à la cour, et en troisième lieu, la crainte que le grade de licencié ne fût pas capable de toucher le seigneur Pe, le décidèrent à prolonger son séjour dans la capitale et à y passer l'hiver.

A l'époque du renouvellement de l'année, les regards se tournèrent vers le concours gé-

néral du printemps. Sse Yeoupe se mit encore une fois sur les rangs, et le plus heureux succès couronna ses efforts littéraires. Son nom, classé dans les rangs les plus élevés, se trouva le treizième sur la liste des docteurs; et quand on en vint à l'examen du palais, il fut encore le premier de la seconde série. Sse Yeoupe se voyait désigné pour les hautes charges de la littérature.

Mais le hasard avait voulu qu'à l'examen du département de Chunthian (1), où il s'était présenté l'automne précédent, le ministre d'état Tchinsiun eût un fils, nommé Tchinying, et Wangwen, un fils nommé Wanglun. Ces deux jeunes gens n'avaient ni l'un ni l'autre obtenu de promotion, et ce mauvais succès avait excité leur ressentiment. Ils présentèrent une requête contre les présidents du concours, Lieouyan et Wangkian, alléguant que ces deux magistrats n'avaient pas été équitables dans la revue qu'ils avaient faite des copies, et demandant qu'ils fussent punis de leur partialité. On intéressa dans cette affaire Kaokou, le sous-gouverneur du prince héréditaire. On repré-

(1) La ville de Peking porte ce nom dans la hiérarchie administrative des départements de l'empire.

senta à l'empereur Kingthaï qu'il était déjà bien assez inconvenant de voir les fils d'hommes en dignité mis sur la même ligne avec des lettrés du commun ; à plus forte raison devait-on s'étonner que ceux-ci obtinssent les préférences des magistrats préposés à l'examen, contre la loi et les ordres de sa majesté.

L'empereur, démêlant aisément la vérité, se garda bien de punir les présidents du concours, et réprimanda vertement les deux jeunes gens en particulier. Ensuite il accorda, par un décret spécial, le titre de licencié à Tchinying et à Wanglun, et leur permit de se présenter à l'examen avec les autres. A l'époque du concours, Lieouyan fut encore nommé président de l'une des sections, dont Sse Yeoupe se trouva faire partie. Celui-ci ayant été du nombre des élus, mis dans un rang éminent, honoré de la première place de la seconde série dans l'examen du palais, et désigné pour les hautes charges littéraires, les deux jeunes gens, par haine pour Lieouyan, intriguèrent au ministère du personnel, et firent nommer Sse Yeoupe juge au département de Hangtcheou, dans la province de Tchekiang.

A cette nouvelle, Sse Yeoupe se voyant

pourvu d'un office, et libre de quitter la capitale, songeant d'ailleurs que Kinling était sur la route du Tchekiang, et qu'il lui serait facile en passant d'aller voir Pe et de lui faire des propositions d'alliance, ressentit une satisfaction complète, loin d'avoir l'idée de se plaindre : il voulut seulement attendre que l'inspecteur-général Sse vînt à la cour rendre compte de sa mission, et forma le dessein de partir aussitôt qu'il l'aurait vu.

Avant que l'inspecteur général Sse fût de retour, le docteur Gou se rendit lui-même à la capitale pour y prendre les ordres de l'empereur. Quand Sse Yeoupe en fut instruit, il fut ravi de cette circonstance, et se hâta de lui rendre visite en déposant un billet où il inscrivit son nom et le titre de sa magistrature. Le docteur Gou avait été satisfait de trouver le nom de Sse Yeoupe sur la liste de ceux qui avaient été promus au concours général ; mais il avait cessé d'y penser, en remarquant qu'il s'agissait d'un candidat de la province de Honan, parce qu'il s'était persuadé que ce devait être une autre personne qui portait le même nom de famille et le même surnom. Le jour où Sse Yeoupe vint lui rendre visite, le docteur fut sur-

pris de voir sur le billet le mot de *magistrat*. Il n'eut garde de lui fermer sa porte, et sortit avec empressement pour aller au-devant de lui et le recevoir dans le premier salon. En voyant de loin venir Sse Yeoupe, il fut enchanté de reconnaître ce beau jeune homme, qui l'année précédente avait composé des vers au-dessous des pruniers en fleurs, et bien certain que ses yeux ne le trompaient pas, il prit une physionomie riante et s'approcha de l'escalier, à la rencontre de Sse Yeoupe. Dès que celui-ci l'eut aperçu, il s'inclina profondément, et le salua de la manière qui pouvait le mieux marquer son respect : tous deux s'assirent après les compliments, et le docteur prenant la parole : « Monsieur votre frère aîné, dit-il, a bien voulu me rendre visite l'année dernière, et j'avais su de lui, quand il accepta une petite collation chez moi, que vous n'aviez pu me faire l'honneur de venir avec lui, parceque vous étiez en retraite à la campagne, pour vous préparer à l'examen du midi. Par quelle raison, monsieur, avez-vous changé de résolution, et comment, en vous présentant au concours du nord dans la capitale, avez-vous pris la qualité de candidat de la province de Honan ? »

Sse Yeoupe demeura extrêmement surpris : « Mon père et ma mère m'ont été enlevés de très-bonne heure, dit-il. Je suis seul, je n'ai point de frère, ni aîné ni cadet. Depuis que, le printemps dernier, j'ai eu le malheur d'avoir des torts avec votre excellence, j'ai erré dans différentes provinces. En passant par les royaumes de Tsi et de Lou (1), le hasard m'a fait rencontrer mon oncle paternel qui, n'ayant point d'enfans et me voyant orphelin, a daigné me recueillir et m'adopter pour son fils. Voilà ce qui m'a amené au concours dans la capitale du nord. Quant à mon inscription dans le Honan, elle vient de celle de mon père. »

— « Monsieur votre oncle, n'est-ce pas son excellence le seigneur Sse Fanghoeï ? » demanda le docteur.

— « Lui-même, » répondit Sse Yeoupe.

— « Si cela est ainsi, et que vous n'ayez pas de frère, quel est donc celui qui est venu, l'année dernière, me prier d'être votre entremetteur auprès de Pe Thaïhiouan ? »

A ces mots, Sse Yeoupe tout troublé : « Il

(1) Anciens noms de la province de Chantoung; les lettrés les employent, de préférence aux nouveaux, par une suite de leur goût pour *l'archaïsme*.

est bien vrai que j'ai eu cette intention, dit-il, mais je n'ai chargé personne d'en faire la demande à votre seigneurie. Pourrait-elle se souvenir du nom et du surnom de cet homme ? »

— « Tout ce que je me rappelle, c'est qu'il m'a dit qu'il était votre frère, mais j'ai oublié son titre et son surnom. » Il manda le domestique qui était chargé du registre et des billets de visite, et le domestique lui dit que la personne en question se nommait Sse Yeoute.

Sse Yeoupe riant et la bouche entr'ouverte de surprise : Quoi, Sse Yeoute ! » s'écria-t-il. Puis laissant échapper un soupir : « Oh, dit-il, qu'il est difficile de sonder le cœur des hommes ! »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda le docteur.

— « Le printemps dernier, répondit Sse Yeoupe, j'avais été retenu quelque temps au village de Kinchi. Épris en secret du talent de mademoiselle votre nièce, j'aspirais à devenir possesseur de la lentille d'eau et de l'alisma (1); mais

(1) Pin et fan; deux plantes que les jeunes filles sont représentées occupées à cueillir, dans le livre des vers, seconde partie, ode 2 et 4. L'une de ces plantes était ramassée par celles qui étaient sur le point de se marier; elles la

aucun des expédients dont je m'avisai ne réussit. Je fus ensuite informé que la recommandation seule de votre excellence pouvait être écoutée. Je voulus donc venir à la cour pour implorer votre appui. Comme j'étais en route, le hasard me fit faire la rencontre de Sse Yeoute, qui me retint à force d'instances. Il s'informa des motifs de mon voyage : j'eus un moment d'indiscrétion, je lui déclarai franchement ce qui en était. Il connut de ma bouche même toutes mes intentions. Aussitôt il se mit à m'assurer que votre excellence venait d'être appelée à la cour, que je perdrais ma peine en allant chez vous. Il m'exhorta à me rendre moi-même à la capitale, et alla jusqu'à me prêter de l'argent pour les besoins de mon voyage. Ce bon office excita alors ma vive reconnaissance. Je traversai le fleuve immédiatement, et je me dirigeai vers le nord. Je ne pensais guère qu'il agissait envers moi avec la plus insigne duplicité, et qu'il projetait d'aller débiter mille impostures à votre excellence. Mais j'ignore encore quelle réponse vous jugeâtes à propos de lui faire. »

déposaient en offrande à la chapelle des ancêtres. C'est à cet usage que Sse Yeoupe fait allusion ici.

— « Lorsque j'eus appris vos désirs, j'écrivis sur-le-champ à mon parent, répondit le docteur. Puis s'interrompant en riant : je vois à présent la chose telle qu'elle est, ajouta-t-il, L'objet que vous avez refusé quand il se présentait à vous, vous venez maintenant le solliciter à cent lieues. »

— « Comment cela? » demanda Sse Yeoupe avec simplicité.

— « L'année dernière, reprit le docteur, Pe Thaïhiouan fut chargé de remplir une mission en Tartarie. Par une extrême prévoyance, il voulut me confier la garde de sa fille, ma nièce. Dans une promenade que je fis au temple de la vallée des immortels, pour y voir les pruniers en fleur, j'eus occasion de remarquer la supériorité de votre talent poétique, et les agréments de votre extérieur. Je conçus le projet de vous faire épouser ma nièce, afin de justifier la confiance de mon parent. C'était cette même nièce que vous avez alors, je ne sais pour quelle raison, si obstinément refusée, et que vous venez maintenant, j'ignore par quel motif, demander avec tant d'instances. N'ai-je pas lieu de dire que vous allez solliciter à cent

lieues la chose que vous avez refusée quand elle se présentait à vous ? »

Sse Yeoupe demeura quelque temps interdit ; lorsqu'il put parler, il renouvela ses excuses à plusieurs reprises : « Il est juste, dit-il, que je recueille les fruits de ma propre conduite. J'étais comme un homme endormi en plein jour : entouré des marques de votre bienveillante partialité pour moi, je ne la connaissais même pas. C'est réellement le dernier degré de la stupidité. »

— « Il n'y a nullement de votre faute, reprit le docteur. Mais c'est que le bonheur est toujours accompagné d'obstacles. »

— « Les obstacles ne seraient rien, dit Sse Yeoupe. Mais toute ma crainte est que ce misérable Sse Yeoute, avec l'aide puissante de la lettre que votre excellence lui a remise, n'ait été se prévaloir de votre appui. Que faire si cela était ? »

— « Cela n'est pas possible, répondit le docteur. Pe mon parent est un homme très-éclairé et extrêmement circonspect. Il ne se laissera pas duper par un intrigant sous un nom supposé ; et quand même mon parent serait capable d'ajouter trop légèrement foi à ses dis-

cours, ma nièce, qui a tant d'esprit et les yeux si perçants, ne se laissera bien certainement pas entraîner dans un pareil piége. C'est gratuitement, monsieur, que vous vous forgez de pareilles chimères : vous devez avoir l'esprit parfaitement tranquille. Et pour ce qui vous concerne, je prends sur moi toute votre affaire. »

Sse Yeoupe s'empressa de répondre à cette assurance par une profonde salutation : « Je m'en rapporte absolument à votre excellence pour achever la belle œuvre qu'elle a si bien commencée, dit-il. Je n'élève aucun doute sur l'effet de vos bontés. »

Après avoir pris trois tasses de thé et continué quelque temps la conversation sur des sujets indifférents, Sse Yeoupe fit ses adieux et sortit :

Le cormoran caché sous la neige se montre en prenant son vol :
Le perroquet perché sur un saule se découvre quand il parle.

Les éclaircissements que le docteur Gou venait de donner à Sse Yeoupe lui causèrent beaucoup de regrets. « Si j'avais su plus tôt qu'il y avait du feu dans la lanterne, se dit-il à lui-même, il y a long-temps que le riz serait cuit.

Pour n'avoir pas pris dans le temps des informations assez exactes, j'ai laissé échapper l'occasion qui se présentait à moi. Et maintenant j'erre d'orient en occident pour chercher un appui, sans prévoir quelle sera la décision du sort. »

— « Tout le monde vante les attraits de mademoiselle Pe, disait-il ensuite. Ces louanges ne sont sans doute pas trompeuses. Celle que je vis l'autre fois dans le fond du jardin n'est pourtant pas jolie. Aurais-je eu dans ce moment une taie sur les yeux ? Ou l'aurais-je considérée avec trop peu d'attention ? »

Il poursuivit ses réflexions : « J'ai ouï dire qu'il avait lui-même une fille, qui a contracté un engagement. C'est peut-être elle que j'aurai vue : voilà ce que je ne puis savoir encore. »

Ces idées laissèrent quelqu'incertitude dans l'esprit de Sse Yeoupe. Fort peu de temps après, l'inspecteur général Sse revint prendre les ordres de l'empereur. Le père et le fils eurent un plaisir extrême à se revoir. « Voilà votre réputation et votre sort fixés, dit Sse. Il ne reste plus que le mariage. J'irai demain rendre visite à Gou Touïan, je le prierai de nous prêter son assistance. J'écrirai moi-même

de mon côté ; et je ne vois pas de raison pour que l'affaire puisse manquer. »

Les pensées qui occupaient Sse Yeoupe le rendaient fort empressé de faire ses préparatifs de départ : l'inspecteur général qui remarqua son extrême impatience ne voulut pas le contrarier en le retenant : de sorte qu'après quelques jours, il lui laissa la liberté de s'en aller. Il y eut alors un bon nombre de jeunes gens de l'âge de Sse Yeoupe, et des magistrats de la province de Tchekiang qui allèrent le reconduire et qui lui offrirent le repas du départ : mais leurs empressements ne le touchèrent pas beaucoup.

Il était venu sans bonnet et sans parasol.
Il s'en retourne en char, avec une suite et des chevaux;
C'est bien toujours la même personne :
Mais quelle différence dans l'accueil qu'on lui fait !

En sortant des portes de la capitale, Sse Yeoupe devait se rendre dans la province de Honan, pour y offrir un sacrifice propitiatoire à ses ancêtres. Mais comme il désirait voir Lo Mengli, il annonça à ses gens qu'il irait dans le Honan en passant par la province de Chantoung. Ses domestiques ne se permirent aucune observation, et l'on prit la route du Chantoung.

En dix jours de marche on atteignit la petite ville de Tseou. Sse Yeoupe ordonna à sa suite de l'attendre hors de la ville, et ne prenant avec lui que le seul Siaohi, revêtu des mêmes habits qu'il avait portés l'autre fois, il entra pour prendre les informations dont il avait besoin.

Parvenu en très-peu de temps devant la maison de Lo, il vit à la grande porte un gros cadenas fermé avec deux bandes de cuir solidement fixées en travers, et remarqua une solitude parfaite aux environs. Cet aspect lui causa beaucoup de trouble, et l'incertitude agitant ses esprits, il prit le parti de tourner derrière la maison, et de venir jeter les yeux sur la porte du jardin. Mais il trouva cette porte exactement fermée comme l'autre, avec un cadenas et deux bandes de cuir. Cette fois son étonnement et son inquiétude augmentèrent : « Que veut dire ceci ? s'écria-t-il, est-ce un rêve que j'ai fait précédemment ? »

Il considéra ce qui l'entourait avec plus d'attention : la grosse pierre blanche sur laquelle il s'était assis autrefois avec Lo Mengli était encore au-devant de la porte, les arbres plantés tout autour, la vue, l'aspect du lieu, tout était encore comme jadis. Mais l'être chéri, en quel

endroit était-il ? c'était exactement l'aventure de Lieouwon, lors de son retour à Thiantaï.

Comme Sse Yeoupe s'abandonnait à ses rêveries et à ses vives inquiétudes, les domestiques du conseiller Li, qui le connaissaient tous et qui l'avaient vu passer devant la porte de la maison voisine, allèrent secrètement avertir leur maître; celui-ci, qui savait déjà que Sse Yeoupe venait d'être promu au grade de docteur, se sentit le plus grand désir de le recevoir chez lui. Il envoya de tous les côtés des gens pour l'inviter, et lui même ouvrit la porte de derrière pour venir à sa rencontre. Il aperçut Sse Yeoupe debout à la porte du jardin de la maison de Lo, et comme absorbé dans ses pensées. Il s'approcha de lui en hâte, et le saluant avec courtoisie : « Seigneur, lui dit-il, je n'ai pu encore aller vous féliciter sur vos succès; c'est une faute que j'ai commise. Mais puisque aujourd'hui vous êtes descendu dans mon voisinage, qui vous arrête en cet endroit, que vous ne veniez m'honorer d'un regard ? »

Sse Yeoupe s'empressa de répondre à sa politesse : « J'étais sur le point d'aller vous demander, répondit-il. Le hasard m'a conduit par ici, et je ne sais comment je me suis arrêté à

considérer ce site que je reconnais. Mais, seigneur, comment avez-vous daigné vous déranger, jusqu'au point de descendre et de me faire un accueil si honorable? »

Tout en parlant le conseiller Li avait engagé Sse Yeoupe à passer dans le jardin. Une fois entrés, ils y renouvelèrent leurs salutations, et ce devoir rempli, le conseiller ordonna qu'on servît, parce qu'il voulait offrir une collation à son hôte. Il dépêcha aussi quelqu'un pour engager le licencié Tsian à leur venir tenir compagnie. Sse Yeoupe, dont l'intention était de s'informer des nouvelles de Lo Mengli, ne fit pas de façons. Quelques instants après, on servit, le licencié arriva, et à la suite des compliments et d'une conversation indifférente, on alla se mettre à table.

Au bout d'un certain temps, Sse Yeoupe prit la parole: « Quand je suis venu coucher ici l'année dernière, dit-il, j'ai rencontré, à la porte du jardin, le fils de la maison d'ici à côté, Lo; un tout jeune homme. Comment se fait-il que la porte de ce jardin soit fermée et scellée, et qu'on n'y voie personne? Vous qui êtes si proche voisin, seigneur Li, vous devez en savoir la cause? »

— « C'est, répondit le conseiller, la demeure du seigneur Lo, le sous-intendant, surnommé Yihoung. Mais le seigneur Lo est mort. Son fils est un enfant qui peut avoir cinq ou six ans. Il n'y a d'autres personnes dans la maison que la dame qui vit dans le veuvage avec une jeune fille. De quel jeune homme parlez-vous ? Ne vous trompez-vous pas, seigneur ? »

— « Nul doute que je n'en aie fait la rencontre ; j'ai causé fort long-temps avec lui. Comment voulez-vous que je me trompe ? Ne serait-ce pas un neveu ou quelqu'autre personne de la famille, qui serait venu loger momentanément ici ? »

— « Le seigneur Lo avait lui-même élevé sa maison, répondit le conseiller. Sa famille était originairement assez obscure. Je n'ai entendu parler d'aucun de ses parents, proches ou éloignés. D'ailleurs le seigneur Lo était de son vivant un homme solitaire et retiré ; il fréquentait très-peu de monde. Sa veuve appartient à une famille de magistrats du Kiangnan. Son père et son frère habitent fort loin d'ici ; elle tient sa maison sur le pied d'une rigoureuse sévérité, et elle ne souffrirait pas qu'aucun jeune parent vînt loger chez elle. Peut-être était-ce

quelque personne du dehors, qui s'est présenté sous le nom du fils de la maison Lo pour vous demander quelque chose. »

— « Non seulement ce monsieur n'avait rien à me demander, reprit Sse Yeoupe; mais il a été plein de bontés pour moi; je l'ai vu très-distinctement sortir du jardin et y rentrer. Comment serait-ce une personne du dehors? Voilà une chose bien singulière! »

— « Lui avez-vous demandé son nom et son surnom? » dit le conseiller.

— « Son nom est Mengli: » répliqua Sse Yeoupe.

Après un instant de réflexion: « Mengli? dit le conseiller. Ces deux syllabes ressemblent au nom de lait de la fille de la maison. » Puis se mettant à rire: « Ne serait-ce pas cette demoiselle qui se serait trouvée avec vous? » ajouta-t-il.

Sse Yeoupe répondit en riant: « Puisque le fils est un enfant, et qu'il n'y a pas d'autre jeune homme, n'en parlons plus. Mais, je vous prie, pourquoi les deux portes de devant et de derrière sont-elles scellées et fermées au cadenas? Est-ce qu'il n'y a plus ni dame, ni demoiselle? »

— « La dame et la demoiselle existent encore, » répondit le conseiller en riant.

— « Si elles existent, où sont-elles donc? » demanda Sse Yeoupe.

— « Il y a une quinzaine de jours qu'elles sont allées en pélerinage sur les bords de la mer du midi, répondit le conseiller. Et comme il n'y avait plus personne chez elles, on a fermé et scellé les portes de la maison. »

— « S'il ne s'agit que d'un pélerinage sur les bords de la mer du midi, pourquoi toute la maison sans exception serait-elle partie? J'imagine qu'il doit y avoir quelqu'autre motif. »

Le licencié se mêla alors de la conversation: « Le pélerinage n'est qu'un prétexte, dit-il. Il y a effectivement une autre raison, et j'en ai entendu dire quelques mots, quoique je ne sache pas la chose à fond. »

— « Oserais-je vous demander de me dire ce que vous en savez, » reprit Sse Yeoupe.

Le licencié s'adressa au conseiller: « Seigneur, lui demanda-t-il, n'en avez-vous pas vous-même ouï parler? »

— « S'il y a quelque motif particulier, je ne le connais pas du tout, » répondit le conseiller.

— « J'ai entendu dire, reprit le licencié, que le seigneur Lo avait un ennemi personnel; que cet homme vient d'obtenir une grande charge de magistrature, et que sachant la mort du seigneur Lo, il avait eu l'intention de se venger sur sa famille. Ainsi la dame Lo n'a pris le prétexte d'un pélerinage que pour se dérober, en s'éloignant, aux persécutions qui la menaçaient. »

— « Et ne sait-on pas où elle est allée? » demanda Sse Yeoupe.

— « Comme ses parents sont des magistrats du Kiangnan, répondit le licencié, elle sera sans doute retournée dans sa famille, qui habite cette province. »

Sse Yeoupe demeura tout interdit à cette nouvelle : il avait perdu l'esprit et le sentiment. Il se vit pourtant obligé de surmonter son trouble et de répondre aux santés qui lui étaient proposées. On but ainsi pendant la moitié de la journée, et Sse Yeoupe, quand tout son monde fut arrivé, prit congé de MM. Li et Tsian et se leva pour les quitter.

On se rappelle le souffle séduisant du zéphyre printanier ;
Tout-à-coup le disque de la lune est caché par des roseaux.
Les souvenirs du passé, les craintes de l'avenir,
Sont autant de démons qui pèsent sur notre cœur.

Après s'être séparé de ses deux convives, Sse Yeoupe ordonna à ses gens de prendre le chemin du Honan. Tout le long de la route, il se livrait à ses réflexions : « Voilà dans ma manche, disait-il en lui-même, les bracelets d'or et les perles que m'a donnés le jeune Lo ; mais où est maintenant sa personne ? Puisque cette dame et sa fille ont voulu se dérober à des persécutions, elles ne sont pas près de revenir. Il y a bien des familles de magistrats dans le Kiang nan. Où puis-je aller prendre des informations ? Il m'avait bien dit qu'à mon retour il était incertain si nous pourrions nous revoir. Ce langage n'était pas dépourvu de fondement. Mais puisqu'il existait un obstacle à notre réunion, comment n'a-t-il pas préféré de nous priver du plaisir de nous voir la première fois ? Quel malheur de s'être vus, de s'être liés si étroitement ; de s'être arrachés si précipitamment l'un à l'autre, et de n'avoir gardé, de cette rencontre, qu'un sujet d'affliction et de regrets ! »

De nouvelles réflexions se présentèrent ensuite à son esprit : « Il m'a assuré, disait-il, qu'après la conclusion de mon mariage avec mademoiselle Pe, l'affaire que nous traitions ensemble se terminerait d'elle-même. Ce jeune Lo m'a

paru être une personne de sens et d'esprit. Ce langage avait peut-être aussi un sens caché, que je ne puis pénétrer encore. Le mieux est de me fier à ses promesses, et d'aller presser mon mariage avec mademoiselle Pe. »

On se réjouit de se voir;
On est triste d'être séparé.
On sait le temps qu'a duré la joie,
Le temps que durera la tristesse, voilà l'objet de l'inquiétude.

Laissons Sse Yeoupe continuer sa route en se livrant à ses réflexions, et parlons de Pe, qui, depuis sa maladie, n'était point sorti de chez lui, ne recevait pas de visites, et passait tout le temps de sa retraite à composer des vers avec sa fille. Quand l'examen des provinces du midi avait été terminé, il avait parcouru la liste sans y voir le nom de Sse Yeoupe; il l'avait ensuite retrouvé le second sur la liste de Chunthian (1); mais la qualité de candidat de Honan, qu'il remarqua au-dessous de ce nom, lui laissa beaucoup d'incertitude : « Ne serait-ce pas, dit-il en lui-même, que Sse Yeoupe, après avoir perdu son premier grade, se serait fait inscrire parmi les candidats du nord? » Mais faisant une

(1) On a déjà vu que ce nom désignait le département où est Peking.

seconde réflexion : « Il pourrait en être ainsi de l'inscription, dit-il, mais le nom du lieu de sa naissance ne pouvait se changer. Il faut que ce soit quelqu'un qui porte les mêmes noms. » Et il cessa de s'en occuper.

L'année suivante, à l'époque du printemps, de nouvelles pensées vinrent s'offrir à lui : « Voilà bien des années, se dit-il à lui-même, que je suis arrêté par le choix d'un gendre. Le seul qui me convînt était ce Sse Yeoupe, mais l'empreinte de ses pas a disparu sur la surface des flots. Je ne sais plus où je pourrais l'aller chercher. Ma fille a maintenant dix-huit ans, c'est le moment de l'établir ; je n'ai pas un instant à perdre. J'ai ouï dire que Woulin, sur le lac d'occident, était le rendez-vous ordinaire de tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les poètes célèbres et les beaux esprits de l'empire. Je veux profiter des beaux jours du printemps pour aller moi-même y faire un petit voyage. Cette course sera une récréation pour ma vieillesse, et d'une manière ou d'une autre, je ferai choix d'un gendre de mérite, pour achever enfin l'établissement de ma fille Houngiu. Je suis seulement fâché de la laisser ainsi seule à la maison. »

Cet embarras le retenait depuis quelques jours, quand tout-à-coup on vint annoncer que madame Lo, de la province de Chantoung, avec sa fille et son jeune fils, suivie de toute sa maison, venait d'arriver, et attendait en dehors. « Comment cela? » s'écria Pe dans le plus grand étonnement: et sur-le-champ il ordonna qu'on fit entrer dans la cour intérieure la chaise de madame Lo et celle de sa fille, et qu'on reçût les domestiques et les gens de sa suite dans les appartements du devant.

Cette dame Lo était la propre sœur du seigneur Pe. Les chaises ayant été introduites immédiatement dans la cour intérieure, Pe et sa fille Houngiu vinrent recevoir madame Lo. Le seigneur Pe et la dame Lo commencèrent les premiers à se faire la salutation qui convient entre un frère aîné et une sœur cadette. Ensuite mademoiselle Lo et le jeune garçon rendirent à Pe les devoirs qui appartiennent à un oncle maternel. « Mon neveu et ma nièce, leur dit Pe, il y a bien des années que je ne vous ai vus: vous voilà bien grandis tous les deux. »

Ces compliments terminés, mademoiselle Pe s'acquitta à son tour de ce qu'elle devait à sa tante Lo; ensuite les deux demoiselles et le

jeune garçon se saluèrent réciproquement. Après toutes ces cérémonies on prit place sur des siéges, et p... adressant à sa sœur : « L'éloignement des lieux nous a depuis long-temps privés de nouvelles. Quelle circonstance vous a décidée à vous rendre ici avec toute votre maison ? »

— « Du temps que votre beau-frère servait dans la province de Kiangsi, répondit madame Lo, il y avait à Kinkou un sous-préfet qui exerçait sa charge avec beaucoup d'avarice et de dureté. Votre beau-frère le dénonça et obtint qu'il fût mis en jugement et destitué. Je ne sais comment il a trouvé moyen par la suite de rentrer dans une autre sous-préfecture, et même d'être choisi, maintenant, pour une charge d'inspecteur-général. En apprenant que votre beau-frère avait quitté ce monde, ses anciens ressentiments se sont réveillés dans son cœur ; et comme il vient encore tout nouvellement d'être nommé juge de la province de Chantoung, il n'aurait pas manqué d'y exercer sa vengeance. Une pauvre veuve comme moi, votre nièce qui est encore si jeune, comment aurions-nous pu lui tenir tête dans une province où nous n'avons pas d'amis ? Nous avons

tenu conseil, ma fille et moi, et avant qu'il n'eût mis le pied sur les limites de la province, nous avons prétexté un pélerinage sur les bords de la mer du midi; et pour éviter ses persécutions, nous venons, mon frère, vous demander à passer quelque temps chez vous. »

— « Puisqu'il en est ainsi, vous avez parfaitement bien fait, dit Pe. C'est une puissance d'un moment, et il suffit de se dérober à des méchants de cette espèce; vous êtes d'ailleurs arrivée très-à-propos, ma sœur. Je voulais précisément aller faire une course à Woulin; et j'étais seulement embarrassé de laisser votre nièce seule à la maison, sans avoir personne pour veiller sur elle. Maintenant que vous voilà arrivée, ma sœur, vous pourrez lui donner des leçons, et de son côté ma nièce lui tiendra compagnie. Je vais, en faisant ce voyage, avoir l'esprit en repos. »

— « Puisque me voici chez vous et que je puis faire société avec ma nièce, il n'y a pas d'obstacle à votre départ, mon frère, dit madame Lo; mais notre voyage n'a pas eu seulement pour objet de fuir un persécuteur, il y a encore une chose dont je veux vous donner l'embarras. »

— « Quelle autre chose ? » demanda Pe.

— « Depuis que votre beau-frère a quitté ce monde, notre maison est tombée dans le délaissement. Votre nièce a maintenant dix-sept ans, et elle n'est pas encore fiancée. Ce n'est pas que bien des gens ne l'aient demandée; mais veuve comme je le suis, je n'avais pas de facilités pour voir du monde, et j'éprouvais quelque peine à fixer mes résolutions. Je suis donc venue avec elle pour vous prier, comme son oncle, de lui choisir un bon parti et de terminer l'affaire qui intéresse sa vie entière. »

A ce discours, Pe fit un soupir : « C'est une chose bien difficile que le choix d'un gendre ! s'écria-t-il. Que de peines j'ai eues pour le mariage de Houngiu ! et jusqu'ici pourtant, je n'ai pu trouver la personne qu'il me fallait. Pour une femme comme vous êtes, ce choix était bien autrement embarrassant encore. Puisque vous placez votre confiance en moi, je mettrai mes soins à y répondre. Mais je vois que ma nièce a une très-jolie figure, beaucoup de graces et d'élégance dans le maintien. Sans doute elle excelle dans tous les ouvrages de femme. »

— « Elle s'entend assez bien à tout ce qui tient à la broderie, à la tapisserie et aux autres

travaux de l'aiguille et des doigts. Mais ce n'est pas là ce qui est de son goût. Elle n'aime réellement que la littérature. Tous les jours à la maison, quand elle n'écrivait pas, elle composait des vers. Jamais, depuis son enfance jusqu'à présent, les livres ne sont sortis de ses mains. De son vivant, son père disait qu'elle avait de l'esprit, et il se plaisait à la faire composer. Je ne sais trop si ce qu'elle écrit est bon ou mauvais ; mais, mon frère, quand vous aurez quelques instants, vous pourrez l'examiner. »

Pe apprit ce détail avec autant de surprise que de satisfaction : « Ah ! elle aime la littérature ! dit-il. En ce cas, elle sera bien dans la compagnie de Houngiu. » En tenant ce langage, Pe n'en pensait pas moins qu'elle pouvait avoir quelque connaissance des lettres, sans y être extrêmement versée.

Après cette conversation, Pe donna ses ordres pour que les domestiques préparassent, dans la cour intérieure, trois grands pavillons destinés à madame Lo, à sa fille et à son fils. On y fit porter tout leur bagage, et les gens de leur suite furent logés dans plusieurs pièces sur le devant de la maison. On s'occupa ensuite des

apprêts d'un repas pour célébrer la réunion de la famille.

Peu de temps après, le festin fut servi : il y avait deux tables. A l'une, dressée du côté gauche, la dame Lo s'assit avec sa fille et son fils qui furent placés en travers ; à l'autre, dressée du côté droit, Pe s'assit avec sa fille, également placée transversalement. Le frère et la sœur, tout en buvant, s'entretinrent de leurs affaires de famille. Au bout d'un certain temps, madame Lo s'adressant à mademoiselle Pe : « Ma nièce, vous avez, je crois, dix-sept ans cette année ? » lui demanda-t-elle.

— « J'en ai dix-huit, » répondit mademoiselle Pe.

— « Vous avez donc un an de plus que Meng-li ? reprit madame Lo. Vous êtes réellement une demoiselle. »

— « J'ai eu toute ma vie du goût pour le vin et la poésie, dit Pe ; et privé de l'avantage d'avoir un fils, tout mon plaisir a été de faire venir chaque soir votre nièce, pour l'obliger à composer avec moi. C'était mon divertissement favori à la fin de la journée. Je suis fort agréablement surpris d'apprendre que ma nièce a

aussi du goût pour la littérature. » Alors s'adressant à mademoiselle Mengli : « Si vous avez quelque chose, lui dit-il, soit en vers, soit en prose, voulez-vous me procurer le plaisir de vous en entendre réciter un morceau? »

— « J'ai quelques pièces que j'ai composées autrefois, répondit Mengli, mais ce sont des vers qui se rapportent à des circonstances passées, ils ne valent pas la peine d'être récités. Si vous voulez m'accorder vos instructions, mon oncle, indiquez-moi, je vous prie, quelque sujet. Votre nièce Mengli vous soumettra ses faibles essais, afin que vous et mademoiselle vous lui enseigniez à les rectifier. »

Cette proposition fit plaisir à Pe « Cela vaudra beaucoup mieux ainsi, dit-il, mais il ne faut pas que vous composiez seule. Je veux que Houngiu vous tienne compagnie. »

— « Si mademoiselle me fait la grace de composer avec moi, dit mademoiselle Lo, j'aurai devant les yeux le modèle sur lequel je devrai me régler, et je m'efforcerai d'en profiter. »

Pe conservait encore intérieurement quelques doutes sur l'habileté de mademoiselle Lo : il songea donc en lui-même que s'il leur donnait un même sujet à traiter à toutes deux, la diffé-

rence des talents serait trop marquée, et que le résultat de la comparaison deviendrait désobligeant. « Il vaut mieux, pensa-t-il, que chacune ait un sujet séparé. Alors, quelque inégalité qu'il y ait, elle ne sera pas trop sensible. — Un ami que j'ai rencontré ces jours derniers à Kinling, continua-t-il, m'a remis deux sujets qui peuvent servir : l'un est *les soupirs de la vieille fille*, l'autre, *la chanson du battement de mains* (1). Il m'a dit qu'il n'était aucun des poètes les plus renommés de Kinling qui ne les eût traités. Que ne les prendriez-vous, mesdemoiselles, pour composer chacune un morceau ? »

— « Volontiers, dit mademoiselle Lo, mais, mon oncle, je vous prierai de nous les distribuer. »

— « Cela n'est pas difficile, reprit Pe. » Et aussitôt ayant demandé à Yansou des pinceaux, l'écritoire et deux feuilles de papier à

(1) Littéralement, le *coup de poing* : voilà sans doute un étrange sujet de romance à composer pour une demoiselle ; mais le coup de poing dont il est question est celui qu'on donne sur une table quand on éprouve un mouvement de surprise et de satisfaction. Nous avons un recueil de logogryphes chinois qui porte ce titre, parce qu'en devinant le mot d'une énigme, on se laisse souvent entraîner à frapper sur la table en disant : *Je l'ai trouvé !*

fleurs, il écrivit sur une des deux : *les soupirs de la vieille fille* ; sur l'autre, *chanson du battement de mains*, marquant au-dessous que les pièces devaient avoir quatre strophes, et la chanson être formée de vers réguliers. Quand il eut fini d'écrire, il tourna en dedans le côté où le sujet était indiqué, de manière à ce qu'on ne pût le voir en dehors, et les ayant remués un moment, il posa les deux feuilles de papier sur la table, en disant : « Mesdemoiselles, prenez chacune au hasard une de ces feuilles. »

Les deux jeunes filles se levèrent avec empressement, prirent une feuille chacune, et la développèrent pour voir ce qui leur était échu. Il se trouva que mademoiselle Pe avait en partage *les soupirs de la vieille fille*, et mademoiselle Lo, *la chanson du battement de mains*.

Comme Pe s'amusait très-habituellement à composer des vers avec mademoiselle Pe, les femmes qui la suivaient étaient toutes accoutumées à ces façons d'agir. En voyant les deux jeunes filles se partager les sujets de composition, elles apportèrent devant elles des pinceaux et deux écritoires. Toutes deux alors, jalouses de faire briller leur talent, s'étudièrent, l'une à peindre la blancheur de la neige, l'autre à ré-

chauffer son style de toute l'ardeur du printemps. On eût vu l'encre, sous la forme de fleurs, tomber pêle-mêle sur les deux feuilles disposées pour la recevoir, et le pinceau voltiger en long et en large. Dans l'espace d'un instant l'une et l'autre eurent terminé les quatre strophes.

La rapidité de leur pinceau devance le vent.
Les vers qu'elles achèvent feraient rougir les génies.
Ce talent, qui pourrait immortaliser des poètes,
Se trouve, un matin, appartenir à deux belles.

Les deux jeunes filles achevèrent leurs vers sans que ni l'une ni l'autre fût en avance ou demeurât en arrière, et toutes deux les présentèrent à Pe dans le même moment. Celui-ci avait été un peu surpris, en voyant que mademoiselle Lo écrivait sans être arrêtée par aucun obstacle, et qu'elle avait fini tout aussitôt que mademoiselle Pe. Il ouvrit donc d'abord le papier qu'elle lui avait remis, et il y lut ce qui suit :

LE BATTEMENT DE MAINS, CHANSON.

Au milieu d'une pluie de fleurs, la jalousie reste baissée,
Et le dépit d'une belle se trahit au mouvement de ses sourcils.
Le chardonneret et le papillon tardent à faire briller leurs riches couleurs ;
Et, dans un si beau jour, l'aiguille d'or reste encore oisive ;

La succession de ces teintes purpurines amuse un cœur simple :
Il se plaît à contempler ces tapis de verdure que la saison renouvelle.
L'amant jouit du privilége de commencer en badinant la partie d'échecs,
Et la belle au peigne d'or en témoigne son impatience en *frappant la table avec sa main*.
Mais l'impatience et les mouvements qu'elle inspire altèrent la paix de l'ame.
J'aime mieux par des gestes plus doux laisser connaître mes sentiments,
Ce sera l'ombre d'un nuage, passant sur un tissu d'une teinte uniforme,
Ou les traces que le bambou du printemps laisse à la surface du jaspe.
Les débats, les attaques mutuelles dureront éternellement ;
Mais je ne redoute pas les attaques les plus violentes.
Puissé-je finir mes jours dans le bonheur que j'éprouve !
La fleur du poirier, dans cet asile, prendra congé de l'arbre qui l'a protégée.

Pe acheva de lire ces vers avec la plus grande attention ; et quand il vit que tous les termes en étaient délicats, élégants et bien choisis, il éprouva dans le fond du cœur autant d'étonnement que de satisfaction. S'adressant donc à madame Lo : « J'imaginais, dit-il, qu'une jeune beauté pouvait racheter par ses connaissances les frivolités de la toilette (1), mais je ne savais pas ma nièce douée d'un si beau talent. Il est impossible de traiter plus ingénieusement un

(1) Mot à mot : *lavait la honte de la pommade et du fard.*

sujet difficile. » Et en même temps, il présenta ces vers à mademoiselle Pe : « Vois, mon enfant, lui dit-il, la grace et l'élégance de cette composition. C'est un son harmonieux qui s'échappe d'une boîte de parfums. Tu as trouvé aujourd'hui une adversaire digne de toi. »

A la vue de ces vers, mademoiselle Pe exprima son admiration par des éloges non interrompus. Mademoiselle Lo ne les reçut pas sans s'excuser avec modestie : « C'est l'œuvre médiocre et vulgaire d'une pauvre orpheline, élevée dans le fond de l'appartement des femmes. Je crains bien de m'être perdue dans la région des fantômes ; mais j'espère, mon oncle, que vous et ma sœur vous voudrez bien me redresser. »

Lorsqu'elle eut fini de parler, Pe prit les vers de mademoiselle Pe, et ayant ouvert le papier, il y trouva ce qui suit :

LES SOUPIRS DE LA VIEILLE FILLE.

Le printemps vient orner nos chemins de fleurs aux teintes purpurines,
Et le plaisir de les contempler y attire en foule les jeunes filles.
Chaque année voit les fleurs éclore et se flétrir.
Mais il est une fille qui se tait en regardant les fleurs :
Son silence vient d'une réflexion que les fleurs lui ont suggérée.
La réflexion qui trouble son cœur reste ignorée de tous :
Elle se rappelle que la fauvette est envieuse de la nouvelle lune.
Déjà les cheveux de ses tempes rivalisent avec l'éclat des fleurs.

Jadis elle se plaignait des rigueurs prématurées du vent d'automne;
Mais maintenant ce n'est plus cette taille légère.
Hélas, ce jupon d'un rouge aussi vif que la grenade
N'égale plus la fraîcheur de la fleur du pêcher.
Les mois et les années se passent à gémir dans le délaissement :
Que de fois elle revient à son miroir chercher l'image qu'elle y voyait autrefois!
Les jeunes femmes du voisinage évitent son entretien :
Seule, livrée à elle-même, elle nous offre le plus digne sujet de pitié.

A la lecture de ces vers, Pe s'écria : « Vague ingénieux et spirituelle retenue! rien n'est exprimé et tout s'entend à merveille. C'est absolument la manière du bon temps de la dynastie des Thang(1). Ma nièce et toi, vous méritez les mêmes éloges, et l'on ne peut dire *quelle est la main qui a frappé le cerf à mort.* »

Il ordonna à Yansou de remettre les vers à mademoiselle Lo : celle-ci, les ayant considérés avec attention, se mit à exprimer son admiration : « Ah! ma sœur, dit-elle, la belle composition! Et le fond et la forme en sont excellents. C'est véritablement un feu sans fumée. Près d'une pareille pièce, la mienne semble un papier frappé à coup de hache et de rabot. »

— « Avec un tel talent, continua-t-elle en

(1) Toufou et Litaïpe, les deux plus célèbres poètes de la Chine, ont vécu sous cette dynastie.

elle-même, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle ait inspiré une passion si vive au jeune Sse. »

Ces deux pièces de vers inspirèrent aux deux jeunes filles une estime et une affection qui rendirent plus vif encore l'attachement qu'elles se devaient comme parentes.

Quand le talent se trouve joint au talent,
L'amitié ne tarde pas à naître.
Tout profond que soit l'attachement des parents,
Ce n'est au fond que de la parenté.

On verra dans le chapitre suivant quelle fut la conduite des deux cousines.

CHAPITRE XVI.

CONFIDENCES DES DEUX AIMABLES COUSINES.

Qu'on ne dise pas que les deux jeunes filles ne sauraient habiter ensemble :
En mille ans peut-être, on n'en trouvera pas dont les esprits s'accordent aussi bien.
On n'a pas oublié que Ying et Hoang vécurent et moururent ensemble :
Et Man et Sou ne dénouèrent jamais les liens de la parenté.
Qu'importe que le sentiment ait eu de faibles commencements ?
Une fois né, l'amour ne saurait plus s'évanouir.
A quoi sert le vorace acharnement des buses se disputant leur proie ?
Le vulgaire seul ignore toujours les douceurs de l'union des sarcelles.

Depuis que Pe avait reconnu par lui-même les talents poétiques de mademoiselle Lo, il en avait conservé dans son cœur une vive satisfaction : « J'ai fait en tous lieux des recherches infructueuses pour trouver un homme doué d'un vrai mérite, se disait-il, et voilà qu'au sein même de ma famille il se présente une fille qui en est pourvue au point d'être la digne émule de Houngiu. Mais s'il était déjà difficile de trouver un seul gendre, que de peine n'aurai-je pas

maintenant à en découvrir deux ! profitons de la douce saison du printemps : allons faire un tour à Woulin, ce rendez-vous de tous les gens de lettres. Qui sait si ce n'est pas dans ce lieu que je trouverai les moyens de conclure notre mariage? »

Après avoir fait part de ses intentions en détail à madame Lo, ainsi qu'à mesdemoiselles Houngiu et Mengli, il donna ses ordres à ses gens, fit préparer une barque, un char et des bagages, et prit lui-même ses arrangements pour se mettre en route. Mademoiselle Houngiu ne put s'empêcher de renouveler encore ses représentations : « Ma tante est ici pour veiller sur la maison, dit-elle; mais, mon père, vous n'avez personne pour vous accompagner hors d'ici. Revenez bientôt, je vous en prie. »

Pe lui promit de se conformer à ses désirs, et peu de jours après il partit pour Woulin, suivi de quelques domestiques.

Depuis que mademoiselle Pe avait reconnu dans sa cousine, avec une figure pareille aux fleurs, un talent et des sentiments purs comme la neige, elle avait conçu pour cette jeune fille la plus tendre affection. De son côté, mademoiselle Lo, qui reconnaissait à mademoiselle

Pe un génie poétique extrêmement distingué, avec un caractère et un extérieur au-dessus de ce que l'on voit dans le monde, ressentait pour elle une estime profonde. Chaque jour, c'était à qui rechercherait l'autre pour s'exciter mutuellement à célébrer les singularités de la nature, et à soumettre leurs inspirations au joug de la mesure et de la rime. Dans les bosquets fleuris, pendant un jour serein, à la clarté des lanternes, durant les douces soirées, compagnes aussi assidues que l'ombre et le corps, elles ne pouvaient se séparer. Toujours, dans leurs entretiens, le plus heureux accord naissait de leurs paroles, et la plus parfaite union se manifestait naturellement dans leur façon de penser.

Un jour, au commencement de la saison nouvelle, mademoiselle Pe, vêtue d'une simple robe dont la teinte était assortie aux couleurs du printemps, fit prendre à Yansou un grand miroir, et en tenant elle-même un second à la main, elle vint se placer au bas du treillis, dirigeant les images de l'un des deux miroirs sur l'autre, de manière à pouvoir observer ceux qui entraient. Sur ces entrefaites, mademoiselle Lo

s'approcha tout doucement d'elle, et la regardant en souriant : « Ah ! ma sœur, lui dit-elle, vous voulez vous emparer à vous toute seule des sujets de vers qui s'offrent dans l'appartement intérieur ! mais ce spectacle-ci serait lui-même un assez beau sujet. »

— « Ma chère sœur, reprit mademoiselle Pe, si vous ne voulez pas souffrir que je m'empare de tous les sujets, et que vous trouviez celui-ci de votre goût, donnez-nous, s'il vous plaît, une pièce de vers, et nous partagerons le divertissement par moitié. »

— « Vraiment, dit mademoiselle Lo, j'aimerais à le partager avec vous ; mais je craindrais, en détournant mes yeux de la belle personne qui les attire, de porter mes regards sur des objets moins dignes de m'inspirer. Que dois-je faire ? »

— « S'il dépendait de vous de fixer les rangs, vous auriez bientôt fait de moi un docteur, dit mademoiselle Pe : que je revienne seulement au monde avec de la barbe au menton, et je puis être sans inquiétude. »

Mademoiselle Lo se mit à rire, et cherchant bien vite un morceau de papier et des pinceaux,

elle ne tarda pas à remettre à mademoiselle Pe la pièce qu'elle venait de composer. C'était le morceau suivant en vers de cinq syllabes :

SUR UNE BELLE

Se servant d'un miroir pour observer ce qui se passe au dessous de sa jalousie.

Sa toilette achevée, ce n'est pas sa figure qu'elle se plaît à contempler.
Fixée devant son miroir, c'est ce qui est au-dessous de sa jalousie qu'elle examine.
L'image renvoyée vient s'offrir à ses regards,
Et son œil furtif saisit les rayons de lumière qui le frappent.
C'est la fleur de poirier se tournant au printemps vers le disque de la lune.
C'est le branchage du saule, dans une belle soirée, s'inclinant vers la surface de l'étang.
Déjà elle avait assez de charmes pour séduire tous les hommes :
Quel besoin d'y joindre l'air piquant de ces sourcils contractés ?

Mademoiselle Pe fut enchantée de ces vers. « Que de grace et d'aménité ! s'écria-t-elle. Ces vers sont dignes des poètes les plus célèbres. Ah ! ma sœur, si vous étiez un garçon, je voudrais toute ma vie vous avoir près de moi et ne vous quitter non plus que ma coiffure (1). »

A ces mots, mademoiselle Lo fronçant le sourcil demeura quelque temps sans parler : « Et, dit-elle ensuite, parce que je ne suis pas un garçon, est-ce que vous voulez m'éloigner de

(1) Il y a dans le texte, *comme mon bonnet et mon peigne.*

vous, ma sœur? Voilà une parole qui annonce de votre part une affection bien peu profonde ! ».

— « Ma sœur, vous prenez mal ce que je dis, reprit en riant mademoiselle Pe; car j'ai l'affection la plus vive pour vous, pour votre personne et pour vos talents. Je voudrais passer avec vous ma vie tout entière; mais je crains que cela ne soit pas possible, et l'expression de regret que j'ai employée n'a pas d'autre origine que ce sentiment même. En quoi mon affection peut-elle vous paraître peu profonde? »

— « Il ne dépend que de nous de passer toute notre vie ensemble, dit mademoiselle Lo. C'est notre désir seul qui en décidera. Si nous le voulons toutes deux, qui pourra nous en empêcher? Qui vous fait juger la chose impossible?

— « Ce qui me la fait juger impossible, répliqua mademoiselle Pe, c'est, ma sœur, la crainte que vous n'en ayez pas véritablement le désir. Si vous l'avez, quelle nécessité que vous soyez un garçon? Pour moi, si je ne le désirais pas, je n'aurais pas formé le vœu que vous en fussiez un. »

Cette réponse rendit à mademoiselle Lo toute sa bonne humeur : « Je n'ai point à me repro-

cher d'avoir pour vous une affection légère, dit-elle, et il est vraiment ridicule à moi d'avoir conçu des doutes sur la solidité de la vôtre. Mais il reste encore quelque chose à dire. Quoiqu'il n'y ait entre nous deux aucun motif qui nous empêche de vivre ensemble, il existe une condition pour que nous ne soyons pas séparées. Or, cette condition, ma sœur, j'ignore si elle serait de votre goût. »

— « Nous apprenons, reprit mademoiselle Pe, qu'autrefois Ohoang et Niuying se consacrèrent toutes au seul Chun. J'aimerais beaucoup à les imiter; serait-ce aussi votre envie, ma sœur ? »

— « Si ce n'était pas mon envie, je ne serais pas venue ici, » répondit mademoiselle Lo, au comble de la joie.

— « Je n'oserais faire aucune comparaison, ni pour le mérite, ni pour la figure, de nous avec Ying et Hoang, dit mademoiselle Pe. Pourtant, ces héroïnes si vantées dans l'antiquité, ornements de l'appartement des femmes, comparables au zéphir des forêts, ne rougissaient pas d'une pareille union. Mais je ne sais si, dans le monde d'à présent, il serait possible de trouver un époux favorisé du côté des ta-

lents, et digne de nous recevoir toutes deux. »

Mademoiselle Lo demeura quelque temps rêveuse : « Ma sœur, dit-elle ensuite, vous avez permis que nous n'eussions plus qu'un cœur. Il faut donc que nous parlions avec toute vérité ; à quoi bon nous cacher quelque chose ? »

— « Nous avons versé nos cœurs l'un dans l'autre, répartit mademoiselle Pe. Que pourrions-nous avoir encore à nous cacher ? »

— « Si vous ne me cachez rien, dit mademoiselle Lo, celui qui a touché votre cœur est-il, ma sœur, un homme sans mérite, pour qu'il soit nécessaire d'en chercher un autre dans le monde ? »

Mademoiselle Pe se mit à rire : « Quel conte me faites-vous là, ma sœur ? Sans dire que personne n'ait touché mon cœur, quand cela serait, d'où le sauriez-vous ? »

Mademoiselle Lo fit un grand éclat de rire : « On a bien raison de le dire, s'écria-t-elle, si l'on ne veut pas qu'une chose se sache, nul autre moyen que de ne la pas faire. Vraiment ! toute la conduite, toutes les démarches d'un homme à talent et d'une belle attirent les yeux et les oreilles de tout le monde, et sont, durant un temps infini, le sujet de récits intéressants.

Bien que je demeurasse fort loin d'ici, il y a long-temps que je sais tout cela. »

Mademoiselle Pe n'ajouta pas foi à ce discours : « Ce que vous savez, reprit-elle, que ne le dites-vous tout de suite? Est-ce que vous auriez entendu quelque conte au sujet de l'aventure de Tchangfanjou avec les vers sur les saules printaniers? »

— « Tout le monde connaît cette aventure, reprit en riant mademoiselle Lo. Je ne suis pas la seule qui l'ait apprise. Ce que je sais n'a pas de rapport à ce Tchang qui donnait sous son nom des vers sur les saules printaniers, mais à un seigneur Sse, le véritable auteur de ces vers, et, de plus, des *adieux à la grue* et du *salut à l'hirondelle*.

A ce discours qui dévoilait les sentiments secrets de son cœur, mademoiselle Pe demeura confondue et tellement déconcertée, que, sans pouvoir proférer une seule parole, elle tourna seulement ses regards sur Yansou. « Nous sommes sœurs et nous n'avons qu'un cœur, reprit mademoiselle Lo, pourquoi cette inquiétude et ces soupçons? d'où vient l'air que je vous vois? »

Après un moment de surprise et d'hésitation, mademoiselle Pe vit bien que ce langage devait

avoir quelque fondement, et ne pouvant dissimuler plus long-tems : « Vous êtes, ma sœur, une personne d'esprit, lui dit-elle ; mais l'affaire dont vous parlez n'est connue que de moi et de Yansou. Je n'ai rien osé en laisser percer, pas même dans mes songes. Comment donc avez-vous pu en avoir connaissance ? Ne serait-ce pas quelqu'une de mes femmes qui m'aurait épiée dans l'intérieur de mon appartement et qui serait allée secrètement vous mettre au fait ? »

Mademoiselle Lo se mit à rire : « Ma sœur, répondit-elle, les génies eux-mêmes n'ont pu pénétrer le secret de votre aventure. Qui voulez-vous qui en ait eu connaissance ? Je tiens ce récit du jeune M. Sse qui de sa propre bouche l'a fait passer dans mon oreille. Nul autre n'a pu le savoir, et vous ne devez former aucun soupçon à ce sujet. »

— « C'est une plaisanterie que vous me faites, répliqua mademoiselle Pe. Voilà près d'un an que le jeune M. Sse a quitté ces lieux. Mon père a fait prendre des informations dans je ne sais combien d'endroits : on n'a pu obtenir aucune nouvelle de lui, ni savoir de quel côté il a tourné ses pas dans ces derniers temps. Et quand il serait allé dans le Chantoung, comment, ma

sœur, une jeune et belle personne, habitante de l'appartement intérieur, aurait-elle pu se trouver avec lui? »

— « Vos doutes sont tout naturels, ma sœur, reprit mademoiselle Lô, et pourtant il est très-vrai que j'ai vu M. Sse, et qu'en conversant avec lui nous avons parlé de vos affaires. Je n'ai nullement l'intention de vous abuser par des discours en l'air. »

— « Ce que vous me racontez là n'est ni naturel, ni vraisemblable. Comment voulez-vous que j'y ajoute foi? » demanda mademoiselle Pe.

— « Il est tout simple que vous n'y ajoutiez pas foi aujourd'hui; mais quelque jour, quand vous vous trouverez avec M. Sse, et que vous vous informerez près de lui de ce qui en est, vous verrez qu'il n'y a pas de mensonge dans ce que je vous dis. »

— « Le jeune Sse est comme un arbre abattu ou une mousse légère à la surface de l'eau. Après toutes les recherches qu'on a faites, il paraît qu'il ne songe plus à moi : et vous ne me parlez ainsi, ma sœur, que parceque vous savez bien que je n'aurai pas d'occasion de le revoir. »

— « Que dites-vous là, ma sœur? » reprit ma-

demoiselle Lo ; c'est dans l'espoir de se marier avec vous que le jeune M. Sse va courant d'orient en occident, privé de tout ce qui fait le charme de la vie. Pouvez-vous parler de lui avec tant de légèreté, et n'est-ce pas bien mal reconnaître l'extrême fidélité de ce jeune homme ? L'automne dernier, il a su s'élever dans les concours du nord. Comment le comparez-vous à un arbre abattu ou à la mousse qui flotte à la surface de l'eau ? » —

Mademoiselle Pe fut un peu surprise de ce discours : « C'est donc encore lui, dit-elle, qui a obtenu la seconde place au concours ? Pourquoi s'était-il fait inscrire comme un candidat du Honan ? ».

— « J'ai su, répondit mademoiselle Lo, que son oncle paternel, le juge provincial Sse, était natif du Honan. Il l'a maintenant adopté pour son fils, et c'est pour cette raison que celui-ci a pris la qualité de candidat du Honan. »

— « Puisqu'il avait obtenu le grade qu'il désirait, il aurait dû venir réclamer l'exécution de l'engagement que nous avions formé, dit mademoiselle Pe. Comment se fait-il qu'on n'en ait pas eu la moindre nouvelle ? »

— « C'est, à ce que j'imagine, qu'il ne veut

revenir qu'après avoir obtenu le grade de docteur, répondit mademoiselle Lo. Il faut, ma sœur, que vous preniez un peu patience en l'attendant. Je suis persuadée qu'il n'est question que d'attendre un peu plus ou un peu moins.

— « Je vois, ma chère sœur, que vous parlez avec beaucoup d'assurance, et il me paraît que vous devez avoir quelque raison de vous exprimer ainsi. Mais pourtant, comment une jeune fille telle que vous, qui ne sortait pas de l'appartement des femmes, a-t-elle pu se rencontrer avec lui? Car si vous aviez interrogé quelqu'autre, vous n'auriez jamais pu en tirer des informations si précises. Si vous avez de l'amitié pour moi, ma sœur, que ne me racontez-vous la chose de point en point, pour délivrer mon esprit des doutes qui l'assiégent encore? »

— « Au point où notre entretien en est venu, répartit mademoiselle Lo, je n'ai rien de mieux à faire que de vous raconter tout ce qui en est. Mais, ma sœur, ne tournez pas la chose en raillerie contre moi! »

— « Un commerce secret entretenu dans l'intérieur de l'appartement des femmes est quelque chose de plus grave que ceci, reprit mademoiselle Pe. Et puisque vous ne vous moquez

pas de mon imprudence, quelle raillerie, ma sœur, pourrais-je me permettre contre vous ? »

— « Eh bien ! puisque vous ne voulez pas rire à mes dépens, je vais vous raconter ce qui s'est passé : l'année dernière le jeune M. Sse voulut se rendre à la cour pour demander au docteur Gou d'être l'entremetteur de son mariage avec vous. Parvenu dans le Chantoung, il fut à l'improviste attaqué sur la grande route, et il perdit tout son bagage. Comme il était dans le plus grand embarras, et incertain du parti qu'il avait à prendre, le bonheur voulut quil fît la connaissance d'un certain conseiller Li, qui demeurait dans la maison contiguë à la nôtre, et qu'il lui racontât son aventure. Celui-ci, voyant dans le jeune Sse un bachelier nourri d'études, voulut lui faire composer quatre pièces de vers pour un paravent de soie qu'il destinait au juge de la province, et lui promit en retour les secours dont il avait besoin pour son voyage. Il l'invita donc à venir chez lui, et le retint à loger dans le fond de son jardin. Le pavillon où je me tenais touchait à cette partie du jardin, et j'eus par là l'occasion de voir à la dérobée le jeune Sse. Son air au-dessus du commun, l'habileté avec laquelle il avait com-

posé ses vers, me le firent reconnaître pour un poète du plus grand mérite. Par un retour sur moi-même, je me voyais déjà privée de mon père ; ma mère veuve et sans appui ; mon frère trop jeune encore. Qui pouvait songer à s'occuper de mon mariage? Et si je m'obstinais à garder les instructions ordinaires, ne finirais-je pas par en être la dupe? Dans cette extrémité je crus devoir m'accommoder aux circonstances. Je pris des habits d'homme, et j'eus une entrevue avec lui derrière la porte du jardin. »

Mademoiselle Pe demeura interdite à ce discours qui ne lui causa pas moins de surprise que de satisfaction : « Ma sœur! s'écria-t-elle, si jeune encore, je n'aurais imaginé que vous eussiez tant d'esprit, tant de résolution. On peut dire que vous êtes un héros parmi les belles! »

— « Il n'y a là nulle marque d'un esprit extraordinaire, reprit mademoiselle Lo. Ce que vous dites tient au désir extrême que vous auriez, ma sœur, de me voir changée en garçon. »

— « Ne parlons plus de cela, dit mademoiselle Pe. Mais, ma sœur, dans une entrevue

d'un moment, comment en êtes-vous venue à parler de notre aventure? Il faut que ce jeune étudiant soit un grand babillard! »

— « Ce n'est pas un babillard, répondit mademoiselle Lo; mais comme je lui avais fait des propositions de mariage, et qu'il s'était excusé d'y accéder à plusieurs reprises, je le pressai pour en savoir la cause, et lui, ne sachant comment faire, s'est vu contraint de m'avouer ses sentiments antérieurs. Il était persuadé que je ne pourrais jamais rien savoir d'une aventure qui s'était passée à plus de mille milles, et il n'imaginait guères qu'il me parlait de mon oncle et de ma sœur. Je crois que c'est par un coup du ciel que j'ai été informée de toutes ces circonstances. »

— « Et, ma chère sœur, de quoi êtes-vous convenus pour l'avenir? » demanda mademoiselle Pe.

— « Quand j'ai vu qu'il avait un engagement secret auquel il ne manquerait ni à la vie ni à la mort, que ce n'était point une tête legère, et que, puisqu'il était incapable de vous être infidèle en ce moment, je ne risquais pas qu'il le devînt pour moi par la suite, je me suis mise à le presser plus vivement que jamais, et le

voyant ébranlé, je lui ai promis un double mariage. C'est alors que j'ai pris le prétexte d'éviter une persécution, pour engager ma mère à se retirer ici. C'est avec cette pensée secrète que je suis venue, me proposant, ma sœur, d'arranger la chose avec vous. Je ne prévoyais pas alors à quel point vous partageriez mon désir pour cette union douce comme le concert des sarcelles, intime comme l'entrelacement du lierre, et j'ignorais que, mettant vos intérêts en commun avec les miens, vous feriez, sans qu'il fût besoin d'aucun arrangement, que tout s'accordât si bien avec les vœux du jeune M. Sse. Le ciel, on peut le dire, a bien secondé les souhaits des hommes, et nulle contrariété ne s'est opposée au projet que j'avais formé. »

— « Vous êtes réellement remplie d'esprit, ma chère sœur, reprit mademoiselle Pe. Toute la conduite du jeune Sse était obscure à mes yeux comme si elle eût été enveloppée de brouillard et de fumée; et sans les éclaircissements que vous venez de me donner, il serait encore comme le cerf perdu au milieu des broussailles. Si vous êtes en outre capable d'enlever la fleur et de la fixer à l'arbre, si vous savez vous sacri-

fier pour une autre, les héroïnes des temps passés n'auront rien qui vous surpasse. Mais une fois que le jeune Sse vous eut quittée, comment avez-vous pu savoir qu'il s'était fait inscrire parmi les candidats du Honan ? »

— « Notre voisin le conseiller Li, répondit mademoiselle Lo, est un homme uniquement dévoué au crédit et à la faveur. Nous le vîmes, il y a quelque temps, préparer de beaux présents pour honorer le nouveau fils adoptif du juge de la province ; il a dit que ce fils était précisément le jeune homme qui avait composé des vers, et que comme il lui avait fait précédemment un accueil assez mince, il voulait redoubler de politesse envers lui. Qui pouvait être ce jeune homme si ce n'est le seigneur Sse ? Et comme le seigneur juge est du Honan, j'ai su par là que le jeune Sse était entré parmi les candidats de cette province. Par la suite, quand les listes du concours ont été publiées, le conseiller Li a de nouveau envoyé pour le complimenter, et c'est ainsi que j'ai été informée de son succès. »

— « D'après ce que vous dites là, il n'y a pas de doute que ce ne soit le jeune Sse, reprit mademoiselle Pe ; et puisqu'il ne m'a point

oubliée, notre premier engagement subsiste. Maintenant que vous êtes venue à mon secours, ma chère sœur, nul chagrin n'entrera plus dans ma paisible retraite. »

— « Dernièrement, répartit mademoiselle Lo, quand je me suis réfugiée ici, j'ai craint que le jeune Sse, s'il ne me voyait pas à son retour, ne me cherchât en tous lieux, et j'ai envoyé un domestique à la capitale, pour lui remettre une lettre. Je n'ai point encore la réponse : le temps de l'examen est déjà passé; mais j'ignore si le jeune Sse y aura été heureux. Ma sœur, pourquoi n'envoyez-vous pas quelqu'un pour s'en informer? »

— « Je l'avais oublié, dit mademoiselle Pe; on a, ces jours passés, apporté les listes du concours général à mon père. Mais comme je n'y prenais pas d'intérêt, je ne les ai pas encore vues et je ne sais pas où on les aura mises. »

Yansou, qui se tenait à côté d'elle, prit la parole : « Je crois, dit-elle, qu'on les a laissées dans le pavillon des songes champêtres : je vais aller les chercher. »

Un instant après, elle revint avec les listes qu'elle avait effectivement trouvées. Les deux cousines les déployèrent, et en y jetant les yeux,

elles virent que le treizième nom était celui de Sse Yeoupe. Cette circonstance les combla de joie : « On peut dire, s'écrièrent-elles, que le Ciel favorise les vœux des mortels! »

De ce moment les deux cousines redoublèrent l'une pour l'autre d'estime et d'affection. Elles ne se quittaient pas un quart d'heure.

La douleur n'a qu'un temps, et l'abeille produit le miel.
Le sentiment revêt cent formes diverses, et le ver file la soie.
Si la belle n'eût de sa propre bouche éclairci ce mystère,
Qui eût pu démêler tant de rumeurs contradictoires?

Laissons les deux cousines se livrer à la joie dans l'intérieur de leur appartement, pour parler de Sse Yeoupe qui, du Chantoung, s'était rendu dans la province de Honan. Il y fit un sacrifice à ses ancêtres, et se remit immédiatement en route pour Kinling. Il ne tarda pas à y arriver, et sur-le-champ il voulut aller au village de Kinchi rendre visite à Pe. Tout en préparant les présents d'usage, il envoya devant lui porter les deux lettres du docteur Gou et de l'inspecteur-général Sse. Il espérait bien avoir quelques bonnes nouvelles, aussitôt que ces lettres auraient été remises. Mais, le jour suivant, le messager qu'il en avait chargé revint lui dire qu'au moment où il s'était rendu chez le

seigneur Pe, celui-ci n'y était pas: qu'il avait été faire un petit voyage de plaisir à Hangtcheou: « J'ai remis les deux lettres au concierge, continua-t-il, et il m'a dit que son maître y répondrait aussitôt après son retour. Je lui ai annoncé que votre seigneurie voulait aller rendre visite à son maître. Il m'a répondu que son maître n'étant pas à la maison, il n'y avait personne pour vous recevoir, et qu'il ne faudrait pas que votre seigneurie se donnât la peine d'y venir; que si vous vouliez faire une visite, il suffisait de laisser un billet qu'il placerait dans les registres de la porte. »

Ce rapport causa la plus vive contrariété à Sse Yeoupe. Après être resté quelque temps sans parler : « Pauvre Sse Yeoupe! s'écria-t-il en lui-même, tu es bien mal favorisé du sort. Tu vas dans le Chantoung chercher Lo Mengli: tu ne peux parvenir à le voir. Tu viens ici rendre visite au seigneur Pe : il n'est pas chez lui. Quel parti prendre? »

— « Le seigneur Pe, pensa-t-il ensuite, ne saurait manquer de revenir. Il vaut mieux l'attendre ici pendant quelques jours. — Tu aurais dû, continua-t-il, t'informer du temps où le seigneur Pe doit revenir. »

— « Je l'ai demandé, répondit le messager; on m'a dit qu'il n'y avait pas long-temps que le seigneur Pe était parti; que son but étant de faire un voyage d'amusement, il demeurerait peut-être un mois, peut-être deux ou trois; qu'il n'était pas possible de fixer précisément l'époque de son retour. »

Sse Yeoupe fit là-dessus ses réflexions : « Quoique le seigneur Pe ne soit pas chez lui, j'ai bien envie, pensa-t-il, d'aller toujours demain lui faire ma première visite. Peut-être saisirai-je quelque heureuse occasion de voir un moment Yansou, et de m'informer des nouvelles de sa jeune maîtresse dans ces derniers temps. »

Puis, poursuivant ses pensées : » Quand j'irais, se dit-il à lui-même, mon train, mes domestiques, les gens qui me suivent et qui m'accompagnent, tout cela s'opposera à ce que je puisse prendre des informations en particulier. Et quand je parviendrais au salon, Yansou n'aura pas le moyen de sortir. Il ne me servira de rien d'y être allé. Si je restais ici, le terme qui m'est fixé pour entrer en charge viendrait me presser. Puisque c'est un voyage d'amusement que le seigneur Pe est allé faire au lac occiden-

tal (1), le mieux pour moi est d'aller l'y chercher. »

Comme il était fixé sur ce projet, il vit arriver les employés de son tribunal qui venaient à sa rencontre. Sse Yeoupe se mit donc en route après avoir donné sa proclamation officielle, et comme il ne s'était pas fait annoncer sur la route, il parvint en sept ou huit jours à Hangtcheou. Il eut beaucoup d'occupation, tant pour rendre visite aux autorités que pour prendre possession de sa charge. Mais au bout de quelques jours, se trouvant un peu de loisir, il chargea quelqu'un d'aller sur le lac occidental, s'informer où était logée sa seigneurie le conseiller d'état Pe de Kinling. Celui à qui il avait donné cette commission mit une journée entière à s'en acquitter, et à son retour il dit à son maître qu'après avoir été dans tous les couvents du lac occidental, dans toutes les hôtelleries,

(1) Si-Hou, le lac occidental. Ce lac est situé sous les murailles de Hangtcheou, capitale de la province de Tchekiang, du côté de l'Ouest. Les bords de ce lac sont remarquables par la beauté des sites, et l'on y voit des îles plantées de toutes sortes d'arbres d'agrément : c'est comme un vaste jardin où l'on va faire des parties de plaisir, donner des concerts et des festins, et se livrer aux charmes du *vin et de la poésie*.

dans toutes les fermes, et avoir pris des informations de tous les côtés, on lui avait répondu partout qu'il n'était venu aucun conseiller d'état du nom de Pe.

— « Voilà qui est bien extraordinaire! s'écria Sse Yeoupe ; on a pourtant dit clairement chez lui qu'il était venu ici, comment se pourrait-il qu'il n'y fût pas? » Et il envoya derechef des gens faire des recherches dans tous les quartiers de la ville.

Or, tout en allant faire une promenade aux bords du lac occidental, Pe avait songé que l'inspecteur-général Yang était gouverneur de la province; et craignant qu'en apprenant son arrivée, celui-ci ne voulût reconnaître les politesses qu'il avait reçues dans la maison de Pe, et le prendre au passage à son tour, il jugea à propos de changer de nom, et ajoutant quelque chose à l'orthographe de son nom de Pe, il se fit appeler simplement le bourgeois Hoang-fou (1), de sorte que personne n'avait pu être

(1) Il faut voir les noms de *Pe* et de *Hoang* écrits en chinois pour comprendre comment l'un peut venir de l'autre par une légère altération de l'orthographe. Une figure expliquerait cette transformation, si elle était du moindre intérêt pour la majorité des lecteurs. — Au reste le mot que je rends ici par celui de *bourgeois* désigne à la Chine les gens qui vivent de leurs rentes, qui ne

informé de son séjour. Il loua ensuite, pour se loger, une petite maison tout à côté du pont de Siling; et chaque jour, ayant, comme un simple particulier, un habit de toile et des souliers de jonc, et faisant porter avec lui les quatre choses précieuses du cabinet d'un homme de lettres (1), il s'en allait, soit dans une petite barque, soit en se promenant à pied, jouir de la vue du double pic et des six ponts. Toutes les fois qu'il rencontrait quelques jeunes gens de famille, il prenait, avec une attention scrupuleuse, des informations sur ce qui les concernait.

Il se trouva qu'un jour il était assis dans la galerie de la *source froide*, occupé à admirer une eau limpide qui coulait sur des rochers d'une blancheur éclatante; il vit venir une compagnie de six ou sept jeunes gens, coiffés de larges bonnets, revêtus d'habits de diverses couleurs, et suivis d'un bon nombre de domes-

sont point entrés dans les charges, qui n'ont point pris de degrés et qui n'exercent ni la profession de marchand ni celle d'artisan. Cette classe d'hommes ne paraît pas être fort nombreuse dans un pays où l'émulation est perpétuellement excitée par les concours, et où il ne faut qu'un peu de talent littéraire ou de savoir-faire pour devenir un personnage de distinction.

(1) L'encre, le papier, l'écritoire et les pinceaux.

tiques, qui portaient des tapis de feutre et des flacons de vin. Tous ensemble entrèrent dans la galerie pour y faire collation, et voyant Pe qui y était assis avant eux, et dont l'air distingué, malgré la simplicité de son habillement, aussi bien que les deux valets qui le suivaient, annonçaient qu'il n'était pas un homme du commun, ils lui firent tous une salutation, et s'assirent comme lui. Peu de temps après, les domestiques servirent la collation, et les jeunes gens y invitèrent Pe : « Monseigneur, lui dirent-ils, si vous n'y avez pas de répugnance, veuillez prendre place avec nous. »

A la vue de six ou sept jeunes gens, tous à la fleur de l'âge, Pe imagina qu'il pourrait bien, dans le nombre, se trouver quelqu'homme de mérite. Il ne se fit donc pas beaucoup prier, et se borna à leur dire : « Messieurs, sans vous connaître, je vais vous être bien importun. »

— « Pourquoi donc ? reprirent les jeunes gens. Au milieu des eaux et des montagnes, ceux qui habitent entre les quatre mers sont tous amis. »

— « Allons, messieurs, je vous suis fort obligé, » dit Pe ; et il alla s'asseoir avec eux.

Ils n'avaient pas bu plus d'une ou deux tasses, quand un des jeunes gens de la compagnie prenant la parole : « A votre langage, seigneur, dit-il, je vois que vous ne devez pas être de notre ville de Hangtcheou. Dites-nous, je vous prie, le nom de votre pays, le vôtre, et ce qui vous amène ici. «

— « Je suis de Kinling, répondit Pe. Mon nom de famille est Hoangfou. C'est la beauté des sites de votre pays, de vos eaux et de vos montagnes qui m'a engagé à venir faire ici un petit voyage. »

— « Êtes-vous dans les écoles ou dans les charges ? » demandèrent les jeunes gens.

— « Je ne suis, répliqua Pe, ni dans les écoles, ni dans les charges. J'ai dans mon village une couple d'arpents de terre que je m'occupe à faire valoir. »

— « Pour un cultivateur de village, dirent les jeunes gens, vous êtes un ami de la dissipation, notre vieux camarade, puisque vous venez ainsi goûter le plaisir de la promenade au milieu des eaux et des montagnes. »

— « Permettez-moi une demande, messieurs, dit Pe. Êtes-vous dans les écoles ou dans les charges ? »

— « Nous voici sept, répondit un de la compagnie, qui honorons le même Dieu tutélaire. » Puis montrant du doigt ses compagnons : « Ces trois messieurs, ajouta-t-il, sont élèves du collége de Jinho ; ces deux-ci sont élèves du collége de Tsiantang, et moi je suis du collége du département, et j'ai obtenu récemment un grade à Nanyeung. » Montrant celui des jeunes gens qui avait fait les premières questions : « Pour monsieur, continua-t-il, il est comme vous, notre vieux ami : il n'est ni dans les écoles, ni dans les charges. »

— « Monsieur a donc un grade élevé ? » demanda Pe.

Le jeune homme se mit à rire : « Vous devinez très-bien, notre vieux ami, s'écria-t-il, vous avez trouvé la chose du premier coup. Le nom de famille de monsieur est Wang. Il est de la promotion de l'automne dernier. C'est, comme vous voyez, un grand personnage en herbe. »

— « Ah ! messieurs, reprit-il, puisqu'il en est ainsi, vous êtes autant de branches du fleuve de la littérature. J'ai manqué au respect que je vous dois. »

Le licencié Wang prit alors part à la conver-

sation : « Que parlez-vous de littérature ? dit-il. C'est un métier qui casse la tête et les os. Vous y auriez aisément réussi. Ce grade de licencié, on l'obtient sans peine en soutenant ses études d'un peu de forfanterie et de babil. Mais c'est, notre vieux frère, que vous trouvez plus doux de ne pas étudier, d'acheter de bons arpents de terre, d'amasser de l'argent et de faire bombance en chair et en poisson. C'est une bonne chose de n'être bon à rien ! »

Un autre de la bande reprit : « Seigneur Wang, après votre succès, vous voilà comme un dieu sur terre. Ne tenez donc pas le langage d'un homme de plaisir. Il me semble que c'est nous autres bacheliers qui avons à souffrir. Quand le principal vient, il faut subir l'examen annuel. Au collége, il faut se présenter à l'examen de chaque mois. Des amis ne peuvent pourtant pas se dispenser de se voir et de faire société les uns avec les autres. Il y a de l'inconvénient à ne pas étudier, et il y en a à se livrer à l'étude. »

— « Mon cher, reprit un troisième, vous ne parlez que des inconvénients, et vous ne dites rien du plaisir qu'il y a à se promener dans

la ville, à parler des affaires des autres, et à faire bonne chère. »

Toute la compagnie se mit à rire à ces mots, et après qu'on eut fait collation pendant quelque temps, un des jeunes gens de la troupe prit la parole : « C'est trop boire ! s'écria-t-il. Je ne veux plus rien prendre ; mais nous voici rassemblés aujourd'hui, et nous n'avons pas encore composé de vers. Il faut pourtant que quelqu'un propose un sujet ; tout le monde le traitera, et cela terminera notre réunion de la matinée. »

— « Qui peut supporter de faire des vers après la collation ? » s'écria un des jeunes gens.

— « Quand nous ne devrions pas achever de composer, dit un autre, prenons toujours un sujet, et demain nous pourrons y donner le dernier poli avec nos camarades. »

— « Ne parlez donc pas ainsi comme des hommes à petites vues, dit le licencié Wang. Puisqu'il faut composer, composons, et que ceux qui ne finiront pas leurs vers soient punis de trois tasses. »

— « Voilà qui est propre à donner de la

verve, reprirent les jeunes gens. Mais notre vieux frère Hoangfou que voici, comment va-t-il faire ? »

— « Comment pourriez-vous lui faire composer des vers, puisqu'il n'a pas étudié? demanda le licencié Wang. Qu'il boive et cela suffit.. »

— « C'est juste! c'est juste! reprirent les jeunes gens. Donnez-nous le sujet, s'il vous plaît. »

— « Ce sera *la promenade au lac occidental.* Quel besoin d'en chercher un autre? » répondit le licencié Wang.

— « Le sujet est bon, mais il est un peu difficile, répartirent les jeunes gens. Toutefois n'en parlons plus! » Et l'on dit aux domestiques de prendre le papier, l'encre, les pinceaux et les écritoires qui avaient été apportés, et de les placer devant chacun des convives. Tous alors se mirent à composer : les uns gardaient le silence en cherchant leurs pensées ; les autres buvaient quelques tasses en allant à la quête des expressions. D'autres tenaient le pinceau levé, ou hochaient de la tête en marmottant péniblement quelques syllabes. Il

y avait déjà long-temps qu'ils s'occupaient ainsi, sans qu'un seul eût encore fini sa pièce. Pe, qui les regardait, laissa involontairement échapper un éclat de rire. « Ne riez pas, mon vieux frère, lui dit le licencié Wang. Vous qui n'avez pas étudié, vous ne sauriez concevoir la peine qu'on a pour faire des vers. Il y a un vieux proverbe qui dit: Pour faire un vers de cinq syllabes, il faut s'arracher plus d'un brin de barbe. »

— « Sans avoir étudié, répondit Pe, je saurais bien composer une couple de vers. »

— « Si vous êtes en état de le faire, dirent les jeunes gens, pourquoi ne vous mettez-vous pas aussi à composer une pièce? »

— « S'il faut que je compose, donnez-moi la rime, répondit Pe. Autrement, il y a tant de gens qui ont traité le sujet de la promenade au lac occidental: vous diriez que j'ai pillé quelqu'ancienne pièce. »

En l'entendant parler avec tant d'assurance, le licencié Wang dit en lui-même: « Puisqu'il veut qu'on lui donne la rime, je vais lui en choisir une bien difficile. » Levant alors la tête, il aperçut à côté de la galerie un poirier du

Japon en fleurs, et le montrant du doigt à Pe: « Eh bien, lui dit-il, la rime sera le nom de ce poirier! »

— « Soit ! » répondit Pe, et sur-le-champ il ordonna aux valets qui le suivaient de tirer de son coffre de cérémonie une ancienne écritoire de Touanhi, un pinceau de poil de lapin à manche de bambou rayé, un bâton d'excellente encre conservée depuis long-temps, et une feuille de papier à raies noires, et de les poser sur la natte. A la vue de ces pinceaux et de cette encre de la meilleure qualité, les jeunes gens commencèrent à être un peu déconcertés, et ils se dirent secrètement: « Qui eût pu imaginer que ce vieux bonhomme avait ainsi des choses de choix? Il faut que ce soit quelque richard! » — « Si c'est un richard, ajoutaient-ils, bien certainement il ne pourra pas composer. »

Au milieu de cette incertitude et de ces conjectures, ils virent Pe saisir le pinceau, et ce fut bientôt comme un nuage qui laisse échapper des torrents de pluie. En moins d'un quart d'heure, les quatre distiques étaient achevés. Dès que Pe eut fini, les jeunes gens

s'empressèrent de prendre ce qu'il avait écrit pour le lire. Ils y trouvèrent ce qui suit :

A la voix de l'épervier, l'hirondelle s'envole, pareille à un tissu de soie ;
A dix milles le lac étend ses rives semblables à des tapis parfumés,
Le soleil répand l'odeur des fleurs, et la poussière même est embaumée sous les pas des chevaux ;
C'est un jeu de paume où le printemps nous retient par son doux sourire.
Les montagnes percent les murs de la ville, et les ponts traversent les monastères,
Les fleurs enveloppent les maisons, les saules recouvrent les cabanes :
Si l'on demande de qui le zéphyre tient ce souffle enchanteur,
C'est de la flûte de jaspe, c'est du haut-bois d'or qui ornent ce poirier.

PAR LE VIEUX HOANGFOU DE KINLING.

Aussitôt qu'ils eurent fini de lire, les jeunes gens frappés d'étonnement s'écrièrent : « Les beaux vers ! les nobles expressions ! A cette habileté extraordinaire, on ne vous prendra pas pour un homme qui n'a pas étudié. Votre seigneurie n'aurait-elle pas, en passant, voulu se divertir à nos dépens ? »

— « Comment pourriez-vous l'imaginer ? dit Pe en riant. Quoique en état de composer quelques vers, je n'ai véritablement pas fait d'études. Les anciens avaient coutume de dire qu'il fallait

pour la poésie un genre de talent particulier, et qui n'avait rien de commun avec les études classiques. »

En ce moment le soleil commençait à s'abaisser du côté de l'occident, et l'on vit les domestiques de Pe le rejoindre en apportant une chaise comme celles dont on se sert pour voyager dans les montagnes. Pe se leva aussitôt, et s'approchant des jeunes gens pour prendre congé d'eux : « Je devrais encore rester ici pour vous tenir compagnie, dit-il ; mais le jour tombe, je suis vieux et je n'ose demeurer plus long-temps. »

En voyant ce brillant équipage, les jeunes gens se levèrent tous avec empressement et voulûrent le reconduire. Pe leur fit ses remercîments, monta dans sa chaise et partit escorté de ses porteurs et de ses valets, laissant les jeunes gens dans l'incertitude et les conjectures, mais bien convaincus qu'il n'était pas un homme ordinaire. Combien ils regrettaient les paroles indiscrètes qui leur étaient échappées, et l'accueil familier qu'ils lui avaient fait !

Comment deviner que cette lagune n'est autre que l'Océan lui-même ?

Champignons d'un matin, ne comptez pas sur une longue existence.

Qui donne à ces écoliers tant de présomption et d'impolitesse ?
C'est qu'ils ont, un seul instant, vu le ciel au travers d'un tuyau.

Un jour il arriva qu'un religieux du monastère de Tchaoking, nommé Hianyun, vint apporter à Pe du thé nouveau. Pe le retint pour prendre une collation sans apprêt qu'il fit servir à l'instant, et continuant la conversation : « Le lac occidental a la plus grande renommée dans les provinces du sud-est de l'Empire; c'est le rendez-vous des gens de lettres. Quels sont ceux des jeunes lettrés célèbres de notre temps qui s'y trouvent actuellement ? » lui demanda-t-il.

— « Beaucoup d'hommes en réputation vont et viennent sur les bords du lac occidental, répondit Hianyun. Mais il y a des réputations solides, et d'autres qui sont sans fondement. Ces jours derniers pourtant il est venu de Soungkiang deux jeunes gens, l'un du nom de Tchao et surnommé Tsianli, l'autre du nom de Tcheou, surnommé Chingwang. Ces deux-là sont du nombre des lettrés dont la renommée est bien fondée. »

— « Comment l'avez-vous pu savoir ? » demanda Pe.

— « Ils sont jeunes et de l'extérieur le plus

agréable, répartit Hianyun, et les pièces qu'ils produisent sont reçues avec des éloges universels. Des amis qu'ils ont parmi les gens les plus distingués du pays viennent chaque jour leur rendre visite. La file ne discontinue pas. Les hommes d'un rang élevé, les premiers magistrats de l'Empire sont de leur connaissance. Les uns leur demandent de composer des morceaux de littérature; les autres les engagent à venir chez eux. Ils sont tout le jour sur le lac, dans des barques, assistant à des collations, à des divertissements sans fin. Ils ont été ces jours derniers visiter sa grandeur le gouverneur Yang. Sa seigneurie les a reçus elle-même et leur a fait le plus honorable accueil. Elle les a retenus deux jours et aurait bien voulu les garder davantage. Hier, on est venu leur demander de choisir les pièces pour l'examen de la ville. Si ce n'étaient pas des gens d'un talent véritable et éminent, pourraient-ils en imposer à tant de monde? »

— « Où logent ces deux messieurs? » demanda Pe.

— « Dans l'aile orientale de notre monastère, » répondit Hianyun.

— « A quel bâtiment? » demanda encore Pe.

— « Il n'y a pas besoin de s'en informer, dit Hianyun. Une fois devant le monastère, il n'y a qu'à nommer Tchao Tsianli et Tcheou Chingwang. Quel est celui qui ne les connaîtrait pas ? »

— « D'après tout cela, dit Pe, il faut que ce soient en effet deux hommes célèbres. » Il continua quelque temps la conversation, après quoi Hianyun prit congé de lui et sortit.

Pe très-satisfait intérieurement : « Je savais bien, dit-il en lui-même, que je découvrirais quelqu'un sur les bords de ce lac occidental. Ceci ne surpasse pas du tout mon attente : j'irai dès demain les trouver, et s'ils ont un véritable talent, le double mariage de Houngiu et de Mengli sera bientôt conclu. »

Le lendemain donc, s'étant muni d'un chapeau de paille et d'un habit de campagne, qui lui donnaient tout l'extérieur d'un habitant des montagnes, il se munit de deux billets de visite où il inscrivit seulement le nom de Hoangfou de Kinling, et prenant avec lui un seul petit valet, il s'en vint rendre visite aux deux jeunes gens. Il voulut s'informer d'eux à la porte du monastère, mais au moment même il y eut quelqu'un qui lui dit : « Vous êtes sans doute des gens qui

venez voir MM. Tchao et Tcheou : allez-vous en à l'aile orientale. »

Pe entra dans le couvent et se dirigea vers l'aile qu'on lui avait indiquée. Bientôt il aperçut, à l'entrée d'une cellule, un grand nombre de domestiques et de gens en habits bleus, dont les uns tenoient des billets de visite et les autres apportaient des présents : on entrait, on sortait, on courait avec beaucoup d'empressement et de fracas. Pe, qu'on avait mis au fait, s'approcha de la porte, et dit en passant à son valet de remettre ses billets de visite. Le portier les reçut en disant : « Mes maîtres seront privés de l'avantage de vous recevoir : ils sont sortis, monsieur ; veuillez me laisser vos billets. »

— « Où sont allés vos maîtres? » demanda Pe.

— « A la ville, chez Wangtchunyouan, répondit le concierge ; on les a engagés à assister à une discussion au sujet d'une inscription qu'on va ériger. Ils doivent rendre des visites sur le chemin et je crains qu'ils ne rentrent qu'après midi. Ils sont invités aujourd'hui chez le seigneur Tchang de Tsiantang, et à leur retour il faudra qu'ils aillent dîner. »

— « Puisqu'il en est ainsi, prenez la peine

de garder mon billet, je reviendrai les voir, dit Pe. » Le concierge fit signe qu'il s'acquitterait de la commission, et s'adressant au petit valet : « Où demeure votre maître? lui demanda-t-il; demain, ces messieurs voudront lui rendre sa visite. »

— « Il loge à la ferme de Tsaïya, sur le pont de Siling, » répondit le petit domestique. Après ces mots Pe sortit du couvent. Il vit encore beaucoup de gens qui y entraient pour visiter messieurs Tchao et Tcheou, et il ne put s'empêcher de rire intérieurement : « Que sont ces jeunes gens-ci, dit-il en lui-même, pour qu'on les exalte à ce point? »

Il s'en revint à son logement où il prit quelque repos. Sur le soir, comme le jour était prêt à tomber, il alla à pied se promener sur le pont pour jouir de la vue du lac. De là il aperçut un grand bateau préparé pour une partie de plaisir, dans lequel on entendait le bruit des flûtes et la voix des chanteurs, et qui se dirigeait vers le pont. Quelqu'un qui se trouvait à côté de lui dit : « C'est le seigneur sous-préfet de Tsiantang qui a invité de la compagnie. »

Au bout d'un moment, le bateau arriva au-dessous du pont; Pe regarda avec plus d'atten-

tion et vit le sous-préfet au bas bout, et à l'endroit le plus honorable; deux tables où étaient assis deux jeunes gens qui parlaient haut et avec un ton d'assurance. Il les suivit des yeux pendant qu'ils s'éloignaient et ils lui parurent des hommes de bonne mine et faits pour le plaisir. Il ne put les observer long-temps, parce qu'ils étaient passés rapidement. Cette vue prévint Pe favorablement pour les deux jeunes gens.

Le lendemain, il retourna pour les voir; mais ils n'y étaient pas encore. Après avoir attendu quatre ou cinq jours il vit venir un domestique porteur de deux billets de visite, et qui, courant de l'air le plus empressé, demanda si ce n'était pas là la demeure de M. Hoangfou? les gens de la maison lui répondirent affirmativement, et ce domestique ajouta : « Prenez bien vite ces billets : MM. Tchao et Tcheou de Soungkiang viennent lui rendre leur visite : leur barque arrive à l'instant. »

En entendant ces mots, Pe sortit en hâte pour les recevoir, et vit les deux jeunes gens qui avaient déjà passé la porte. Il les fit entrer avec beaucoup de façons qui furent rendues de part et d'autre, et les compliments étant terminés, on s'assit aux places consacrées par l'usage.

Tchao Tsianli prit le premier la parole : « Votre seigneurie a daigné, ces jours derniers, jeter un regard sur nous, dit-il ; nous aurions bien voulu accourir pour demander à vous voir. Mais quoi ! voilà deux jours que nous sommes occupés chez sa grandeur le gouverneur. Hier encore, il a fallu aller faire collation chez le sous-préfet. Les jours s'enfuient au milieu des chars et des chevaux. Telle est la cause qui nous a retardés, et nous espérons bien que vous ne nous en ferez pas un crime. »

— « Messieurs, reprit Pe, vous êtes tous deux à la fleur de l'âge, et doués d'un beau talent. Ce sont quelques instants qu'il vous faut sacrifier à la joie et à la satisfaction de tout le monde. »

— « Nous sommes, répartit Tchéou Chingwang, de pauvres écoliers sans mérite, à qui le hasard a procuré une vaine renommée. C'est pour nous le sujet d'une confusion inexprimable. — Quelle est, ajouta-t-il, la patrie de votre seigneurie ? »

— « Kinling, » répondit Pe.

— « Kinling est un noble pays, et votre extérieur l'annonce dignement, reprit Tchao Tsianli. Le docteur et académicien Gou Touïan,

continua-t-il, et Pe Thaïhiouan, du ministère des ouvrages publics, qui sont de votre ville, sont sans doute de la connaissance de votre seigneurie ? »

— « J'ai entendu parler d'eux, répartit Pe un peu surpris, mais je ne me suis jamais trouvé avec eux. Permettez-moi, monsieur, de vous demander le motif de cette question ? »

— « Ces deux seigneurs sont l'ornement de Kinling, répondit Tchao Tsianli, et nous sommes très-bien avec eux. C'est ce qui m'a conduit à m'informer d'eux. »

—« Les avez-vous déjà rencontrés ? » demanda Pe.

— « Nous passons continuellement d'un lieu à l'autre : comment pourrions-nous ne les avoir pas rencontrés ? dit Tchao Tsianli. L'automne dernier, le seigneur Gou dirigeait le concours du royaume de Tsou (1), et il aurait voulu nous inviter à venir lui composer son programme, et l'introduction aux listes de l'examen; mais nous avions chez nous trop d'amis qui n'ont pas voulu nous laisser partir, et il ne

(1) On a vu précédemment que le royaume de Tsou était la province actuelle de Houkouang.

nous a pas été possible de nous rendre à ses désirs. »

— « Ah! messieurs, Gou Touïan vous estime à ce point! s'écria Pe, mais j'ai ouï dire que ce Pe Thaïhiouan était un vieillard qui voyait fort peu de monde. Comment avez-vous fait pour être bien avec lui? »

— « En effet, le seigneur Pe voit très-peu de monde, dit Tcheou Chingwang; mais il aime le vin et la poésie, et nous avons maintes fois bu et composé avec lui. C'est ce qui a fait naître notre intimité. »

— « A ce que je vois, dit en riant Pe, il n'y a, comme on dit, personne sous le ciel qui n'ait son côté faible. »

Les deux jeunes gens causèrent encore un peu; puis ayant pris le thé, ils se levèrent en hâte. Pe ne fit rien pour les retenir; mais il les reconduisit jusqu'à la porte, où ils le quittèrent.

Ce que vous entendez vous attire;
Ce qui frappe vos yeux vous éloigne.
Il y a loin de ce qu'on vous a dit à ce que vous voyez :
Un vain bruit ne fait pas naître l'estime.

Après avoir reconduit les deux jeunes gens, Pe ne put retenir un soupir : « De pareils let-

trés , s'écria-t-il , avec toute leur célébrité sont des gens qui devraient mourir de honte ! »

On verra dans le chapitre suivant ce qui arriva après cette aventure.

CHAPITRE XVII.

LES PERSÉCUTIONS D'UN HOMME PUISSANT OBLIGENT UN MAGISTRAT A QUITTER SA CHARGE.

Que les passions des méchants les rendent haïssables !
Leurs offres mêmes sont pernicieuses et funestes.
Celui qui reçoit du monde confie au chien la garde de sa porte,
Et l'intrigant se garde d'éloigner les insectes qui bourdonnent autour de lui.
Le front même de la statue du plus puissant des dieux n'est pas à l'abri des souillures,
Et la glace se forme entre ses augustes sourcils.
Des fourbes, à l'envi, multiplieront leurs odieuses persécutions.
Mais peut-être qu'à la fin ils ne seront pas toujours d'accord !

Pe passait ainsi son temps sur les bords du lac occidental, toujours occupé du choix de ses gendres, et faisant, pour en trouver, des courses superflues. Ceux qu'il n'avait pas jugés dépourvus de talent et d'agréments étaient des écoliers fanfarons et menteurs : aucun ne lui avait paru digne de fixer son attention. Après plus d'un mois de séjour, ennuyé à l'excès de cette recherche infructueuse, il passa le fleuve à Tsiantang, et se rendit à Chanyin (1) pour visiter la grotte du célèbre empereur Iu.

(1) Chanyin est une petite ville du Tchekiang, dans

Cependant Sse Yeoupe, depuis qu'il était en charge, envoyait tous les jours prendre des informations au sujet de Pe, sans jamais pouvoir découvrir ses vestiges. Il était chez lui, en proie à une tristesse et à une inquiétude extrêmes. Un jour, une affaire de quelque importance l'obligea d'aller visiter sa grandeur le gouverneur Yang. Après avoir expédié les papiers qu'il lui avait portés, le gouverneur ferma sa porte et le retint à prendre le thé: « Vous êtes extrêmement jeune, sage magistrat! » lui dit-il.

une des parties les plus pittoresques de cette province, qui passe elle-même pour le paradis de la Chine. Cette ville n'est pas marquée sur la carte de Danville; et à cette occasion je remarquerai que cette carte n'est ni assez exacte, ni assez détaillée pour qu'on puisse y suivre toutes les courses dont il va être question. J'avais quelqu'envie de remédier à cet inconvénient en composant une carte spéciale pour *la géographie des Deux Cousines*; mais, quoique j'eusse l'autorité des éditeurs qui ont dressé des cartes pour les voyages de Gilblas et de Don Quichotte, et un atlas pour les eaux de Saint-Ronan et la fiancée de Lammermoor, j'ai craint d'afficher de trop hautes prétentions en me prévalant de ces grands exemples, et j'ai voulu attendre, pour les suivre, que cette alliance nouvelle des géographes avec les romanciers fût confirmée par des actes multipliés, et qu'il fût un peu moins ridicule d'étaler tant de science en des occasions si frivoles.

— « Excusez-moi (1), répondit Sse Yeoupe; j'ai cette année vingt-un ans. »

— « Dans le temps où j'étais à la cour, reprit le gouverneur, je me trouvais soir et matin avec le seigneur votre père, qui est un de mes plus intimes amis : cependant je n'ai jamais eu l'avantage de vous y rencontrer. »

— « Mon père et moi, répartit Sse Yeoupe, nous n'étions par la naissance qu'oncle et neveu: ce n'est que l'année dernière qu'il m'a adopté pour son fils. Voilà pourquoi je n'ai pas eu l'honneur de voir votre excellence pendant que vous étiez à la cour. »

— « Ah j'entends! dit le gouverneur. Je me souviens en effet qu'il n'avait pas de fils. Mais à votre accent, vous ne paraissez pas être du Honan: dans quelle province avez-vous pris vos premières inscriptions? »

— « Je suis de Kinling, » répliqua Sse Yeoupe.

— « Depuis que vous êtes entré dans les charges, je vois, dit le gouverneur, que vous

(1) Littéralement *je n'oserais ;* ce qui n'a pas, en chinois, l'effet bizarre qu'une telle réponse produirait en français.

n'avez pas encore formé d'établissement. Comment cela se fait-il? »

— « Le hasard et quelques circonstances particulières m'ont fait errer en différents lieux : c'est ce qui est la cause de ce retard. »

— « Mais maintenant vous ne pouvez plus tarder davantage. J'ai appris hier, continua Yang, que le seigneur Tchin venait d'être nommé gouverneur du prince héréditaire. Je voudrais lui adresser une pièce de compliment. Vous avez beaucoup de talent : il faut que vous reveniez demain et que vous me prêtiez votre assistance. »

— « Je n'ai qu'un talent bien médiocre, répartit Sse Yeoupe. Mais je dois m'efforcer d'exécuter vos ordres. »

Après avoir accepté deux tasses de thé, Sse Yeoupe prit congé et sortit.

Or ce gouverneur Yang, ainsi qu'on a pu se le rappeler, n'était autre que Yang Thingtchao. Il avait une fille qui se trouvait justement à l'âge où les jeunes demoiselles commencent à assujétir leurs cheveux avec une agrafe (1). Voyant dans la personne de Sse Yeoupe un

(1) A sa quinzième année.

homme à la fleur de l'âge, déjà parvenu au doctorat, d'une belle figure et d'un extérieur agréable, il s'était décidé à le retenir pour prendre le thé, et pour avoir avec lui un instant d'entretien, et il eut une joie extrême d'apprendre que ce jeune homme n'était pas encore marié.

Le lendemain, le préfet du département étant venu lui rendre visite, il fit sur-le-champ entrer ce magistrat dans un salon intérieur, et là il lui communiqua le dessein qu'il avait conçu de prendre Sse Yeoupe pour son gendre. Ensuite il pria le préfet de se charger du rôle d'entremetteur. Celui-ci n'osa pas refuser une pareille commission, et, étant retourné à son hôtel, il fit immédiatement inviter Sse Yeoupe à venir le voir. « J'ai à vous féliciter, mon vertueux ami ! » lui dit-il en le recevant.

— « Sur quel sujet ? » demanda Sse Yeoupe.

— « J'ai été aujourd'hui rendre une visite au gouverneur. Sa grandeur m'a retenu pour prendre le thé : il m'a dit qu'il avait une fille, aussi vertueuse que belle ; que touché des succès que vous aviez obtenus dans un âge encore si peu avancé, et ayant appris que vous n'étiez pas marié, il me confiait le soin de ménager

une alliance entre vous et lui. Il désire qu'un lien indissoluble et fortuné vous attache à lui. C'est là sans doute une affaire extrêmement heureuse : de quoi se réjouirait-on, si l'on était indifférent pour une pareille chose ? Voilà le sujet sur lequel je vous adressais mes félicitations. »

— « Je suis infiniment sensible à la bienveillance de sa grandeur, ainsi qu'à vos bontés, monsieur le préfet, répondit Sse Yeoupe. Je ne devrais assurément pas m'y refuser : mais mon père a déjà écrit à notre compatriote Pe, du ministère des ouvrages publics, afin de lui demander sa fille pour moi. »

— « L'alliance que le seigneur votre père a sollicitée pour vous est-elle déjà conclue ? demanda le préfet. Si elle n'était pas encore définitivement arrêtée, la manière dont sa grandeur insiste pour vous donner cette marque de bonté, les offres qu'il met devant vos yeux, ne laissent guère le moyen de refuser. »

— « Il y a long-temps, reprit Sse Yeoupe, que j'ai, pour cette alliance, un engagement avec le seigneur Pe. D'ailleurs la lettre de mon père est partie, et de plus, c'est l'historiographe Gou Touïan qui a fait l'office d'entre-

metteur. Il n'y a pas moyen de revenir sur cette affaire, ni par conséquent d'en entamer une autre. J'espère, monsieur le préfet, que vous voudrez bien m'excuser auprès du gouverneur, si je me vois contraint de refuser la marque de sa bienveillance. »

— « Cela n'est pas difficile, répartit le préfet. Il y a seulement une chose à observer : le gouverneur est un homme avec lequel il n'est pas bon d'avoir rien à démêler. D'ailleurs, dans nos charges, vous et moi sommes ses subordonnés. Une telle manière de répondre à l'offre de son alliance pourrait avoir bien des inconvénients. »

— « Dès qu'on est dans les charges, on a toujours quelques débats à soutenir, répliqua Sse Yeoupe. Mais pour cette alliance, il m'est trop difficile d'exécuter vos ordres. »

— « Quoi qu'il en soit, dit le préfet, il est nécessaire que vous y repensiez encore, et vous ne devez pas pécher par trop d'obstination. »

— « Le fond de cette autre affaire est bien clair, reprit Sse Yeoupe. Le mariage est une chose soumise aux règles établies par les rites pour les rapports sociaux. Puisque j'ai déjà

formé une demande, comment pourrais-je songer à en faire encore une autre? Je vous prie seulement, monsieur le préfet, d'employer tous vos soins à lui rendre ma réponse. »

Le préfet, voyant que Sse Yeoupe résistait à toutes ses instances, et qu'il n'y avait rien à espérer, prit le parti de reporter mot pour mot au gouverneur tout ce que Sse Yeoupe lui avait dit. Quand le gouverneur apprit que la personne recherchée par Sse Yeoupe était la fille de Pe, cette nouvelle lui inspira diverses réflexions: « La fille de Pe Thaïhiouan, dit-il en lui-même, a une grande réputation de talent et de beauté: tout le monde en devient amoureux. D'ailleurs il a Gou Touïan pour entremetteur, et son père Sse Fanghoeï est aussi très-bien avec eux. Il y a neuf sur dix à croire que ce mariage réussira. Comment ne serait-il pas éloigné de mes vues? Je ne m'en embarrasserais pas s'il se prêtait aux miennes; quoique par ma charge je sois fort au-dessus de lui, c'est un jeune homme à la fleur de l'âge et déjà éprouvé dans les examens. Mais à moins que le vieux Pe ne le rebute, viendra-t-il jamais de lui-même s'adresser à moi? Au reste, qui sait dans quelle disposition se trouvera Pe à présent? »

Il continuait de se livrer à ses pensées, sans qu'aucun expédient se présentât à lui. Tout d'un coup il lui vint une réflexion : « Il y a quelque temps, lorsque le vieux Pe m'a retenu chez lui, il avait un hôte qui logeait dans sa maison, un certain Tchangfanjou, qui m'a tenu compagnie pendant plusieurs jours. Je l'avais perdu de vue depuis que nous nous étions quittés. Ces jours derniers, il m'a fait remettre un billet en demandant à me voir. J'imaginai qu'il voulait tirer avec moi quelqu'avantage de sa liaison avec le vieux Pe ; et ne me souciant pas d'une pareille intimité, je ne voulus pas le recevoir. Mais il est à propos maintenant que je l'invite à dîner ; je commencerai par expédier l'affaire qui l'avait amené, et je pourrai m'informer ensuite des dispositions actuelles du vieux Pe. S'il est quelque machine qu'on puisse faire jouer, il nous reste encore de la ressource. »

Après s'être arrêté à ce plan, le gouverneur manda un de ses officiers, et lui dit d'écrire un simple billet avec son nom, et de l'adresser au sieur Tchangfanjou de Tanyang, en l'invitant à venir dîner dans son appartement particulier. Conformément à cet ordre, l'officier

prépara un billet et envoya quelqu'un pour faire l'invitation.

On se rappelle que Tchangfanjou, en sortant de la maison de Pe où il avait joué un rôle si ridicule, avait pris pour prétexte l'approche de l'examen provincial, afin de pouvoir se retirer chez lui. Il n'était pas homme à rougir, et, songeant à la connaissance qu'il avait faite du gouverneur Yang, il était venu se réfugier à Hangtcheou. Là, il avait fait au gouverneur un grand nombre de visites; mais comme il ne voyait pas qu'on répondît à sa politesse, il jugea que le gouverneur ne se souciait pas de lui, et il finit par renoncer à le voir. Ce fut donc pour lui une nouvelle tout-à-fait inopinée, que l'arrivée du messager porteur du billet de visite et de l'invitation. Rempli de joie, il changea d'habits et de bonnet avec empressement, et vint attendre devant la porte du palais. Quand il fut midi, les portes s'ouvrirent, on appela les invitations, et Tchangfanjou fut admis dans l'intérieur.

Après les premiers compliments, le gouverneur et son hôte s'assirent chacun à leur place, et le premier prenant la parole: « Depuis que j'ai reçu vos visites, dit-il, je voulais vous en-

gager à dîner; ne vous offensez pas, je vous prie, si les affaires du gouvernement m'ont fait tarder jusqu'à ce moment. »

— « J'avais déjà reçu de vous des graces infinies, répondit Tchangfanjou, et je m'estimais le plus heureux du monde. Vous me faites maintenant l'insigne honneur de m'inviter chez vous ; que puis-je faire pour m'en montrer digne? »

Peu de temps après on servit, et quand les premières tasses eurent été vidées : « Vous aviez fixé votre domicile chez Pe Thaïhiouan : comment avez-vous trouvé le temps de venir jusqu'ici? » demanda le gouverneur.

— « J'ai pris congé de sa seigneurie Pe à raison de l'examen provincial de l'automne passé où j'étais candidat, répondit Tchangfanjou. C'est ce qui m'a permis de venir ici et de m'approcher du foyer de la raison et de la vertu. »

— « Ah! vous avez quitté Pe Thaïhiouan? dit le gouverneur. Je ne sais s'il a marié sa fille depuis ce temps : en avez-vous appris quelque nouvelle? »

— « Pour ne point tromper votre grandeur, dit Tchangfanjou, quoique je fusse précédem-

ment logé chez le seigneur Pe sur le pied d'un hôte ordinaire, il m'avait réellement fait espérer qu'il me prendrait pour son gendre. Je n'aurais pas imaginé que par la suite le seigneur Pe prêterait l'oreille aux calomnies de quelques gens de rien, qui m'obligeraient à prendre congé : au reste, j'ai ouï dire que sa fille n'est pas encore établie. »

— « Le vieux Pe est un homme extrêmement entier et plein de confiance en lui-même. Dans les premiers temps, lorsque j'étais à la cour, je lui avais fait faire deux ou trois fois des propositions pour mon fils; mais il n'a pas même voulu les écouter. »

— « Si c'est ainsi qu'il prétend se choisir un gendre, j'ai peur que le mariage de sa fille ne s'achève pas durant sa vie actuelle ! (1) » s'écria Tchangfanjou.

— « C'est vrai ! vous avez raison ! dit le gouverneur en faisant un grand éclat de rire. Mais j'ai entendu dire tout récemment que le juge Sse la lui avait fait demander par l'intermédiaire de Gou Touïan. Vous savez peut-être cela ? »

(1) Allusion à la métempsycose, comme on en a déjà vu plusieurs exemples.

— « Je ne le savais pas encore; mais permettez-moi de vous demander qui est ce juge Sse? »

«— C'est un docteur de la nouvelle promotion, Sse Yeoupe, » répondit le gouverneur.

— « Ce Sse Yeoupe est de la province de Honan, » observa Tchangfanjou.

— « C'est son oncle paternel qui est du Honan, répondit le gouverneur, et c'est pour cette raison qu'il est inscrit parmi les candidats de cette province. Pour lui, il est de Kinling. »

— « En ce cas-là, c'est M. Sse, surnommé Liansian! s'écria Tchangfanjou très-surpris; je croyais que c'était une autre personne du même nom. »

—« Est-ce que vous avez des liaisons avec lui? » demanda le gouverneur.

— « Nous sommes amis intimes, M. Sse et moi: il a demeuré plus d'un mois dans mon jardin, » répondit Tchangfanjou.

— « Je suis charmé qu'il en soit ainsi, dit le gouverneur. J'aurai une affaire à vous confier. »

— « Puis-je vous demander quelle affaire? » reprit Tchangfanjou.

— J'ai une fille, dit le gouverneur, et j'avais jeté les yeux sur lui pour en faire mon gendre;

mais ses vues s'étaient dirigées sur la fille du seigneur Pe, et il s'est obstinément refusé à mes offres. Puisque vous êtes liés ensemble, il faut que vous preniez la peine d'aller lui parler. Le seigneur Pe est un homme fantasque et opiniâtre. Le mariage qu'il projette éprouvera bien des difficultés. Le mieux pour lui est d'en revenir à l'alliance que je lui ai proposée. Si l'affaire réussit comme je le désire, je saurai reconnaître ce service. »

Tchangfanjou fit une révérence : « Je reçois vos ordres, » ajouta-t-il ; et après avoir bu quelques tasses de plus, il se leva, prit congé du gouverneur et sortit.

En s'en retournant chez lui, Tchangfanjou fit ses réflexions sur ce qu'il venait d'apprendre. « Que de tourments ne me suis-je pas donnés, disait-il en lui-même, que d'argent n'ai-je pas dépensé dans le principe, pour en venir à cette alliance avec la maison de Pe ! et j'ai perdu ma peine et mon temps ! voilà qu'il fait choix d'un docteur de nouvelle promotion, et qu'il le prend pour son gendre. N'y a-t-il pas-là de quoi m'irriter? Mais je n'ai rien de mieux à faire que de déranger tout cela. Ils ne sont pas encore accordés, et s'il y a quelque moyen

de les brouiller, j'en serai quitte pour recourir à la protection du gouverneur. Mais ce petit Sse est en amour une sorte de démon. Voilà long-temps qu'il est épris de mademoiselle Pe : il est comme un homme affamé ou dévoré par la soif. Si je me borne à l'exhorter de paroles, ou à lui opposer des raisons, il ne voudra jamais m'écouter. Je suppose bien qu'il ne peut pas être parfaitement informé de ce qui est arrivé dans la maison de Pe depuis quelque temps; il faut que je lui débite un conte. Je lui dirai que mademoiselle Pe est morte. Par-là je couperai court à ses projets, et le gouverneur Yang n'aura pas le chagrin de voir manquer le mariage qu'il a projeté. »

Tchangfanjou s'en tint à ce stratagème, et dès le lendemain il prépara quelques présents, écrivit son nom sur un billet de visite, et s'en vint rendre ses devoirs et faire son compliment à Sse Yeoupe. L'huissier le fit entrer après l'avoir annoncé. C'était justement le moment où Sse Yeoupe recherchait en tous lieux les traces de Pe : aussi la vue du billet de Tchangfanjou lui causa beaucoup de plaisir. « Cet homme-ci, dit-il, saura sans doute des nouvelles du seigneur Pe. »

Il courut donc avec empressement au salon pour y recevoir Tchangfanjou. Tous deux s'abordèrent avec un air riant et satisfait, et après les premiers compliments, ils s'assirent joyeusement. Puis Tchangfanjou prenant la parole : « Vous êtes parti bien subitement, seigneur, dit-il; mais il n'y a pas de jour que je n'aie pensé à vous. Aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous rencontrer, je n'en suis pas moins enchanté de vous voir, quoiqu'il y ait entre nous la distance des nuages au limon de la terre. »

— « Je me rappellerai toujours vos obligeantes dispositions pour moi, repartit Sse Yeoupe. Depuis que la fortune, plus que mon mérite, m'a favorisé, je désirais vous donner de mes nouvelles; mais quoi! la distance des lieux ne me l'a pas permis. Dernièrement, en passant par Kinling, le délai qu'on m'avait accordé étant près d'expirer, je n'ai pu aller vous rendre visite. Je n'ai pas eu jusqu'ici un moment de relâche. Aujourd'hui que vous avez la bonté de venir me voir, je suis extrêmement touché de cette faveur. Mais permettez, monsieur, que je vous fasse une demande : le seigneur Pe s'était arrangé pour vous loger chez lui; vous ne vous

quittiez ni le soir ni le matin : comment avez-vous fait pour vous éloigner de chez lui ? »

— « Mon premier projet, comme vous le savez bien, reprit Tchangfanjou, avait été le désir d'épouser sa fille ; mais depuis, quand sa fille a été morte, à quoi m'eût servi de m'arrêter encore chez lui ? J'ai fini par prendre mon congé. »

Ces mots jetèrent Sse Yeoupe dans le plus grand trouble : « Qui morte ? » s'écria-t-il.

— « Sa fille, mademoiselle Pe ; elle est morte, répondit Tchangfanjou. Est-ce que vous ne le saviez pas encore ? »

Après un instant d'anéantissement, pendant lequel il lui fut impossible de parler : « Comment l'aurais-je appris, » s'écria Sse Yeoupe. — « A quelle époque est-elle morte ? ajouta-t-il, quelle maladie l'a enlevée ? »

— « Elle est morte dans le courant de l'hiver, dit Tchangfanjou. La plupart de ces filles à grands talents ne viennent pas à bien. Mademoiselle Pe ne manquait pas de confiance dans les siens, elle passait tout son temps à composer. Pour peu qu'elle vît la lune en automne ou les fleurs au printemps, elle se livrait à des émo-

tions funestes. Elle avait d'ailleurs rencontré un père intraitable et opiniâtre : occupé du choix d'un gendre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il ne songeait pas à mettre un terme aux ennuis du célibat de sa fille. Elle a fini par tomber malade, et son état a dégénéré en une langueur dont elle ne s'est plus relevée. Tous les médecins ont dit que c'était une sorte de consomption ; mais, autant que j'en puis juger, c'est le moral qui l'a fait périr. »

A ce récit qui présentait tant de vraisemblance, SseYeoupe, qu'un coup si cruel prenait au dépourvu, ne put retenir ses larmes : « Je suis revenu trop tard ! s'écria-t-il. Je désirais acquérir de la réputation ; mais cette réputation, quand je l'aurais obtenue, je voulais qu'elle me méritât le bonheur d'épouser cette personne charmante. Mon état est fixé maintenant, mais celle pour qui je le désirais a disparu. Un vain songe de gloire m'a égaré, et à mon tour je l'ai conduite à sa perte. Il y a un ancien qui dit : *Je n'ai pas tué Pejin, mais je suis la cause de sa mort. Aveugle que j'étais, d'avoir manqué à cet excellent ami !* Voilà bien mon sort avec mademoiselle Pe ! Ah ! comment ne pas avoir le cœur navré ? »

— « Placé comme vous l'êtes au faîte des offices publics, dit Tchangfanjou, vous fixez les regards des lettrés et du peuple. Vous devez, il me semble, seigneur, modérer vos affections conformément aux rites. ».

— « Un auteur du temps de la dynastie des Tsin dit que les objets de nos affections sont identifiés avec nous-mêmes, reprit Sse Yeoupe; vous me parlez de rites: est-ce pour nous qu'ils ont été institués? Quel homme suis-je, mon cher ami, pour que vous ayez une telle idée de moi! ».

— « Vous êtes jeune, monsieur, et parvenu à un grade élevé. Accuseriez-vous le monde entier de ne pas vous offrir une belle épouse, et voudriez-vous rester attaché à celle qui n'est plus? »

— « Elle est la seule que j'aie aimée dans toute ma vie! s'écria Sse Yeoupe; maintenant que son luth est brisé, son image du moins me suivra dans ma solitude. Quelle infidélité ne serait-ce pas, que d'aller chercher une autre belle pour compagne! »

— « Une nouvelle qu'on apprend à l'heure même cause naturellement une vive affliction, reprit Tchangfanjou; je suis bien éloigné, sei-

gneur, de trouver à redire à la vôtre. Ce serait le langage d'un misérable que de vous entretenir de la marsile et de l'alisma nuptial (1), au moment même où vous êtes plongé dans les douleurs d'un hommage funèbre. Il faut que peu à peu vous vous accoutumiez à y penser. »

— « Vous avez de l'affection pour moi, mon cher monsieur : vos paroles ont tout le charme de l'amitié ; mais mon cœur n'est pas de roche, et je crains qu'il ne se rétablisse jamais. »

— « Votre sensibilité est excessive, dit Tchangfanjou, et voilà trop long-temps que je vous fatigue par mes discours. Je vais prendre congé de vous ; un autre jour, je reviendrai vous offrir mes consolations. »

— « Mon cœur est bien souffrant, répondit Sse Yeoupe ; je n'oserais vous retenir plus long-temps : je vous reverrai un autre jour, et je recevrai vos bienveillantes instructions. »

En parlant ainsi, Sse Yeoupe reconduisit Tchangfanjou et ils se séparèrent. Le lendemain il alla lui rendre sa visite, et Tchangfanjou renouvela ses représentations. « Seigneur, lui dit-il, quelqu'idée que vous vous fussiez

(1) Voyez la note sur le chapitre XV, ci-dessus, page 10.

formée du talent de mademoiselle Pe, vous n'avez point avec elle d'engagement de mariage. Si sa mort devait vous empêcher d'en épouser une autre, ce serait faire de mademoiselle Pe une autre Soupou. J'ai nouvellement entendu dire que le gouverneur avait une fille d'un mérite et d'une beauté remarquables; il a même déjà chargé le préfet de vous l'offrir en mariage, seigneur, et vous l'avez refusée à cause de vos précédents engagements avec mademoiselle Pe. Mais maintenant, vous savez que celle-ci n'est plus, et vous n'avez pas de raison pour persister dans vos refus. Sa grandeur a su que vous m'honoriez de votre amitié, et elle m'a chargé de vous reparler de cette affaire. Vous ne devez pas, seigneur, garder une pareille résolution. »

— « Une langueur extrême, une stupidité complète se sont emparées de tout mon être, répondit Sse Yeoupe; c'est au point qu'il ne m'est plus possible d'entendre parler de mariage : mille obstacles s'opposent à ce que je me rende aux ordres de sa grandeur. J'espère, mon cher monsieur, que vous vous chargerez de lui porter mon refus. »

Tchangfanjou insista de cent manières, et Sse Yeoupe ne mit pas moins d'obstination

à refuser. A la fin, Tchangfanjou, ayant épuisé tous ses moyens, se vit obligé d'aller porter cette réponse au gouverneur, et de lui transmettre mot pour mot la conversation qu'il avait eue avec Sse Yeoupe. « La chose dépend de lui, dit Yang en riant; je vous invite à revenir me voir : je trouverai moi-même quelque moyen. »

L'abeille et le papillon se désolent de ne pouvoir recueillir le parfum des fleurs ;
L'hirondelle et le loriot voudraient, à tout prix, arrêter le cours du printemps.
Mais c'est au roi d'Orient qu'il appartient de faire épanouir les fleurs :
Ni la pluie, ni le vent ne sauraient les empêcher d'éclore.

Le refus de Sse Yeoupe, de consentir à l'alliance du gouverneur, pénétra le cœur de celui-ci du plus vif ressentiment. Il s'occupa bientôt de rassembler ou de susciter des affaires difficiles et embrouillées pour les donner à démêler à Sse Yeoupe. Celui-ci les lui renvoyait après les avoir parfaitement tirées à clair. Ce n'était pas là du tout le compte du gouverneur. Il le contrariait en toute occasion, le forçant à revenir sur ses jugements, ou cassant lui-même les décisions qu'il avait prises; il faisait revivre des causes qui avaient été jugées. D'autres fois, il

exigeait de Sse Yeoupe qu'il restituât de l'argent qu'il n'avait pas reçu, ou qu'il saisît des voleurs dont il n'existait pas de traces. Il fatiguait ainsi Sse Yeoupe par une persécution de tous les jours, et quand les affaires dont il l'accablait étaient terminées, il le réprimandait encore, sans jamais lui témoigner la moindre bienveillance.

— « Tout ceci, disait Sse Yeoupe, vient manifestement de mon éloignement pour le mariage qu'il m'a proposé. Il veut me pousser à bout, et moi qui suis son subordonné, je n'ai nul moyen de lui tenir tête. Mademoiselle Pe n'est plus. Je n'ai pu découvrir aucun vestige de Lo Mengli, ni de sa sœur. Je suis seul; je n'ai ni père, ni mère, ni épouse, ni aucune autre femme dans ma maison. Je ne tiens nullement aux richesses, et je resterais, sans aucun dédommagement, à mener la vie d'une bête de somme, par attachement pour cette écharpe de gaze noire, et pour le vain plaisir d'être inscrit sur les listes des gens en place! D'ailleurs, voilà au-dessus de moi un adversaire dangereux. Comme il n'y a que peu de temps que je suis en charge, il n'a pu trouver encore aucun sujet réel de m'attaquer. Mais après un exercice plus

prolongé de mes fonctions, il finira par découvrir quelque petit prétexte pour me susciter une affaire, et alors, si je veux me débarrasser de lui, il faudra que j'épuise toutes mes ressources. Le meilleur parti que j'aie à prendre, c'est de donner immédiatement ma démission. Par là, ceux qui nous entourent verront bien que cet homme insupportable est la cause de ma retraite; et quant aux affaires, si je veux quelque jour revenir sur ma détermination, cela ne me sera pas difficile. »

Aussitôt qu'il eut pris son parti, il expédia successivement toutes les affaires qui avaient été renvoyées à son tribunal. Il fit réponse à tous les placets qui lui avaient été adressés, et finit par écrire une lettre, qu'il dépêcha par un de ses huissiers au préfet, en le priant de faire part de sa retraite aux trois directeurs, ainsi qu'aux intendants et aux autres magistrats de la province. Il n'avait pas de famille avec lui, et formait à lui seul toute sa maison. Il n'emmena avec lui que les domestiques qui l'avaient accompagné, ainsi que Siaohi, et prit seulement le bagage nécessaire; puis, de très-grand matin, il partit en disant à ses officiers que le juge provincial l'avait chargé d'une affaire relative à sa

charge, et leur défendit de le suivre. Il sortit par la porte de Tsiantang, avec l'intention de prendre une barque pour s'en retourner à Kinling. Mais quand il se vit hors de la ville, et parvenu sur les bords du lac, il fit de nouvelles réflexions : « Je voyage sans but déterminé, se dit-il à lui-même : lorsque le préfet et les deux sous-préfets vont apprendre mon départ, ils ne manqueront pas d'envoyer du monde à ma poursuite. Si je suis cette route, ils me rejoindront infailliblement; et ce serait un grand désagrément pour moi que d'être obligé de retourner. Le mieux est de passer le fleuve à Tsiantang, et d'aller faire un tour à Chanyin, aux environs de la grotte de l'empereur Iu. J'y séjournerai quelques jours, et quand on verra qu'il n'a pas été possible de me rattraper, on laissera nécessairement tomber la chose, et il me sera facile de reprendre mon chemin sans rencontrer d'obstacle. »

D'après ce nouveau plan, il prit sur le lac une petite barque et se fit ramener à l'embouchure du fleuve. Quand il y fut arrivé, il continua son chemin tout doucement à pied. Il n'avait pas fait plus d'un mille (1), quand il

(1) Un dixième de lieue.

aperçut un grand monastère, devant la porte duquel était une plantation de pins et de thuyas, qui jetaient en cet endroit un ombrage agréable. Sse Yeoupe choisit pour s'asseoir une grosse pierre sèche et propre. Il y avait quelque temps qu'il s'y reposait, quand il vit passer un de ces devins qui récitent les prières propres à la divination. En jetant les yeux sur ce personnage, Sse Yeoupe aperçut,

Un chapeau carré pénétré de la sueur du cerveau du maître,
Un habit verd d'eau, dont les trous laissaient voir ses épaules,
Des taches noires çà et là sur tout son visage,
Deux grosses tumeurs aux deux côtés du cou,
L'étui du devin retentissant entre ses doigts,
L'écriteau suspendu sans agrafe à ses reins,
Un extérieur enfin qui n'avait rien d'engageant,
Cachant des talents propres à désoler les génies.

Sse Yeoupe fit peu d'attention à ce devin d'un physique si repoussant, dans un costume si déguenillé. Il l'avait laissé passer, quand il aperçut un petit écriteau suspendu à ses reins et sur lequel on lisait en sept caractères: *Hermite de la reconnaissance; instrument divin pour les prières*. A la vue de cet écriteau, une pensée vint tout-à-coup s'offrir à son esprit: « Je me rappelle, dit-il en lui-même, que l'autre année, quand je sortis de chez moi, je rencon-

trai un homme qui m'emprunta mon fouet pour se mettre en état de retrouver sa femme. Cet homme me dit qu'il devait cette indication à l'*hermite de la reconnaissance*. Serait-ce par hasard le devin qui passe en ce moment? Du temps que j'étais au bourg de Keouyoung, mon projet était d'aller à la quête de cet hermite : laisserai-je échapper l'occasion que voici ! »

A l'instant même il donna ordre à un domestique de rejoindre ce personnage et de l'engager à revenir sur ses pas. A cette invitation l'hermite se retourna, et s'approchant de Sse Yeoupe, il lui fit un salut de la main, s'assit sur une pierre, et lui demanda s'il voulait faire dire quelque prière.

— « Oui, répondit Sse Yeoupe, c'est mon intention. Mais dites-moi, je vous prie, maître, avez-vous fixé votre demeure en cet endroit, ou bien y êtes-vous venu depuis peu? »

— « Je vais en tous lieux dire des prières, répondit l'hermite. Comment aurais-je une demeure fixe? Je suis venu ici l'année dernière, dans le courant de l'automne. »

— « Et dans quel endroit étiez-vous au printemps dernier? » demanda Sse Yeoupe.

— « Au printemps, dit l'hermite, j'étais au bourg de Keouyoung, où je suis demeuré six mois. »

Sse Yeoupe reconnut à ces mots que cet homme était celui qu'il avait en vue, et très-satisfait de cette rencontre: « Maître, continua-t-il, tandis que vous étiez au bourg de Keou-young, il y eut un homme qui cherchait sa femme et qui vous demanda de dire une prière à son intention. Vous lui assurâtes qu'en se transportant à quarante milles de là (1), il rencontrerait un cavalier, et que s'il lui demandait son fouet, sa femme se retrouverait: vous souvenez-vous de cette aventure? »

— « Comment pourrais-je me ressouvenir de tant de prières que je dis tous les jours? reprit l'hermite. Puis après un instant de réflexion: Oui, oui, oui! continua-t-il. J'en ai un souvenir confus; je me rappelle que le trigramme de ce jour là était celui de *l'union: union* veut dire *rencontre; union* veut dire aussi *mariage*. Aussi toute rencontre est une sorte de mariage. C'est pourquoi je lui dis d'aller à la recherche; mais je ne sais s'il a effectivement retrouvé sa femme.

(1) Quatre lieues.

Comment avez-vous eu connaissance de cela, monsieur? »

— « Celui que cet homme a rencontré, c'était moi, répondit Sse Yeoupe. Pour avoir mon fouet, il monta sur un grand saule afin d'en arracher une branche et de me la donner en échange, et justement il aperçut sa femme que des hommes avaient enlevée et conduite dans un couvent voisin: c'est ainsi qu'il l'a retrouvée; vos prières ont eu quelque chose de divin, et vous avez justifié le titre que vous portez. »

— « Tout cela, reprit l'hermite, provient de quatre saints personnages, Fouhi, Wenwang, Tcheoukoung et Confucius (1), qui ont mis au

(1) Fouhi est le fondateur de la monarchie chinoise; Wenwang et Tcheoukoung sont deux princes de la dynastie de Tcheou, qui vivaient douze siècles avant J.-C. Confucius a mis en ordre les maximes que ces saints personnages avaient laissées et en a composé un livre presque inintelligible qu'on nomme Yiking. La base de ce livre consiste en trigrammes ou figures de trois lignes, dont les diverses combinaisons expriment toutes les actions de la nature, tant physiques qu'intellectuelles. Pour deviner l'avenir, il ne faut pas de facultés surnaturelles: il suffit de connaître le sens de ces figures et des aspects où elles se présentent les unes à l'égard des autres. On les retrace en jetant au hasard des petites baguettes avec un étui, comme des dés avec un cornet. Cette sorte de *rhabdomancie* n'exige ni des talents supé-

jour l'art admirable des combinaisons. Quel mérite ai-je en cela? Je ne sais qu'une chose, c'est de raisonner et de décider conformément aux règles. »

— « Mais c'est là justement la difficulté, répliqua Sse Yeoupe. Maintenant, maître, ajouta-t-il, je voudrais vous prier de réciter une prière pour moi. »

L'hermite présenta son étui divinatoire à Sse Yeoupe : « Cherchez, lui-dit-il, les fondements de la vérité. »

Sse Yeoupe prit l'étui, le dirigea vers le ciel, puis vers la terre, et ayant fait à part lui une prière, il rendit l'étui à l'hermite. Celui-ci le prit à la main, l'agita plusieurs fois en sens divers, et marmottant entre ses dents quelques paroles inarticulées, il jeta les bâtonnets. Il se trouva trois lignes en dehors, trois lignes en dedans, et beaucoup d'autres figures (1). L'her-

rieurs, ni le concours des esprits : c'est, dans l'opinion de ceux qui y croient, une opération purement naturelle, dont, seulement, il faut apprendre à déchiffrer les résultats.

(1) Pour qu'on pût se persuader que l'on comprend le raisonnement astrologique qui suit, il faudrait qu'on substituât le mot *carte* à celui de trigramme. Il ne faut ainsi que changer un terme, pour faire, d'une sottise chinoise, une sottise européenne.

mite acheva en même temps de réciter sa formule; puis il s'écria: « Voilà qui est bien singulier! nous parlions tout-à-l'heure du trigramme de *l'union*, et justement c'est celui qui vient d'être formé. Je ne sais, monsieur, quelle est la chose à laquelle il se rapporte pour vous. »

— « Il s'agit d'un mariage, » répondit Sse Yeoupe.

— « Eh bien! dit l'hermite, vous vous rappelez ce que je vous disais tout-à-l'heure: *union*, c'est *rencontre* et aussi *mariage*. Le mariage dont il est question a déjà poussé une racine. C'est la destinée la plus heureuse qu'il soit possible, vous le voyez devant vos yeux: vous n'avez qu'à parler et à vouloir, sans qu'il soit besoin d'efforts de votre part. Les deux figures en dedans et en dehors marquent une particularité singulièrement fortunée: d'un seul mariage, vous épouserez deux dames. »

Sse Yeoupe se mit à rire: « Il peut arriver qu'on épouse deux femmes l'une après l'autre, dit-il. Mais comment les épouser à la fois, d'un seul mariage? »

— « Les deux figures sont en opposition l'une en face de l'autre, répliqua l'hermite; c'est

de cette manière qu'elles se sont formées. Si l'une des deux femmes devait précéder l'autre, cela ne serait pas une circonstance bien rare. »

— « S'il s'agit de les épouser toutes deux d'un même mariage, il faut donc que ce soient deux sœurs, qui puissent être mariées dans la même maison. »

— « L'une des figures appartient au *ciel*; l'autre se rapporte au *vent*: ainsi, quoiqu'il s'agisse de deux sœurs, l'une des figures étant au nord, et l'autre au midi, il n'est pas question de deux personnes, sœurs de naissance (1). »

— « Maître, reprit Sse Yeoupe, pour ne pas vous tromper, depuis deux ans je me suis occupé de me marier, et j'avais jeté les yeux sur deux filles de maisons différentes: c'est bien là le *nord* et le *midi* dont vous parlez; mais maintenant, l'une de ces deux personnes malheureusement n'est plus. J'ignore où le hasard a conduit la seconde: quand il y en aurait d'autres qui voudraient s'unir à moi, aucune désormais ne répondrait à mes vœux. Vous

(1) Il y ici une équivoque qui ne peut se trouver qu'en chinois, parce que dans cette langue les mots de *frères* et de *sœurs* s'appliquent aussi aux cousins et cousines et à d'autres degrés de parenté.

voyez qu'il ne me reste pour cette vie aucune espérance d'entrer dans la chambre nuptiale. Il vous est bien aisé de me tenir ce langage; mais je crains, maître, que vous ne vous amusiez à mes dépens. »

— « Mon métier est de dire des prières divinatoires : comment songerais-je à de vains badinages? Je ne me permettrais pas de vous dire quelque chose qui ne se trouverait pas dans l'opération; mais ce qui y est, voulez-vous que je le fasse disparaître? »

Sse Yeoupe reprit en riant : « Me voici seul en cet endroit : je ne vois aucun vestige que je puisse suivre. Où dois-je aller? Puisque vous m'assurez que la chose est devant mes yeux, veuillez me dire de quel côté. »

L'hermite étendit la main et décrivit un cercle. « Voilà encore quelque chose d'extraordinaire! dit-il. Les deux dames sont dans le pays de Kinling; mais pour les trouver aujourd'hui, il faut que vous passiez le fleuve de Tsiantang, que vous vous rendiez à Chanyin, du côté de la grotte de l'empereur Iu. C'est là qu'en poursuivant vos recherches, vous les rencontrerez infailliblement dans l'espace de la moitié d'un mois. »

— « C'est ce qui est plus impossible encore! s'écria Sse Yeoupe. Je pourrais, suivant mon ancien projet, aller à la recherche de ces personnes, et faire des propositions de mariage, si leur mérite et leur beauté étaient véritablement remarquables. Mais quel moyen que l'affaire se conclue si les uns sont dans un endroit, et l'autre partie intéressée dans un autre endroit? »

— « Le présage des trigrammes est extrêmement favorable, reprit l'hermite. Les deux dames sont parfaitement belles; elles sont telles absolument que vous pouvez le souhaiter. Ainsi, monsieur, ne manquez pas cette occasion. Si vous laissiez échapper une telle alliance, vous ne la retrouveriez jamais. »

— « Quoi que vous puissiez dire, si je pars, que je passe le fleuve, je ne connais pas une seule personne dans ce pays : en quel endroit devrai-je faire des recherches ? »

— « *Union* signifie *rencontre*, répliqua l'hermite. Il est inutile de faire des recherches : la rencontre aura lieu d'elle-même. »

— « De quel rang est la famille ? » demanda Sse Yeoupe.

— « Ceci offre encore une singularité : au moment où nous parlons, elle est d'un rang

ordinaire. Mais quand viendra le temps de conclure, ce sera une maison extrêmement noble et distinguée. »

— « Il y a dans votre prédiction d'aujourd'hui des choses aussi opposées que la lance et le bouclier : ne s'y serait-il pas glissé quelque méprise ? » dit Sse Yeoupe.

— « Je vous l'ai déjà dit : je ne suis pas un génie, je m'attache seulement à deviner d'après les règles de la raison (1). Ce qu'elles enseignent, vous en verrez vous-même l'excellence, lorsque les effets y répondront. Moi-même, je n'en sais pas davantage en ce moment. »

— « Je me souviens que quand vous fîtes cette prédiction pour l'homme qui cherchait sa femme, vous aviez déterminé jusqu'à la couleur de mes vêtements. Pourriez-vous également me faire connaître, avant que je ne parte d'ici, quel sera l'extérieur de celui dont je dois faire la rencontre ? »

L'hermite traça de nouveau un cercle avec sa main : « Quand vous serez parti d'ici, dit-il,

(1) La raison dont il est question ici, c'est la théorie que les anciens Chinois s'étaient faite sur les actions de la nature dans leur conformité avec les vues du ciel.

le troisième jour du cycle, à midi, si vous rencontrez un vieillard, d'une bonne mine et d'une physionomie distinguée, vêtu d'un habit de toile blanche, ce sera le personnage en question. Les avantages de cette alliance sont tels que vous parcourriez tout l'empire sans en trouver une pareille. Gardez-vous bien de la manquer, monsieur! Vous vous en repentiriez, mais il serait trop tard! »

— « Dites-moi quelqu'autre chose encore sur cette opération, » dit Sse Yeoupe.

— « Mes opérations divinatoires se font une à une, reprit l'hermite. Elles ne peuvent servir à deux fins. Si vous désirez consulter sur quelqu'autre chose, il faut jeter les sorts une seconde fois. »

— « Soit! répartit Sse Yeoupe; faisons une nouvelle opération. » Et il se mit à réciter une autre prière. L'hermite accommoda les figures, et répéta sa formule divinatoire. Le trigramme qu'il amena fut le cinquante-cinquième. « Cette figure, dit-il, se rapporte à l'illustration littéraire : quel est l'objet de votre consultation? »

— « Je voudrais savoir si je serai rétabli dans le rang que j'avais obtenu, » dit Sse Yeoupe. »

— « Ce rang n'est pas perdu, repartit l'hermite. Quelle nécessité de vous y rétablir? »

— « Pour perdu, il l'est, » reprit Sse Yeoupe.

— « Il ne l'est pas : il ne l'est pas, vous dis-je ! »

— « Voyez donc, je vous prie, quel devrait être ce rang, » répliqua Sse Yeoupe.

— « Un succès au grand concours, ce n'est pas la peine d'en parler, reprit l'hermite. Mais la figure qui désigne l'illustration littéraire s'applique d'ordinaire au grade d'académicien du grand collége. »

Sse Yeoupe fit un éclat de rire : « Maître, s'écria-t-il, votre opération est fausse, sans contredit : j'avais une place dans la magistrature, je l'ai quittée; ainsi mon rang est bien perdu : si on me le rendait, ce ne serait pas pour me faire académicien; et si l'on me nommait académicien, on me rendrait donc un rang que j'aurais perdu ? ».

L'hermite fit un nouveau cercle avec sa main : « C'est bien évidemment le rang de docteur de l'académie, dit-il. Je ne me suis pas trompé; et je croirais plutôt que cette charge de magistra-

ture que vous aviez était la suite de quelque méprise. »

Sse Yeoupe, de l'air d'une personne qui ne sait si elle doit avoir quelque confiance à ce qu'on lui dit : « Eh bien! reprit-il, je vous ai occasioné beaucoup de peine! » et il chargea un de ses domestiques de donner à l'hermite une demi-once d'argent (1), pour le paiement de ses opérations divinatoires. L'hermite la prit et disparut à l'instant.

L'univers est une machine réglée d'avance :
Les hommes du siècle n'en connaissent pas les ressorts ;
Mais quand vient le terme de chaque événement,
La félicité ou l'infortune les leur font connaître.

Sse Yeoupe conserva, de cette opération divinatoire, un souvenir mêlé de doute et de confiance ; et comme le résultat qu'elle avait eu s'accordait avec son premier projet, qui était de traverser le fleuve, il prit une petite barque et se fit passer de l'aûtre côté de la rivière de Tsiantang, pour aller faire une course du côté de Chanyin. Parmi les suites de ce nouveau voyage, on verra cette glace, dont rien n'altère

(1) Trois francs soixante-quinze centimes.

la pureté, et le jaspe poli, et la montagne sacrée, qui ouvriront l'accès du lit nuptial.

Sans l'assistance du destin, on entreprendrait en vain un voyage
de mille milles.
Avec son secours, on trouve à une coudée de soi les objets que
l'on cherche.
Le sort est un enfant capricieux et mutin,
Il a mille manières détournées d'arriver à son but.

On verra dans le chapitre suivant si en effet Sse Yeoupe rencontra le personnage qu'il allait chercher.

CHAPITRE XVIII.

RENCONTRE D'UN GENDRE DANS UN VOYAGE AU MILIEU DES EAUX ET DES MONTAGNES.

Tout finit par s'éclaircir, et les hommes de même trempe se reconnaissent:
Mais au sein de la tristesse, comment parler du miroir nuptial ?
Privé de l'harmonie du luth et de la guitare,
Qu'importe la différence du parfum de l'oronge et de la vanille ?
Pour le connaisseur, l'odeur du poisson salé n'est pas fétide :
Quelle pénétration y aurait-il à savoir le moment quand on entend la cloche ?
Peyo rencontra réellement un coursier généreux,
Ce fut son coup d'œil qui le lui fit distinguer parmi les plus médiocres.

Depuis la rencontre que Sse Yeoupe avait faite de l'hermite, les opérations divinatoires qu'il lui avait vu exécuter, les explications si positives qu'il en avait reçues, n'avaient pas laissé de lui inspirer quelque confiance, et il avait, sans hésiter davantage, dirigé sa route du côté de l'occident. Mais dans la crainte qu'on ne vînt à savoir ses démarches, il cacha son véritable nom, et prit celui de Lieou (saule), en souvenir des vers que mademoiselle Pe avait composés *sur les saules printaniers.*

Il ne se fit connaître aux gens qu'il trouva sur son chemin que par le nom du bachelier Lieou.

En peu de jours il parvint à Chanyin. En cet endroit, la route lui offrit les beautés d'un site imposant et véritablement agreste. Mille vallées donnaient cours à des ruisseaux qui semblaient rivaliser entr'eux. D'admirables points de vue se succédaient sans fin comme sans interruption. Sse Yeoupe fut très-frappé de ce spectacle, et pour en jouir plus à son aise il alla se loger dans un vieux monastère qu'on nommait *le temple de l'empereur Iu*. De là il partait pour ses promenades champêtres, qu'il recommençait tous les matins et tous les soirs.

Il arriva que le conseiller d'état Pe, au retour de la course qu'il avait faite à la grotte de Iu, vint aussi loger dans le même couvent. Tous deux un jour, après leur déjeûner, sortaient pour aller jouir des charmes du paysage. Ils se rencontrèrent à l'improviste : Sse Yeoupe, en tournant la tête, vit un vieillard, la tête couverte d'un bonnet de toile de lin, et vêtu d'un de ces manteaux de toile blanche comme en portent les religieux. Son air annonçait un homme singulièrement distingué, et supérieur

aux hommes ordinaires. Sse Yeoupe, qui se rappela dans l'instant les prédictions de l'hermite de la Reconnaissance, fut tellement frappé à la vue de ce personnage qu'il demeura debout sans pouvoir faire un pas en avant. De son côté Pe remarqua dans Sse Yeoupe, avec l'air de la jeunesse, un extérieur avantageux et tous les signes d'un mérite éminent. La vue de ce jeune homme lui fit beaucoup de plaisir; comme il s'aperçut que Sse Yeoupe s'était arrêté pour le considérer, il demeura lui-même à la place où il se trouvait. Tous deux tinrent leurs regards attachés l'un sur l'autre, et se saluant mutuellement, ils continuèrent à se regarder sans pouvoir s'éloigner. A la fin Pe se mit à rire: « Mon cher monsieur, dit-il, vous êtes ici seul à jouir du plaisir de la promenade: c'est le délassement des grands génies, que d'errer au milieu des eaux et des montagnes. »

Sse Yeoupe répondit à son sourire: « Je n'aspire pas à la qualité d'homme de génie, dit-il, et je me borne à marcher sur les traces de votre seigneurie. »

Pe vit, sur le côté de la route, plusieurs pins très-élevés qui formaient en cet endroit un

ombrage agréable : « Nous sommes des campagnards, habitants des montagnes et des bords des lacs : que n'allons-nous nous asseoir et causer un instant au pied de ces pins ? »

— « Je ne désire rien plus, répondit Sse Yeoupe. Mais je crains de mal répondre à votre obligeante proposition. »

Tous deux s'avancèrent entre les pins, et firent choix de deux grosses pierres pour s'y asseoir. Puis Sse Yeoupe prit la parole : « Votre seigneurie, dit-il, me permettra-t-elle de lui demander son nom, celui de son pays, et le motif qui l'a fait venir en cet endroit ? »

— « Mon nom est Hoangfou, répondit Pe ; mon pays est Kinling ; je suis venu ici pour jouir des beautés de ces montagnes et admirer la grotte de Iu. Et vous, mon cher monsieur, comment vous appelez-vous ? Quelle affaire vous a conduit ici ? A votre accent, je juge que vous devez être mon compatriote. »

— « Mon nom de famille est Lieou, dit Sse Yeoupe. C'est pareillement le goût pour les montagnes et les eaux de ce pays qui m'y a amené. Je suis effectivement de Kinling. Je n'avais pas encore eu l'honneur de faire votre connaissance dans la ville où je suis né. C'est

une bonne fortune pour moi que d'avoir l'avantage de vous voir ici, au moment où je ne pouvais l'espérer. »

— « Je suis un vieillard inutile au monde, et le divertissement que je viens prendre ici au milieu des montagnes m'est tout-à-fait loisible. Mais vous, monsieur Lieou, vous paraissez fait pour monter le coursier d'or ou siéger dans la salle de jaspe (1): comment vous a-t-il été possible de venir aussi faire un voyage de plaisir? »

— « J'ai lu, répondit Sse Yeoupe, que le plus grand de nos historiens (2) avait parcouru tout l'Empire, visité les montagnes les plus célèbres, et les plus nobles rivières; qu'il s'était ainsi muni d'une ample provision d'images et de souvenirs, et que c'était par ce moyen que, dans son style brillant et animé, il était parvenu à s'approprier toutes les merveilles de l'antiquité, comme celles de nos jours; on peut

(1) On a déjà vu plusieurs fois que ces deux expressions figurées désignaient le collége suprême ou la grande Académie.

(2) *Le grand historien* est le titre qu'on donne au célèbre Ssemathsian, que quelques missionnaires ont surnommé l'*Hérodote de la Chine*.

dire aujourd'hui la même chose de votre seigneurie. Pour moi qui suis peu avancé dans mes études, j'ai quelque faible parcelle du goût dont vous parlez; mais je ne suis pas, et j'en rougis, l'homme que vous supposez. »

— « Les grandes vues ne conviennent qu'aux talents supérieurs, reprit Pe, et ce n'est pas à un vieillard affaibli par l'âge, tel que je suis, qu'il appartient d'en avoir de pareilles. Mais un jeune homme comme vous a des devoirs à remplir : seriez-vous, monsieur, seul affranchi de ces devoirs? »

— « J'ai eu le malheur de perdre mon père et ma mère; je suis orphelin, et je n'ai pas encore contracté de mariage. C'est pourquoi il m'est permis de me laisser aller à mes fantaisies. Je n'en reçois pas avec moins de respect l'avis que vous voulez bien me donner, et je suis infiniment redevable à votre franchise. »

— « Ah! la chose est ainsi! » dit Pe.

— « Permettez, seigneur, interrompit Sse Yeoupe, que je m'informe où votre hôtel est situé à Kinling. A mon retour, je me ferai un devoir d'aller vous demander. »

— « Je demeure à la campagne, dans un

village à soixante ou soixante-dix milles (1) de la ville, et qu'on nomme Kinchi.

— « Ah! vous habitez le village de Kinchi! Y connaîtriez-vous Pe Thaïhiouan, du ministère des ouvrages publics? » demanda Sse Yeoupe.

A cette question, Pe ne put s'empêcher de sourire intérieurement: « Voilà la demande! pensa-t-il. Cet homme-ci serait-il un second Tchaotsianli? — « Pe Thaïhiouan? continua-t-il: c'est un de mes parents: comment ne le connaîtrais-je pas? Mais, monsieur Lieou, puisque vous vous informez de lui, sans doute vous êtes lié avec lui. »

— « Je ne suis pas lié avec lui; mais j'honore son beau caractère, et c'est pourquoi je me suis informé de ses nouvelles. »

— « Mon parent Pe a beaucoup de fierté et de roideur dans le caractère: comment a-t-il pu vous inspirer de l'affection? » demanda Pe.

— « Un homme vulgaire n'a jamais de roideur, et la fierté siérait mal à celui qui serait sans talents. L'une et l'autre sont bien placées chez un homme de lettres. L'affection que j'ai

(1) Six ou sept lieues.

pour lui n'a donc rien que de très-convenable, répliqua Sse Yeoupe. Ce seigneur, à mon avis, a pourtant un défaut. »

— « Quel défaut ? » demanda Pe.

— « Son jugement n'est pas bien arrêté, et il est par fois le jouet des intrigants, » dit Sse Yeoupe.

— « Oui, j'ai dit quelquefois la même chose, reprit Pe. Mais, monsieur Lieou, puisque vous n'avez pas de liaisons avec lui, comment donc le connaissez-vous si bien ? »

— « Le seigneur Pe avait une fille qui, pour le mérite et la beauté, n'avait jamais eu sa pareille. Vous devez le savoir, seigneur, puisque vous êtes son parent. »

— « Oui, j'en sais quelque chose, » répartit Pe.

— « Eh bien, ayant une telle fille, il devait naturellement s'occuper du choix d'un gendre. Toutefois les recherches qu'il a faites de tous les côtés se sont uniquement dirigées sur des jeunes gens riches, mais dépourvus de mérite ; et il n'a pas fait la moindre attention aux hommes de talent qu'il avait sous les yeux. C'est ce qui me fait dire qu'il n'a pas un jugement bien arrêté. »

— « Avez-vous été voir mon parent, monsieur Lieou ? » demanda Pe.

— « J'y suis allé, mais je n'ai pu le voir, » répondit Sse Yeoupe.

— « Eh bien, monsieur Lieou, ne portez pas un jugement trop sévère contre mon parent. Le hasard l'a mal servi, puisqu'il n'a pu se rencontrer avec vous. S'il vous eût connu, monsieur Lieou, il n'aurait pu manquer de reconnaître en vous les agréments de Tseutou. »

— « Je ne mérite nullement cet éloge, dit Sse Yeoupe. Mais assurément le personnage qu'il avait appelé chez lui n'était pas un homme accompli. »

Ces mots firent naître une réflexion dans l'esprit de Pe : « Les choses de ce monde ont un singulier tour ! pensa-t-il; je commets une méprise avec un Tchangfanjou, que tout le monde connaît, et quand je jette les yeux sur un Sse Yeoupe, personne ne sait qui il est. C'est bien le cas de dire qu'une bonne nouvelle ne sort pas de la porte, et qu'une mauvaise se répand à mille milles.—Puis s'adressant à Sse Yeoupe. « Il y avait au collége de Kinling un élève nommé Sse Yeoupe : le connaîtriez-vous, monsieur Lieou ? »

Cette demande étonna quelque peu Sse Yeoupe : « Pourquoi me fait-il cette question ? dit-il en lui-même. — Sse Yeoupe et moi, continua-t-il, nous sommes condisciples et il est fort de mes amis. Quel motif a votre seigneurie pour s'informer de lui ? »

— « Permettez-moi une question, ajouta Pe : dites-moi, je vous prie, monsieur Lieou, quel degré de talent a ce Sse Yeoupe ? »

— « Il n'est pas plus habile que moi, » répondit Sse Yeoupe en souriant.

— « On peut juger de lui s'il mérite de vous être comparé, reprit Pe : mon parent m'a dit que ce jeune M. Sse était celui sur lequel son choix s'était fixé pour lui donner sa fille, et que les autres avaient disparu comme des mouches étourdies ou des papillons que le tourbillon entraîne. Direz-vous, M. Lieou, que son jugement n'était pas bien arrêté ? »

En entendant ce discours, Sse Yeoupe ressentit intérieurement un mélange de surprise et de joie que tempérait un regret inexprimable : « Quoi ! s'écria-t-il, j'ai donc commis une indiscrétion inexcusable ! »

Après cette conversation, tous deux se mirent à causer des agréments du pays où ils se

trouvaient. Ils restèrent assis jusqu'à l'approche de la nuit. Ils se levèrent alors, et s'en revinrent en se promenant jusqu'au monastère, où ils se séparèrent.

Les regards de deux beaux yeux ne fatiguent jamais,
Et l'entretien se prolonge de lui-même entre deux cœurs droits.
Que voit-on par delà ces saules, au-dessus des monts ?
Des oiseaux que le crépuscule rappelle du haut des nuages.

Rentré chez lui, Sse Yeoupe s'abandonna à toutes ses réflexions : « Le seigneur Pe, dit-il, m'avait donc donné une place dans son sein ! si j'étais venu simplement me présenter devant lui, et solliciter son alliance, je n'aurais pas éprouvé de refus. C'est cette idée d'aller demander l'intercession de Gou Touïan, c'est encore ce désir d'acquérir de la considération, désir qui m'a retenu des mois et des années ; c'est tout cela qui fait que je suis revenu trop tard, lorsque la peine et le ressentiment ont conduit mademoiselle Pe aux neuf fontaines (1). Après une telle infortune, tu mourrais de douleur, ô Sse Yeoupe, que ta mort même ne rachèterait pas ton crime ! mais je ne songeais

(1) Nous dirions *sur les bords du Styx.*

pas d'abord à cette vaine gloire : c'est Lo Mengli qui, par ses exhortations réitérées, m'a fait un devoir de la rechercher. »

— « Les exhortations de Lo Mengli partaient d'un bon motif, continua-t-il; il m'assurait qu'une fois investi de considération, toutes choses me deviendraient faciles. Pouvait-on prévoir que mademoiselle Pe me serait sitôt enlevée, et que lui-même disparaîtrait sans laisser de traces? non, sans doute, mon mariage n'était point écrit sur les livres du destin : de là naissent tant de contretemps et de malheurs. Mais il y a quelques jours, cet hermite m'a annoncé qu'en venant dans ces lieux, j'y ferais certainement une rencontre : et j'y ai trouvé en effet ce vieillard. Il m'avait indiqué le jour du calendrier : c'est justement aujourd'hui le troisième du cycle. Plus j'y pense et plus la chose me paraît inconcevable : le sort de mon mariage serait-il donc attaché à ce vieillard? »

Toute la nuit se passa pour Sse Yeoupe dans une grande confusion d'idées et de réflexions. Le lendemain il s'empressa d'écrire un billet de visite sous une forme respectueuse, et il se présenta chez Pe. Celui-ci le retint chez lui; ils se mirent à payer tribut à l'antiquité et à causer

de littérature, la tasse à la main. Ils passèrent ainsi toute la journée, et ne se séparèrent que le soir. Le jour suivant, Pe vint à son tour rendre une visite à Sse Yeoupe, qui le retint pareillement pour prendre une collation. De ce moment ils ne cessèrent plus, ou de composer de compagnie, ou de jouir ensemble de la vue des fleurs ou du spectacle des eaux. Leurs humeurs se convenaient, leurs cœurs étaient d'accord. Ils ne se quittaient plus pendant la journée entière. « On vante les talents de Sse Yeoupe, disait Pe en lui-même; mais je n'ai pas encore vu sa personne: voilà plusieurs jours que je passe avec M. Lieou. J'ai pu étudier à fond son caractère; il a un talent très-éminent, des connaissances fort étendues; son extérieur est agréable, et sa physionomie annonce un homme comme il faut. Dans les deux capitales et dans toutes les provinces que j'ai parcourues, j'ai passé en revue beaucoup de jeunes gens : je n'en ai pas trouvé un seul qui réunît autant de qualités que celui-ci; de plus il n'est pas encore marié. Si j'allais manquer une telle occasion, il n'aurait pas seul sujet de me railler sur mon jugement peu arrêté. Il n'y a qu'une chose : si je ne conclus que le mariage de Houngiu, ma

nièce Mengli me demandera où elle pourra trouver un autre époux aussi digne d'elle, et elles se plaindront que mon affection aura été mesurée sur le degré de parenté. Si, au contraire, je parlais d'abord de Mengli, pour recommencer ensuite mes recherches en faveur de Houngiu, ce serait faire le sacrifice de mes sentiments personnels. Je vois des talents pareils, une égale beauté dans les deux cousines. Leurs caractères se conviennent parfaitement. Le meilleur parti est de les donner toutes deux en mariage au jeune Lieou, et de cette manière toutes nos affaires seront terminées. Quel heureux événement! ce jeune homme, à ce que je vois, possède des talents qui le conduiront quelque jour aux jardins académiques. La réputation n'est pas d'ailleurs ce qui m'occupe; nul autre que lui ne peut me convenir pour ce mariage. »

Il s'adressa donc à Sse Yeoupe et lui dit : « J'ai une affaire dont je devrais naturellement charger quelqu'ami de vous parler. Mais vous et moi sommes hors des habitudes ordinaires du monde; j'ai envie de m'ouvrir à vous directement : le puis-je faire, mon cher monsieur? »

— « Quelles instructions avez-vous à me

donner? je ne puis les recevoir qu'avec respect, » répondit Sse Yeoupe.

— « Rien de plus que ce que je vais vous dire : j'ai réfléchi plusieurs fois, monsieur Lieou, à ce que vous me disiez l'autre jour, que Pe Thaïhiouan avait en tous lieux promené ses regards pour le choix d'un gendre, sans même s'informer des bons partis qu'il pouvait trouver sous ses yeux. Je juge que vous avez parfaitement raison. Or, moi aussi, j'ai une fille, et de plus j'ai une nièce : je ne me permettrais pas de vous les représenter comme des personnes accomplies; mais il y a peu de différence à faire d'elles à la fille de Pe Thaïhiouan. Maintenant je rencontre en vous un jeune homme plein de mérite, un lettré qui n'a pas son pareil dans l'empire; et justement vous n'êtes pas encore marié. Si je ne témoignais le désir de serrer avec vous les liens du mariage (1), et qu'à l'avenir il me fût impossible de trouver un second gendre tel que vous, que de railleries j'encourrais de la part de ceux qui se moquent de Pe Thaïhiouan! et vous, monsieur Lieou, seriez-vous disposé comme moi à cette alliance? »

(1) Littéralement *le tissu de soie.*

Lorsque Sse Yeoupe avait entendu Pe lui parler du double mariage d'une fille et d'une nièce, de ces circonstances qui s'accordaient si parfaitement, et sans qu'il y eût un seul mot de différence, avec les prédictions de l'hermite, il était resté confondu de surprise. Toutefois il s'empressa de répondre : « Que votre seigneurie ne prenne pas pour une marque d'impolitesse le langage que je vous tiendrai dans le premier moment d'une émotion extrême ! Quoi c'est de vous que part un tel projet ! c'est vous qui voulez accorder l'honneur de votre alliance à un pauvre étudiant tel que moi ! Par où puis-je avoir mérité cette faveur ? J'ai pourtant encore un scrupule sur le cœur, et je ne sais si je dois me permettre de vousen faire part. »

— « Pourquoi des amis, qui se trouvent ensemble, ne s'expliqueraient-ils pas avec toute franchise ? » dit Pe.

— « Il est vrai que je ne suis pas encore établi, reprit Sse Yeoupe ; et pourtant j'avais demandé deux filles en mariage. L'une des deux est comme un luth brisé : elle a vu les neuf fontaines (1). L'autre a fui pour éviter une per-

(1) Elle a passé l'onde noire. Voyez ci-dessus, page 135.

sécution, et je n'ai d'elle aucune espèce de nouvelles. Quant à celle qui n'est plus, quoiqu'il ne soit pas en mon pouvoir de lui rendre l'ame qui lui a été ravie, la fidélité que je lui ai vouée exige que je n'en épouse pas une autre. Et quant à la seconde qui est vivante, si la perle égarée venait à se retrouver, je craindrais que son retour ne pût se concilier avec l'offre que vous me faites. Tels sont les sentiments dont je suis animé. Veuillez, seigneur, m'enseigner à les diriger. »

— « En annonçant l'intention de ne vous pas marier, parce que celle que vous vouliez épouser n'est plus, vous tenez le langage d'un cœur fidèle et fortement épris. Mais vous êtes jeune, monsieur Lieou, et vous devez songer aux suites de cette résolution, si nulle barrière ne s'oppose à la fougue des passions. Si la perle égarée vous était rendue, vous avez des engagements qu'il serait juste de remplir. Mais qu'elle ne revienne jamais, devez-vous, pour cela, vous vouer au célibat? »

— « Vos leçons sont si sages, répartit Sse Yeoupe, que je ne puis que m'y conformer avec respect. Mais dépourvu de mérite et de talents comme je suis, j'ai lieu de craindre que

le choix que vous feriez de moi n'apportât peu d'honneur au seuil de votre maison. »

— « Pour une pauvre maison comme la mienne, c'est une bonne fortune que de s'allier à un sage tel que vous, » répondit Pe.

— « Je dois donc recueillir la marque de bonté dont vous daignez m'honorer. Mais comment prendre les arrangements convenables ? »

— « La parole une fois donnée est engagée pour toute la vie ; et quant aux actes et aux démarches d'usage, rien ne sera en retard quand le jour des noces arrivera. »

Tous deux furent également satisfaits d'avoir conclu cet engagement. Ils s'arrêtèrent encore trois ou quatre jours, pour jouir du plaisir de la campagne. Ensuite Pe, exprimant l'intention de s'en aller le premier : « Il y a long-temps que je suis hors de chez moi, dit-il ; il faut que je m'en retourne demain. Et vous, monsieur Lieou, à quelle époque comptez-vous revenir ? »

— « Je n'ai aucune affaire ici, répondit Sse Yeoupe. Je me mettrai en route après le départ de votre seigneurie. Je ne serai séparé de vous qu'une quinzaine de jours, et j'irai ensuite vous

demander dans le village que vous habitez. »

— « Au terme indiqué, la maison sera balayée et tout mis en ordre pour vous recevoir, » repartit Pe. Leur conversation finit ainsi, et le lendemain, Pe prit congé et partit le premier.

Le départ de Pe livra Sse Yeoupe à toutes ses réflexions : « Il y a vraiment quelque chose de surnaturel dans les prédictions de cet hermite. De tout ce qu'il m'a annoncé, il n'y a pas un mot qui ne se soit vérifié. Mais je ne puis m'expliquer ce qu'il a voulu dire, au sujet de mon avancement, quand il m'assurait que le grade d'académicien ne m'avait pas été retiré. »

Il passa quelques jours encore à parcourir le pays. Il songea ensuite qu'il devait se mettre en route, et s'imaginant bien qu'il ne serait pas reconnu, il chargea un domestique de lui louer une barque, et il reprit le chemin qu'il avait suivi à son arrivée, en traversant le fleuve de Tsiantang.

Or il faut savoir que le gouverneur Yang, quand il avait, à plusieurs reprises, suscité des embarras à Sse Yeoupe, n'avait eu d'autre objet que de l'obliger à consentir à la proposition d'alliance qu'il lui avait adressée. Cependant Sse Yeoupe avait pris de lui-même la résolution

de se démettre et de s'éloigner. Quand le préfet et les sous-préfets vinrent lui annoncer cette nouvelle, il en fut quelque peu ému, et il donna ordre à ces magistrats d'envoyer des gens, sur toutes les routes, à la poursuite du fugitif. Où aurait-on pu découvrir ses traces? Le préfet et les sous-préfets revinrent faire part au gouverneur de ce mauvais succès. Ce contretemps lui donna à réfléchir: « Sse Yeoupe est mon subordonné, pensa-t-il; mais voilà bien peu de temps qu'il était en charge, et il n'a point commis de fautes dans l'exercice de ses fonctions. Quoiqu'il ne soit pas manifeste que je l'aie obligé de se retirer, au fond c'est moi qui en suis la cause. L'intendant et le juge de la province le savent très-bien. Lorsque Sse Fanghoei, qui est à la cour, viendra à l'apprendre, il en concevra du ressentiment contre moi. Il y a là dedans quelque chose d'assez fâcheux. »

Il était tout justement occupé de ces idées, lorsqu'on lui apporta la gazette. Le gouverneur l'ouvrit, et du premier coup d'œil ses regards tombèrent sur une déclaration où le ministère du personnel reconnaissait une faute qu'il avait commise, déclaration accompagnée d'un décret impérial qui portait en substance: « Que Sse

Yeoupe, ayant obtenu la première place au second concours des docteurs, aurait dû être désigné pour une des charges de la cour : comment se faisait-il qu'on l'eût envoyé pour être juge dans le Tchekiang ? Une telle conduite méritait un châtiment exemplaire : mais comme le ministère avait de lui-même reconnu sa faute, il avait par là mérité quelque indulgence. Sse Yeoupe devait être rétabli dans la charge qu'il avait mérité d'obtenir, et un autre nommé à sa place de juge dans le Tchekiang : Respect ! »

On a vu qu'effectivement Sse Yeoupe eût été désigné pour occuper une des charges de la cour, si quelques grands, mécontents de son élévation, n'avaient obligé le ministère du personnel à lui donner une charge de juge dans le Tchekiang. Mais dans la suite les membres du grand collége s'étaient refusés à laisser enfreindre les réglements. Deux personnes, avaient-ils dit, ont été choisies pour recevoir le titre d'académicien : il n'y a nulle raison d'en envoyer une pour remplir une place de magistrature. Ils voulaient même présenter à ce sujet une requête publique, et faire mettre en jugement les membres du ministère du personnel, comme prévenus d'infraction aux lois et de prévarica-

tion. Le ministère du personnel intimidé n'avait trouvé d'autre moyen que de reconnaître lui-même sa faute, en présentant une déclaration qui avait amené le décret dont il s'agit.

La réintégration de Sse Yeoupe dans le grade de docteur de la grande académie ne fut nullement agréable au gouverneur Yang. Il eut peur que Sse Yeoupe ne conservât au fond du cœur du ressentiment contre lui, et qu'une fois à la cour, il ne tînt à ce sujet des discours peu avantageux. Le seul parti qu'il avisa fut de mettre encore des gens en campagne et de faire de nouveaux efforts pour le retrouver.

Il arriva qu'un jour le préfet avait invité de la compagnie sur le lac occidental. Ses hôtes n'étant pas encore arrivés, ce magistrat était seul dans sa barque et s'amusait à regarder par la fenêtre. Tout justement c'était le jour où Sse Yeoupe, venant de passer le fleuve, était arrivé sur le lac; il avait pris un petit bateau et se dirigeait du midi au nord. En passant près de la grande barque du préfet, il fut bientôt reconnu par les gens de ce magistrat, qui s'écrièrent en le montrant: « Voilà le seigneur Sse! »

Le préfet leva la tête, et du premier coup-

d'œil il reconnut en effet Sse Yeoupe. Il ordonna, sans perdre de temps, qu'on arrêtât l'embarcation du seigneur Sse, et s'en vint avec empressement à l'extrémité de son navire pour le recevoir. Les gardes eurent bientôt rejoint le petit bateau de Sse Yeoupe, et ils l'amenèrent à côté de la proue de la barque. Sse Yeoupe, se voyant découvert par le préfet, ne trouva aucun moyen d'échapper et fut obligé de monter sur le navire de ce magistrat. Celui-ci lui fit un accueil très-empressé : « Seigneur Sse, lui dit-il, pourquoi donc vous en êtes-vous allé sans prendre congé de nous ? En combien d'endroits n'ai-je pas envoyé pour vous chercher ! »

— « Mon naturel indolent et inactif me rendait peu propre aux affaires, répondit Sse Yeoupe. C'est ce qui m'a fait prendre ma retraite si précipitamment, pour éviter les fautes que je n'aurais pu manquer de commettre en administrant la justice. Une telle conduite n'était-elle pas juste et raisonnable ? Mais avez-vous pu effectivement, monsieur le préfet, vous donner la peine de songer à moi ? »

Le préfet invita immédiatement Sse Yeoupe à passer dans sa barque : il le salua, et faisant aussitôt porter un fauteuil au haut bout, il en-

gagea son hôte à s'asseoir. Sse Yeoupe s'y refusait, et voulait se placer à l'orient ou à l'occident. Mais le préfet prit la parole : « Monseigneur, dit-il, vous devez naturellement vous asseoir à la place d'honneur : il y aurait par trop d'humilité de votre part. »

— « Par quelle raison changez-vous votre manière de me parler? demanda Sse Yeoupe. Pourquoi ne resterais-je pas à ma place, et pourquoi sortiriez-vous de la vôtre ? »

— « Un docteur de la grande académie a ses prérogatives qui ne sont pas celles d'un fonctionnaire tel que moi, répondit le préfet. Je ne me permettrai plus d'en user comme autrefois. »

A ces mots, Sse Yeoupe dans le plus grand étonnement : « Puisque je me suis démis de ma charge, s'écria-t-il, je suis un homme sans emploi : que me parlez-vous de la grande académie ? »

— « Il paraît, monseigneur, que vous n'avez pas encore vu la gazette ? Le ministère du personnel s'était trompé dans le choix qu'il avait fait de votre excellence pour remplir une charge de judicature. Mais votre académie s'est opposée à l'infraction des réglements : elle vou-

lait entamer une discussion publique, et le ministère, se voyant pressé, a pris le parti de produire une déclaration pour reconnaître sa faute. Il y avait déjà eu un décret qui rétablissait les choses comme elles devaient être. Respect et joie, monseigneur ! souffrez que je vous offre mes félicitations. »

Cette nouvelle fit naître dans le cœur de Sse Yeoupe autant de surprise que de satisfaction : « Quel caractère surnaturel dans les prédictions de l'hermite ! » s'écria-t-il en lui-même.

Tous deux s'assirent et continuèrent à s'entretenir quelque temps, après avoir pris le thé. Puis Sse Yeoupe voulut se lever et partir. Mais le préfet s'y opposa : « Depuis le départ de votre excellence, dit-il, le gouverneur est bien tourmenté. Il m'en a beaucoup voulu de ne vous avoir pas retenu. Hier encore, il nous a dit lui-même, aux sous-préfets et à moi, de vous faire chercher en tous lieux. Aujourd'hui que je vous ai rencontré, je ne prendrai pas sur moi de vous laisser aller si aisément. »

Aussitôt il ordonna de lâcher la barque, et conduisit lui-même Sse Yeoupe au monastère de Tchaoking, où il l'invita à s'arrêter dans la salle des méditations. Il désigna quatre gardes pour

l'accompagner, et revint ensuite à sa barque pour y traiter sa compagnie.

Pendant ce temps-là, des gens avaient déjà été porter la nouvelle aux autorités. Ce furent les deux sous-préfets qui vinrent les premiers, avec les employés de la préfecture, rendre visite à Sse Yeoupe. Le lendemain, les intendants et les magistrats lui apportèrent leurs hommages, et peu de temps après, le gouverneur Yang vint aussi lui faire une visite. Au moment même où ils se saluaient, il s'excusa plusieurs fois. En même temps il fit préparer une collation sur le lac, et se montra extrêmement empressé et attentif. Sse Yeoupe se conduisit à son égard comme son ancien subordonné, et ne laissa voir ni orgueil ni ressentiment.

Parmi les charges, il y en a de grandes et de petites.
Pour les magistrats, c'est aux fonctions qu'il faut prendre garde.
C'est vraiment comme une poulie à puiser de l'eau :
On est, sans l'avoir prévu, tantôt haut et tantôt bas.

Pendant ce temps-là, Tchangfanjou, au lieu de s'en retourner chez lui, avait continué de séjourner sur les bords du lac. Lorsqu'il entendit parler de cette élévation de Sse Yeoupe, il ne put s'empêcher de songer à ce qu'il avait fait : « Quoi? dit-il en lui-même, un gouverneur

qui le traitait si mal il y a quelque temps, lui fait aujourd'hui une pareille réception? Il est bien vrai de dire que les manières des gens changent suivant les situations. Et toi, bon Tchang, serais-tu assez sot pour aller te faire de lui un ennemi? Dans les rapports que j'ai entretenus avec lui, il ne m'a jamais fait le moindre mal. Il n'y a eu entre nous que ce petit débat à l'occasion de mademoiselle Pe. Mais maintenant qu'il n'y a plus d'espoir pour moi de ce côté, pourquoi ne pas y ramener ses yeux, et m'en faire un ami par ce moyen? Si je lui rends mademoiselle Pe, certainement il en sera ravi, et je ne puis pas me trouver mal de cette liaison avec un docteur de la grande académie. »

Une fois fixé sur ce projet, il s'en vint faire une visite à Sse Yeoupe. Après les salutations d'usage, Tchangfanjou prit la parole : « Savez-vous, seigneur, dit-il, quel est le motif de ma visite d'aujourd'hui? »

— « Je l'ignore, » répondit Sse Yeoupe.

— « Je viens, seigneur, pour m'excuser près de vous, et vous féliciter, » reprit Tchangfanjou.

— « Quel sujet d'excuses y a-t-il entre des amis qui ne se sont fait aucune injure? Quant aux

charges, qu'elles soient à la cour ou dans les provinces, ce sont toujours des charges : quelle occasion y a-t-il de me féliciter ? »

— « Ce n'est pas sur cet objet que je viens vous féliciter : c'est sur quelque chose qui vous causera la plus grande joie. »

— « J'espère donc que vous allez me l'apprendre, » dit Sse Yeoupe.

— « La nouvelle que je vous ai donnée l'autre jour de la mort de mademoiselle Pe, c'était une nouvelle fausse : et la faute que j'ai commise et dont je viens m'excuser, c'est de vous l'avoir contée. Ce que je vous apprends aujourd'hui ne vous charme-t-il pas ? Voilà de quoi je viens vous féliciter. »

— « Comment ! » s'écria Sse Yeoupe dans le ravissement.

— « Véritablement elle n'est pas morte encore, reprit en riant Tchangfanjou. Ce que je vous en ai dit n'était qu'une plaisanterie. »

— « Et quel pouvait être le motif d'une pareille plaisanterie ? » s'écria Sse Yeoupe encore tout surpris et non moins satisfait.

— « Il y avait un motif, répondit Tchangfanjou. C'était le gouverneur Yang qui désirait contracter une alliance avec vous. Et comme il

savait que vous étiez épris de mademoiselle Pe, il m'avait donné l'humiliante mission de vous faire ce conte pour mettre un terme à vos espérances. »

A ce récit qui confirmait la vérité de ce qu'il venait d'entendre, Sse Yeoupe fut au comble de la joie, et se laissant aller à un éclat de rire: « Eh bien! mon cher monsieur, puisqu'il en est ainsi, vous avez effectivement une faute à vous reprocher, et j'ai un véritable sujet de satisfaction! »

— « Souffrez, seigneur, dit Tchangfanjou, que je devienne votre entremetteur: que le service que je vous rendrai efface ma faute jusqu'à un certain point! »

— « Déjà, répondit Sse Yeoupe, mon père et Gou Touïan ont tous les deux écrit à ce sujet. Une démarche de vous, mon cher monsieur, ne saurait être que très-avantageuse: mais dois-je me permettre de vous donner cette peine? »

— « Ce sont deux êtres si rares dans le monde qu'un homme de talent et une beauté parfaite! Il y a encore quelque gloire à les réunir: quelle est la peine dont vous parlez? »

— « Puisque vous me permettez d'attendre de vous une si grande marque de complaisance;

dès demain je me rendrai chez vous pour la solliciter, reprit Sse Yeoupe. »

— « Une parole une fois lâchée, quatre chevaux ne sauraient la retenir, dit Tchangfanjou; vous conviendrez qu'il est mieux que je parte dès demain. Vous êtes, seigneur, un habitant de la salle de jaspe; votre illustre père et Gou Touïan ont écrit chacun de leur côté. Le premier mot va terminer cette affaire. Il faut seulement que vous me suiviez, pour jouir du bonheur de placer les cierges parfumés dans la chambre nuptiale. »

— « Si vous exécutez ce que vous avez la bonté de me promettre, ma gratitude ne sera pas légère, et mon devoir sera de reconnaître un tel service, » dit Sse Yeoupe.

L'entretien finit ainsi: Tchangfanjou prit congé et sortit. Sse Yeoupe demeuré seul se livra à ses idées; « Puisque mademoiselle Pe existe, pensa-t-il, notre mariage offre encore des chances nombreuses. Mais je viens tout récemment de prendre un engagement avec Hoangfou: comment me désister de cette autre alliance? Le seigneur Hoangfou est un homme rempli de bonté et du plus noble caractère. Il a agi envers moi de la manière la plus bienveillante; puis-je être ingrat avec lui? s'il n'avait qu'une

épouse à m'offrir, peut-être les deux affaires pourraient-elles marcher de front. Mais du côté de Hoangfou, il y a déjà deux demoiselles : quelles propositions lui faire ? Les prédictions de l'hermite m'avaient disposé à accueillir ses offres. Il n'y a pas une seule partie de ses discours qui ne se soit vérifiée : en serait-il autrement de la destinée de mon mariage ? en m'avertissant d'accepter, jugeait-il que mon alliance avec mademoiselle Pe finirait par ne pas avoir lieu ? »

— « Le seigneur Hoangfou est un homme extrêmement franc et sincère, continuait-il. Quand nous avons eu cet entretien ensemble, il m'a dit qu'au moment d'agir nous nous conformerions aux circonstances. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de lui écrire une lettre sous mon ancien nom de Lieou, de lui faire part en détail de toutes les particularités de cette aventure, et de le consulter sur le parti qu'il faut prendre. Qui peut savoir s'il n'aura pas quelqu'expédient à proposer ? »

Il s'arrêta à ce parti, et écrivit la lettre sur-le-champ. Le lendemain, en allant voir Tchang-fanjou, il lui dit seulement qu'il avait un service d'ami à lui demander : qu'il s'agissait d'une

lettre à remettre à Hoangfou, bourgeois dans le village de Kinchi. Tchangfanjou s'en chargea volontiers, et se mit immédiatement en route. Quelque temps après, Sse Yeoupe partit de son côté; beaucoup de magistrats du Tchekiang l'accompagnèrent lorsqu'il prit le chemin de Kinling.

Le papillon qui voltige est toujours un papillon.
Mais le buisson n'est pas le cerf mort, ni le cerf, un buisson.
Si l'on cherche à deviner ce qui doit arriver à l'avenir,
Qu'on suive tout doucement un seul chemin jusqu'au bout.

Nous laisserons Sse Yeoupe s'avancer sur les pas de Tchangfanjou: cependant mesdemoiselles Pe et Lo avaient passé toutes leurs journées et leurs soirées, depuis le départ de Pe, à s'occuper de littérature, et à composer des vers, ce qui était leur amusement favori. Un jour, le concierge apporta deux lettres : l'une était du docteur Gou, et l'autre de l'inspecteur-général Sse. Quand Pe était chez lui (1), sa fille avait coutume d'ouvrir et de lire toutes ses lettres. Elle déploya donc les deux qu'on venait de lui

(1) Je suppose qu'il faut lire : *quand Pe n'était pas chez lui*. Mais la faute, si c'en est une, est dans l'original, et l'on doit toujours être réservé quand il s'agit de faire dire à son auteur le contraire de ce qu'on trouve dans ses paroles.

remettre, et les lut conjointement avec mademoiselle Lo. La lettre de l'inspecteur-général Sse était conçue ainsi qu'il suit :

« Votre vieux frère Sse Youan a l'honneur « de vous offrir ses respects, ses compliments « et ses vœux. »

Communication particulière.

« Depuis votre glorieux retour, un an tout « entier s'est écoulé sans que j'aie eu l'honneur « de vous voir. J'imagine que dans la noble re- « traite que vous habitez au sein des monta- « gnes de l'orient, n'ayant pour occupation que « le vin et la poésie, vous êtes entouré de tou- « tes sortes de félicités. Pour moi, au milieu « même des affaires dont j'ai été chargé pour « le service de l'état, j'ai toujours présent à « l'esprit votre exemple, source pour moi d'une « inexprimable confusion.

« Mon neveu Yeoupe, primitivement in- « scrit parmi les candidats de votre pays, et « dont j'avais été séparé jusqu'ici, est venu s'of- « frir à moi l'année passée, quand je me plai- « gnais d'être sans enfants. Je l'ai retenu et adopté « pour mon fils. Le hasard l'a constamment fa- « vorisé, et il vient d'être nommé juge dans la

« province de Tchekiang. Mais quoiqu'il ait « atteint l'âge viril, il n'est pas encore marié.

« Mademoiselle votre fille, dans la retraite « profonde qu'elle habite, est bien au-dessus des « qualités qui forment l'union des sarcelles. « Mon fils m'a exposé les sentiments dont il est « touché pour elle, et le désir qu'il aurait de « l'obtenir en mariage. Je n'ai pas supposé que « les sentiments particuliers dont un garçon ou « une fille peuvent être épris fussent capables « d'entraîner un homme tel que vous. Cependant, « si vous ne dédaignez pas une famille pauvre et « obscure, et si vous lui accordez l'accès au mur « oriental de votre maison, notre reconnais- « sance sera véritablement sans bornes. Si au « contraire vous éprouvez quelque répugnance « à voir l'entrelacement du lierre et de la cus- « cute (1), et que vous ne voulussiez pas leur « prêter l'appui d'un grand arbre, je recevrai « votre réponse sans amertume de cœur, et je « ne me permettrai nullement de marcher sur « les traces d'un certain personnage qui nous a

(1) Même observation qui a été déjà faite en pareil cas ci-dessus. Ce ne sont pas ici des équivalents botaniques ; mais il s'agit de plantes grimpantes enlacées autour d'un arbre.

« précédés, et qui n'a recueilli que les railleries « de nos amis. Je mets ma confiance dans cette « feuille de mûrier (1), et j'attendrai les ordres « qu'il vous plaira de me transmettre. »

La lecture de cette lettre fit briller la joie dans les yeux des deux cousines. Ayant ensuite déployé celle de Gou Touïan, elles y trouvèrent ce qui suit :

« Votre parent Gou Koueï vous salue avec « respect.

« Obligé, l'année dernière, de partir préci- « pitamment pour la cour, j'ai, par l'effet « d'une méprise, sollicité de vous, en faveur « d'un intrigant, l'appui que l'arbre fournit à la « plante. Il avait par adresse tiré de moi cette « lettre dont j'ai importuné votre seigneurie. « Mais les artifices mêmes des démons des mon- « tagnes ne sauraient prévaloir auprès d'un es- « prit aussi éclairé que le vôtre. Cependant, la « faute que ma légèreté m'a fait commettre n'ad- « met pas d'excuse. En revenant ce printemps « prendre les ordres de l'empereur, je me suis « trouvé avec notre frère Sse, dont j'ai appris la

(1) Le papier de la Chine est fait avec l'écorce d'une espèce de mûrier que nos botanistes ont consacré à la mémoire de Broussonet.

« chose, non sans étonnement, et qui le pre-
« mier m'a fait connaître mon erreur. M. Sse
« avait déjà combattu avec honneur dans les
« palais du midi (1), et il avait obtenu une
« charge dans le Tchekiang. Il a songé à l'en-
« roulement du lierre et de la cuscute, et c'est
« à moi qu'il s'est adressé pour lui ouvrir la route.
« Profitant du voyage même auquel sa charge
« l'oblige, il compte s'élever jusqu'à la montagne
« sacrée que vous habitez. Vous verrez, du pre-
« mier coup-d'œil que vous jetterez sur lui,
« qu'il a véritablement les qualités du jaspe.
« Vous vous êtes, jusqu'ici, donné beaucoup de
« tourment pour le choix d'un gendre; mais
« ici, vous trouverez, je crois, bien facile de
« vous fixer. Je compte sous peu de temps
« prendre un prétexte pour retourner dans le
« midi. Je veux assister au joyeux festin, et join-
« dre mes félicitations à celles qui vous seront
« adressées. Si vous avez auparavant quelque
« chose à me mander, favorisez-moi d'une ré-
« ponse, etc. »

La satisfaction des deux cousines redoubla quand elles eurent achevé de lire cette lettre.

(1) Le collége de Nanking.

Mademoiselle Lo se leva sur-le-champ, et faisant son compliment à mademoiselle Pe: « Salut et joie, ma sœur! » lui dit-elle.

Mademoiselle Pe s'empressa de répondre à ce compliment: « Vous y avez part comme moi, ma sœur, repartit-elle, et je ne suis pas la seule qu'il faille féliciter. »

— « Ma sœur, reprit mademoiselle Lo, vous avez pour vous les ordres du père, l'inspecteur général Sse, l'interêt qu'y prend le docteur Gou et les sollicitations dont il s'est chargé. Quand mon oncle reviendra, il accédera de lui-même, dès le premier mot, à cette demande. Quant à moi, j'ai bien un engagement de cœur; mais je n'ai pas encore d'entremetteur. Et quand même le jeune Sse me serait fidèle et reviendrait remplir ses serments, il ne sait pas que je suis dans cette maison. S'il reçoit ma lettre et qu'il vienne me chercher jusqu'ici, mon oncle a pour vous une affection bien profonde, ma sœur: voudra-t-il ainsi, pour l'amour de moi, réunir deux cuillers dans la même tasse? Quand je pense à tout cela, je trouve que mon sort n'a encore rien de fixe. »

— « Vos réflexions seraient très-justes, ma sœur, si elles s'appliquaient à ce qu'on voit

d'ordinaire dans le monde. Mais mon père n'est point du tout un homme comme les autres. Puisqu'il a de l'affection pour moi, il vous aime, ma sœur; d'ailleurs il a accepté la commission de ma tante; et certainement il ne mettra point de différence entre nous, en faisant de moi une femme jalouse et égoïste. »

— « A la bonne heure! reprit mademoiselle Lo; mais il reste bien des difficultés encore. Au moment où un homme lui donne sa fille, aller aussi lui demander sa nièce, c'est une chose dont le jeune Sse aura de la peine à faire la proposition. D'un autre côté, mon oncle ne croira pas nous affliger en choisissant un époux pour sa fille et un autre pour sa nièce. Mon établissement dépend tout-à-fait de la volonté de ma mère et de celle de mon oncle: quelle résistance puis-je leur opposer? »

— « Ne vous inquiétez pas, ma sœur, reprit mademoiselle Pe. S'il survient quelque débat, c'est à moi qu'il appartiendra de déclarer la vérité. Si votre mariage ne se concluait pas, je resterais fidèle à mes engagements avec vous, et je ne me marierais pas non plus. »

— « S'il en est ainsi, la protection que vous m'accorderez excitera toute ma reconnais-

sance, dit mademoiselle Lo. Dans la lettre du docteur Gou, continua-t-elle, il est dit que le jeune Sse profitera du voyage auquel sa charge l'oblige pour s'approcher de la montagne sacrée. Ainsi, le jeune Sse doit être venu en même temps que la lettre. S'il était arrivé, comment aurions-nous de ses nouvelles? Il serait bien bon qu'il pût savoir que je suis ici. »

— « Vous avez raison, » dit mademoiselle Pe. Et elle chargea quelqu'un d'aller demander au concierge si le seigneur Sse était déjà venu rendre sa visite. Le concierge répondit : « Le seigneur Sse a envoyé quelqu'un pour annoncer sa visite, et c'est moi qui ai répondu que mon maître n'était pas chez lui, et qu'il n'y avait ici personne pour le recevoir; que puisqu'il voulait faire une visite, il suffisait qu'il laissât son billet dans les registres de la porte, sans se donner la peine de venir lui-même de loin. Son domestique s'en est allé, et j'ignore s'il doit revenir. »

— « Si on lui a fait cette réponse, le jeune Sse ne reviendra pas, » dit mademoiselle Pe.

— « Je le suppose, dit mademoiselle Lo; et quand il viendrait, nous aurions de la peine à lui faire passer des nouvelles. »

— « Quelle peine aurions-nous à lui faire passer des nouvelles ? reprit en riant mademoiselle Pe. Vous n'auriez besoin, ma chère sœur, que de prendre des habits d'homme, et d'aller le trouver comme l'autre fois. »

Mademoiselle Lo ne put s'empêcher de rire à son tour de cette plaisanterie.

Que d'agitations dans le cœur des belles habitantes de l'appartement intérieur !
Que d'inquiétudes naissent dans leur tendre sein.
La tristesse, la joie, se succèdent dans leur ame.
Elles se livrent à loisir aux soins qui occupent leur cœur.

Les deux cousines demeurèrent pourtant plus satisfaites qu'auparavant : on apprendra dans le prochain chapitre la suite de leurs aventures.

CHAPITRE XIX.

MÉPRISE SUR MÉPRISE, CONTRARIÉTÉS DE TOUTES PARTS.

Pourquoi faut-il que le sort trompe si souvent nos vœux ?
Presque toutes les affaires vont ainsi d'une manière désordonnée.
En ouvrant les yeux on voit bien que *lui* n'est pas *moi*.
Mais en se réveillant, on se demande : Qui suis-je moi-même ?
Mille apparences trompeuses abusent à tous moments,
Et il est au-dessus de nous de discerner la vérité.
La destinée du mariage doit avoir été fixée d'avance ;
Et pourtant, au milieu de tant de contre-temps, on finit par s'égarer.

Tandis que les deux cousines passaient ainsi leurs journées à s'entretenir ensemble dans leur appartement, on vint un jour inopinément annoncer l'arrivée du seigneur Pe. Madame Lo et les deux demoiselles vinrent le recevoir, et bientôt on vit entrer Pe la satisfaction peinte sur le visage, et qui, tout en saluant, dit à madame Lo : « Salut et joie ! ma chère sœur. J'ai enfin trouvé le gendre que je cherchais. Le mariage de ma nièce et celui de Houngiu sont une affaire conclue. »

En entendant ces mots, madame Lo fut charmée : « Ah mon frère ! dit-elle, si cela est,

que de remercîments j'ai à vous faire pour une si grande marque de bonté! »

Après le salut de madame Lo, les deux demoiselles vinrent ensemble rendre leurs devoirs à Pe, qui leur dit en riant: « Mesdemoiselles, vous êtes deux sœurs qui pouvez rivaliser ensemble de talents et de beauté; je n'ai pas voulu non plus que vous fussiez séparées. »

Ce discours persuada aux deux cousines qu'il s'agissait de Sse Yeoupe, que sans doute il avait rencontré à Hangtcheou, et qui les avait demandées en mariage. Elles se réjouirent donc intérieurement et se dispensèrent de faire aucune question. Le jeune Lo vint à son tour saluer son oncle. On fit la revue du bagage, on prépara un repas pour célébrer le retour de Pe. Celui-ci, ayant changé d'habits, alla se reposer une partie de la journée. Puis on vint reprendre place, et quand on fut assis, madame Lo ouvrant la conversation: « Vous avez été dehors bien long-temps, mon frère, dit-elle. Vous ne deviez aller qu'aux bords du lac: mais sans doute vous aurez poussé plus loin votre promenade? »

— « Je suis allé à Hangtcheou; et comme j'ai craint que le gouverneur Yang n'imaginât que je venais lui rendre visite, j'ai changé de

nom et je me suis fait appeler le bourgeois Hoangfou. Pendant le temps que j'ai passé sur les bords du lac, il s'y trouvait un assez bon nombre de jeunes gens; mais pas un seul homme d'un vrai mérite. » Alors il leur raconta en détail tout ce qui lui était arrivé, lorsqu'il avait composé des vers dans la *galerie de la source froide*, ainsi que la vaine réputation que s'étaient acquise Tchaotsianli et Tcheouchingwang, et comment il avait reconnu leur forfanterie. Cé récit amusa beaucoup les deux cousines, qui ne purent s'empêcher de rire. « Et ensuite, que s'est-il passé? » demanda encore madame Lo.

— « J'avais fait un assez long séjour sur les bords du lac, me promenant tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Voyant enfin qu'il n'y avait pas là plus de gens à talent qu'ici, j'ai passé le fleuve de Tsiantang, et je m'en suis allé du côté de Chanyin, visiter les curiosités de la grotte de l'empereur Iu. Là, j'ai fait la rencontre d'un jeune homme du nom de Lieou, qui est aussi natif de Kinling : pour l'extérieur, les bonnes manières, c'est véritablement un modèle accompli. Nous logions ensemble dans le monastère de Iu. Soir et matin nous nous entrete-

nions de littérature, ou nous composions de compagnie. Nous parcourions les sujets anciens et modernes. Nous avons ainsi passé le temps pendant plus d'une quinzaine de jours. A le juger d'après son esprit, son extérieur distingué, ses vastes connaissances et ses talents éminents, il me paraît fait pour prendre un jour son vol jusqu'aux jardins de l'académie. J'ai vu passer bien des hommes devant mes yeux; mais je n'en ai jamais remarqué un seul qui réunît tant de qualités. Je voulais lui faire épouser Houngiu; mais j'ai craint que ma nièce ne m'accusât d'une préférence injuste. J'aurais désiré lui donner ma nièce; mais j'ai eu peur que Houngiu ne se plaignît de ma négligence pour ses intérêts. Hors le jeune Lieou, je crois qu'il serait fort difficile d'en trouver un qui le valût. Je me suis rappelé que Ohoang et Niuying s'étaient toutes deux consacrées au seul Chun. Il s'est déjà trouvé des gens qui ont imité cet ancien exemple. Je voyais d'ailleurs qu'elles étaient toutes deux, non pas seulement amies, mais liées par la plus tendre affection, et il m'en eût coûté de les séparer. Enfin, de moi-même et de ma propre bouche, je les lui ai promises toutes deux. C'est pour moi une satisfaction extrême d'avoir pu

conclure cette affaire. Et vous, ma sœur, qu'en pensez-vous ? »

Pendant ce discours, les deux cousines étaient demeurées stupéfaites, et elles se regardaient l'une l'autre, sans oser prononcer le moindre mot : « Mon frère, répondit madame Lo, vous avez eu une très-bonne idée. Je trouvais précisément que Mengli était un peu jeune pour présider à la récolte de la marsile et de l'alisma nuptial. Mais maintenant qu'elle aura ma nièce pour compagne et pour appui, je suis parfaitement tranquille. D'ailleurs, puisque ce jeune Lieou a tant de mérite et d'agréments, voilà le repos de sa vie assuré. Votre beau-frère habite le séjour des neuf fontaines, et comme lui je puis aussi fermer les yeux. »

Pe semblait au comble de la joie : « Vous exprimez justement ce que j'avais dans la pensée, s'écria-t-il. Moi qui n'ai pas de fils, je n'avais que ma fille Houngiu présente à l'esprit. Mais aujourd'hui que j'ai trouvé un gendre dans la personne de Lieou, tous mes vœux sont satisfaits. Que mon cercueil se ferme demain, s'il le faut : j'y entrerai joyeusement et sans regrets. »

Tout en parlant ainsi, Pe riait de plaisir et madame Lo partageait insensiblement sa satisfac-

tion. Il n'y avait que les deux demoiselles qui, se voyant arracher un consentement tacite, éprouvaient au fond du cœur un trouble inexprimable. Elles n'osaient pourtant ouvrir la bouche, ni faire la moindre allusion à ce qui concernait Sse Yeoupe. A la fin, mademoiselle Pe tourna les yeux sur Yansou. Yansou comprit ce regard, et sur-le-champ elle apporta à Pe les deux lettres de l'inspecteur-général Sse et du docteur Gou. Après les avoir lues, Pe tout surpris s'écria : « Comment donc! celui qui a eu la seconde place au concours du nord, c'est Sse Yeoupe? Et c'est le neveu de Sse Fang-hoeï? Et il l'a adopté pour son fils? C'est donc pour cela qu'il s'était inscrit comme candidat du Honan? Si j'avais su tout cela un peu plus tôt, le mariage eût été bientôt conclu. Pourquoi a-t-il tant attendu pour former sa demande? Maintenant j'ai pris un engagement de ma propre bouche avec le jeune Lieou. Il se trouve actuellement en arrière. Que puis-je faire à cela? »

Il jeta les yeux sur sa fille, et vit qu'elle baissait la tête et gardait le silence. Il fit une réflexion : « Tout le monde, dit-il, exalte le mérite et les agréments de Sse Yeoupe. Il a

mérité de plus la seconde place au concours. Je pense bien que ce ne doit pas être un homme ordinaire. Mais, hélas! je ne l'ai pas vu encore. Le nombre des hommes qui ont un mérite accompli est très-peu considérable, continua-t-il. Ceux qui ont du talent n'ont pas toujours une figure agréable : ceux qui ont de la figure manquent par fois de talents. Mais la perfection est quand la figure et le talent se trouvent réunis au même degré. Celui-ci pourrait bien être un homme d'un extérieur commun, et qui compte uniquement sur son mérite, ou capable d'une conduite légère. Dans tous les cas, ce ne serait pas un homme aussi parfait que je le désire. Au contraire, je connais l'extérieur et les talents du jeune Lieou ; mais pour ne pas en parler davantage, il paraît d'un caractère plein de modération et de douceur ; son langage est modeste, et ses discours toujours judicieux. C'est un homme qui s'est élevé lui-même à la perfection du jaspe. Quant à la réputation qu'il peut acquérir un jour, je ne doute pas qu'elle n'aille jusqu'à le conduire au coursier d'or, et à lui ouvrir la salle de jaspe. Le jeune Sse est aussi un homme de mérite assurément ; mais je ne vois

pas en quoi il pourrait être supérieur au jeune Lieou. Or, j'ai déjà un engagement avec celui-ci, et avec l'autre, nous en sommes encore à la demande. Que faire à cela, et quel parti prendre? »

— « Mon frère, reprit madame Lo, vous avez vous-même observé les belles qualités du jeune Lieou, et elles vous ont convenu. Il n'y a rien du tout à changer à votre résolution. Quel moyen de revenir sur un arrangement pareil, quand la fille est déjà promise? Le jeune Sse a du mérite; mais qu'importe? Il n'y a rien autre chose qu'à lui faire réponse. »

— « Oui, c'est le seul parti que je puis prendre, répartit Pe. En vérité, ce jeune Sse est bien mal servi par le destin. Dès le principe, Gou Touïan avait fait choix de lui à mon intention : ce fut lui qui refusa. Il vint ensuite s'adresser à moi avec des vers qu'il avait composés sur les saules printaniers: il fut la dupe d'une supercherie. Je réussis à éclaircir la chose: je le fais chercher en tous lieux, sans pouvoir le découvrir. Il se retrouve aujourd'hui, et quand la lettre qui contient sa demande arrive, je suis engagé avec un autre. Tant de contrariétés font

voir qu'il n'a aucune part dans les destinées du mariage, puisque rien ne peut succéder selon ses vœux. »

La famille continua cette conversation quelque temps encore, avant de se séparer. Dès qu'on se fut retiré, mademoiselle Lo se hâta de passer secrètement chez mademoiselle Pe : « Ma sœur, dit-elle, nous n'avions d'abord que le seul Sse. Voici maintenant de plus le jeune Lieou. Quelle manière y a-t-il d'arranger tout ceci ? »

Mademoiselle Pe fit un soupir : « Il y a un proverbe ancien, reprit-elle, qui dit que pour huit ou neuf choses qui vont contre nos désirs, il n'y en a pas deux ou trois qui réussissent. Nous pouvons, vous et moi, nous l'appliquer aujourd'hui. Que d'empêchements et de retours dans ce mariage projeté avec le jeune Sse ! On eût dit qu'à présent mon père y serait disposé. Lui-même avait atteint l'objet de ses espérances. Les lettres de l'inspecteur général Sse et du docteur Gou apportaient sa demande. Il semblait qu'il n'y avait pas le moindre doute à former sur le succès. Mon père avait passé plusieurs années à me chercher un époux, sans rencontrer personne qui lui cenvînt. Qui eût jamais deviné

que dans l'espace de quelques instants, il aurait tout d'un coup trouvé ce jeune Lieou ! Ainsi, tant de peines qu'on s'est données depuis si long-temps s'en vont un matin au courant de l'eau ! Est-il possible de supporter cette pensée ? »

— « Ma sœur, reprit mademoiselle Lo, quelqu'attachement que vous ayez l'un pour l'autre, vous et le jeune Sse, ce n'est au moins rien de plus qu'une inclination secrète. Vous ne vous êtes jamais vus, même de profil. L'engagement qui vous concerne peut s'exécuter. Mais moi qui, en conversant avec lui, ai tenu mes mains dans les siennes ; qui, assise à ses côtés, ai touché son épaule de la mienne ; qui lui ai donné des assurances, qui ai prononcé des serments, qui les ai répétés par deux ou trois fois : qu'un matin je sois ainsi consacrée à un autre homme ; que je manque de constance avec le premier, et de fidélité à l'égard du second : c'est ce qui est absolument impossible. »

— « Je ne me suis jamais trouvée en présence du jeune Sse, répondit mademoiselle Pe. Mais l'engagement du cœur n'en existait pas moins. D'ailleurs, il avait rempli la condition

des vers sur les saules printaniers. Les pièces que je lui avais demandées sur le départ de la grue et l'arrivée de l'hirondelle avaient un sens et un motif. Je ne saurais donc le considérer comme un homme indifférent. Mais dans des affaires si délicates, des filles comme nous sommes, habitantes de l'appartement intérieur, ont bien de la peine à ouvrir la bouche, et à se prononcer. »

— « Je conçois, ma sœur, que vous ayez au premier moment quelque peine à déclarer ouvertement ce qui vous concerne. Mais je ne vois pas d'obstacle à ce que vous disiez quelque chose de ce qui me regarde. L'intention de mon oncle est de faire notre bonheur, et non de s'opposer sans motif, à ce que nous désirons. S'il avait connaissance de la démarche irrégulière où je me suis engagée, peut-être adopterait-il un autre parti. »

— « Pour parler, dit mademoiselle Pe, je n'y manquerai pas; mais il est bon d'attendre un peu. J'ai entendu dire hier que mon oncle Gou avait pris un congé pour retourner chez lui. Bien certainement il viendra nous voir dans quelques jours. Quand il sera ici, je chercherai l'occasion de le mettre au fait; et puisqu'il est

l'entremetteur choisi par le jeune Sse, il voudra sans doute employer tous ses moyens. »

— « Cette idée me paraît très-convenable, » dit mademoiselle Lo. Cette affaire devint le sujet habituel de leurs délibérations, à toutes les heures et à toutes les minutes.

C'est d'elles-mêmes que s'occupent ces belles dont l'esprit est si agité.
L'appui d'un père, d'une tante ne leur manque pourtant pas.
Elles avaient trouvé un pêcher que le ciel avait décoré des teintes les plus brillantes,
Et des feuilles trop touffues viennent le dérober à leurs regards amoureux.

Deux ou trois jours après, le docteur Gou, qui avait appris le retour de Pe, vint avec empressement pour le voir. Il y avait plus d'un an que les deux beaux-frères étaient séparés, et ils eurent une joie extrême de se retrouver ensemble. Pe retint le docteur à loger dans le pavillon des songes champêtres; et peu de temps après mademoiselle Pe sortit pour rendre ses devoirs à son oncle : le docteur en tira occasion de dire à Pe : Eh bien! mon frère, vous avez enfin ce gendre accompli que vous cherchiez, et ce n'est pas en vain que depuis si long-temps vous vous serez donné tant de peines et de soins! vous ne resterez pas au-des-

sous de ce que méritent les talents et les charmes de ma nièce. C'est un digne sujet de joie et je dois vous en féliciter. Mais dites-moi, je vous prie, Sse Liansian a-t-il déjà envoyé les présents de noce? »

— « Mon frère, répondit Pe, je suis infiniment touché des marques de votre affection; mais hélas! cette affaire ne s'est pas arrangée. »

— « Voilà du nouveau! et pourquoi donc? » s'écria le docteur Gou dans le plus grand étonnement.

— « Il n'y a pas d'autre motif, répondit Pe, si ce n'est que votre lettre, mon frère, et celle du seigneur Sse sont arrivées trop tard; j'avais déjà conclu avec une autre personne. »

— « Il y a long-temps que ma lettre est arrivée, dit le docteur, comment serait-elle venue trop tard? »

— « Depuis ma maladie je m'ennuyais chez moi, répondit Pe; je partis dès le commencement du printemps pour aller parcourir les plus beaux endroits de la province de Tchekiang. Le hasard m'a fait rencontrer à Chanyin un jeune poète, à qui j'ai promis en mariage Houngiu et Lo Mengli. C'est à mon retour ici, ces jours

derniers que j'ai trouvé les deux lettres; et vous voyez que c'était trop tard. »

— « Quel est le nom de ce jeune homme? je suppose qu'il est de Chanyin? » demanda le docteur.

— « Son nom de famille est Lieou, et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il est de Kinling. »

— « Comment est sa personne, et par où a-t-il si promptement obtenu votre consentement, mon frère? » dit encore le docteur.

— « Quant à ses agréments, ce Pangan que vante l'antiquité ne l'égalait peut-être pas : et du côté du talent, on peut dire qu'il est supérieur à Fangtseukian. Comment n'aurais-je pas donné mon consentement à un tel homme? »

— « Mon frère, reprit le docteur, lui avez-vous demandé s'il demeurait à Kinling même, ou dans les environs? »

— « Il m'a dit qu'il habitait à la ville, et il a ajouté qu'il avait eu l'honneur de passer sous vos yeux à l'examen. »

— « Voilà qui est plus extraordinaire. S'il eût été de Chanyin, je n'avais rien à dire : il peut s'y trouver d'autres hommes de mérite que je n'aie pas vu. S'il se fût donné pour être des environs de Kinling, je ne puis y connaître

à fond tout le monde, bien que je dusse en avoir entendu parler : il y a des talents qui m'ont peut-être échappé, et dont je n'ai pas tenu compte. Mais s'il dit qu'il habite la ville même, et que je le connais ; non-seulement il n'y a pas parmi mes amis une seule personne qui s'appelle Lieou, mais je n'ai pas vu un seul homme habile de ce nom parmi ceux qui se sont réunis pour les examens. Mon frère, ne seriez-vous pas encore ici la dupe de quelque intrigant ? »

— « Si je n'étais demeuré que quelques moments auprès de lui, reprit Pe, j'aurais pu, dans une seule entrevue, ne pas apporter une attention suffisante. Mais nous avons, lui et moi, logé dans le même monastère. Nous ne nous quittions pas du matin au soir. Pendant quinze jours et davantage, nous avons habituellement passé tout notre temps ensemble, à jouir de la vue des fleurs, à nous entre-donner des sujets de vers, à boire en causant de littérature, raisonnant tantôt sur les événements de la haute antiquité, tantôt sur les choses qui venaient de se passer. Son amabilité ne s'est pas démentie un moment, et elle est véritablement propre à séduire les gens. C'est ce qui m'a donné tant

d'empressement à le prendre pour gendre. Me serais-je follement abandonné à cette idée, si j'avais pu conserver le doute le moins fondé ? »

— « Puisque vous l'avez si bien examiné, mon frère, dit le docteur, sans doute vous n'avez pu commettre de méprise ; mais je suis bien fâché que vous n'ayez pu voir Sse Liansian. Si vous l'aviez vu, l'infériorité du jeune Lieou se serait montrée d'elle-même. »

— « C'est, dit en riant Pe, que vous n'avez pu voir le jeune Lieou. Si vous l'aviez vu, bien certainement vous ne parleriez pas ainsi. »

— « Sans vouloir rabaisser votre jeune Lieou, répartit le docteur en riant pareillement, ce n'est qu'un pauvre bachelier et voilà tout. »

— « J'ai dit seulement qu'il avait assez de talent et d'agréments pour sortir de la foule, répliqua Pe ; mais s'il est question d'avancement et de réputation, ce ne sera pas assurément un homme ordinaire dans les concours. Je suis persuadé que son nom se fera entendre un jour dans les jardins de l'académie. Il n'est pas indigne de vous, mon frère. »

— « Je n'attache pas un prix excessif aux honneurs mêmes de l'académie, reprit le docteur ; mais, mon frère, vous détournez vos re-

gards de Sse Yeoupe qui dès à présent est nommé académicien, pour les porter exclusivement sur celui qui ne l'est pas encore. Il me semble qu'il y a là-dedans une partialité excessive. »

— « Mon frère, dit Pe, vous m'annonciez dans votre lettre que Sse Yeoupe avait été nommé juge dans le Tchekiang : que parlez-vous maintenant de l'académie? »

— « Sse Yeoupe, répartit le docteur, avait été le premier au second concours. Suivant le réglement il devait avoir une des charges de la cour ; mais par animosité envers celui qui avait présidé l'examen, MM. Tchin et Wang lui avaient fait donner une simple place dans la magistrature. Par la suite, notre collége n'a pas voulu souffrir l'infraction de la loi, et il annonçait l'intention de faire une dénonciation publique. Le ministère du personnel intimidé a lui-même reconnu son injustice, et en vertu d'un décret impérial, il a rétabli les choses comme elles devaient être. J'imagine qu'en recevant cette nouvelle Sse Yeoupe aura quitté sa charge, et qu'il reviendra dans l'espace de quelques jours. »

— « C'est aussi sous peu de jours que, selon

l'engagement que nous avons pris ensemble, le jeune Lieou doit venir me rejoindre, dit Pe: quand tout le monde sera réuni, les eaux du King et du Wei se distingueront d'elles-mêmes. »

— « A la bonne heure ! » dit le docteur.

Mademoiselle Pe avait écouté toute la discussion, sans juger à propos de se mêler de la conversation. Mais elle alla secrètement conférer avec mademoiselle Lo. Aucun des deux prétendus n'avait encore envoyé de présents, et il fallait attendre, pour prendre un parti, que l'un des deux eût rempli cette formalité.

Pe et le docteur avaient passé plusieurs jours ensemble, quand le concierge vint annoncer que le jeune seigneur Tchang, celui qui, précédemment, à titre d'hôte, avait logé dans la maison, demandait à être reçu. Pe suivant sa pensée, « Que vient-il faire encore? » s'écria-t-il.

— « Il a sans doute quelque motif pour venir, dit le docteur. Quel inconvénient trouvez-vous à le recevoir? »

Pe le fit donc inviter à passer dans le salon; et peu d'instants après, Tchangfanjou entra, et fit sa révérence. On prit place après les compliments, et Pe ouvrant l'entretien : « Il y a long-

temps, dit-il, qu'on n'avait eu l'honneur de vous voir. »

— « Depuis l'examen de l'automne dernier, répondit Tchangfanjou, j'ai été au collége de la province de Tchekiang. C'est ce qui m'a empêché de venir vous rendre mes devoirs. »

— Depuis quand êtes-vous de retour? » demanda Pe.

— « Je suis arrivé d'hier, pour une affaire que j'ai à vous communiquer, » répondit Tchangfanjou.

— « Quelle est l'affaire sur laquelle vous daignez me donner vos instructions? » dit Pe.

— « J'ai un ami très-intime, qui est maintenant fort connu. Depuis long-temps la renommée lui a appris les vertus de la fille de votre excellence; et il sait qu'elle possède toutes les qualités qui font une belle union (1). Il a donc remis entre mes mains le manche de la coignée, et m'a chargé de venir demander à votre excel-

(1) Littéralement *l'union des sarcelles*. Il s'agit de certains oiseaux d'eau qui nagent toujours par couples, en se répondant par un chant que le Chiking exprime ainsi *Kouan-Kouan*, et qui est regardé comme très-harmonieux. Les Sarcelles, à cause de cela, passent pour l'emblême du bonheur et de la fidélité conjugale.

lence son consentement pour le lien fortuné qu'il désirerait contracter. »

— « Quel est le nom de votre ami? » demanda Pe.

« — C'est le nouveau docteur du grand collége, Sse Yeoupe. »

— Ah! c'est justement M. Sse! Gou, mon parent est aussi venu ces jours derniers me parler pour lui, et c'est précisément la cause de l'embarras où je me trouve en ce moment. »

— « Monsieur votre parent, le seigneur Gou, est donc ici? reprit Tchangfanjou. Eh bien! M. Sse est un lettré éprouvé dès sa plus tendre jeunesse; mademoiselle votre fille, une beauté célèbre, l'ornement de l'appartement intérieur. Le ciel les a fait naître l'un pour l'autre. Quel embarras pouvez-vous avoir à ce sujet? »

— « Mon embarras ne provient d'autre chose, sinon que je l'ai déjà promise à un autre, » répondit Pe.

— « Dans le temps où M. Sse Liansian avait obtenu la première place à l'examen des bacheliers, votre excellence avait eu la bonté de lui donner des espérances. Comment se fait-il qu'aujourd'hui qu'il a monté le coursier d'or, et pénétré dans la salle de jaspe, vous soyez, au

contraire, disposé à le repousser. C'est une chose qui ne s'explique pas bien. »

— « Monsieur, dit Pe, ne me pressez pas en ce moment, et revenez, s'il vous plaît, quand j'aurai conféré sur cette affaire avec mon parent. »

— « C'est une si belle alliance, reprit Tchangfanjou, que j'espère encore que votre excellence trouvera moyen de la former. »

Pe retint Tchangfanjou à prendre le thé, et pendant ce temps, la conversation continua : « Ce village est habité par un grand nombre de personnes, dit Tchangfanjou. Les habitations sont-elles toutes rassemblées en cet endroit, ou dispersées de côté et d'autre ? »

— « Elles sont pour la plupart réunies ici, répondit Pe; il en est très-peu d'écartées. Quel est le motif de cette question ? »

— Il y a, dit Tchangfanjou, un de mes amis qui m'a remis une lettre. J'ai fait chercher des deux côtés du village, et l'on ne trouve nulle part la personne à qui la lettre est adressée. »

— « Monsieur, dit Pe, quelle est la personne que vous cherchez ? »

— « C'est un bourgeois nommé Hoangfou, » répondit Tchangfanjou.

Pe reprit avec empressement : « Hoangfou est un de mes parents : si vous avez une lettre pour lui, vous n'avez qu'à me la remettre, et c'est moi qui la lui donnerai. »

— « Ah! c'est un de vos parents : je l'ai demandé partout, » dit Tchangfanjou. Et il chargea quelqu'un de sa suite d'aller chercher la lettre et de l'apporter. Pe la reçut, et après y avoir jeté les yeux, il la serra dans sa manche. L'entretien dura quelque peu de temps encore, après quoi Tchangfanjou prit congé et sortit. Pe revint au pavillon des songes champêtres, et rejoignant le docteur Gou : « Cette visite de Tchangfanjou, dit-il, est aussi pour l'affaire de M. Sse. »

— « Vous a-t-il dit à quelle époque Sse Liansian devait arriver ? » demanda le docteur.

— « Je ne m'en suis pas informé, répondit Pe. Mais il m'a apporté aussi une lettre du jeune Lieou. » Et il tira de sa manche la lettre, l'ouvrit, et se mit à la lire avec le docteur. Voici ce qu'ils y trouvèrent :

« Le jeune Lieou Hiochi a l'honneur de vous offrir ses hommages, ses vœux et ses compliments.

(Observations particulières.)

« Moi qui ne suis qu'un pauvre lettré sans instruction, j'ai eu le bonheur, sans l'avoir espéré, d'apercevoir au milieu des eaux et des montagnes la flamme purpurine, qui annonce la présence des immortels. Depuis que j'ai reçu les ordres qu'il vous a plu de me donner, il m'en a coûté d'être l'espace d'une révolution lunaire, privé de votre présence et de ces exemples paternels que vous m'accordiez. Tous sont encore renfermés dans mon sein. Vous ne m'avez montré aucun dédain, et vous m'avez même accordé l'honneur de la plus belle alliance. On peut dire que c'est un de ces bienfaits célestes qui ne laissent pas, dans le cœur de l'homme, assez de place pour la reconnaissance. Mais je vous avais prévenu, lorsque j'étais avec vous, que déjà j'avais pris des engagements avec deux familles; que l'une des deux avait vu son luth se briser, et que l'autre demoiselle, fuyant une persécution, avait disparu sans laisser le moindre vestige. Vous me fîtes l'honneur d'insister, en disant que tout était fini à l'égard de celle des deux jeunes filles qui n'était plus, et que pour celle qui vivait encore, on pren-

drait de justes arrangements, si elle venait à reparaître. Or, contre mon attente, j'ai trouvé en arrivant à Hangtcheou, qu'il n'y avait encore aucune trace de celle des deux qui était vivante, et que celle qui passait pour morte était pleine de vie. C'était un faux rapport de celui qui m'était venu donner cette nouvelle. Le père dont il s'agit dans cette alliance est un homme du plus haut rang. Un grand magistrat s'est chargé du rôle d'entremetteur, et je me trouve dans un défilé, où il est également difficile d'avancer et de reculer, et d'où je ne sais comment sortir. Tout ce que je puis faire est de vous exposer la chose franchement. Votre seigneurie est pleine de raison, de justice et de délicatesse. On voit en elle un miroir où les devoirs de l'homme viennent se réfléchir. De quelque manière que ce soit, elle saura arranger tout ceci. Je prends l'avance par cette lettre, pour vous annoncer que sous très peu de jours j'attendrai les ordres de votre seigneurie au pied de son escalier, pour y apprendre ce que le sort aura réglé.

Communication confidentielle.

« Hiochi vous renouvelle ses respectueux hommages. »

En finissant cette lecture, Pe demeura très-surpris : « Ceci est encore une singulière aventure ! s'écria-t-il. Y eut-il jamais dans aucune affaire autant de retours et de contretemps ? »

— « Puisqu'il s'excuse sur un autre engagement, vous devriez, mon frère, reprit le docteur, saisir cette occasion pour lui répondre, et vous mettre en état de conclure l'alliance avec Sse Yeoupe. Il y aurait avantage des deux côtés. »

— « Je ne nie pas que la parti ne fût bon. Mais le jeune Lieou a de si belles qualités que je ne puis renoncer encore à l'espoir de l'avoir pour gendre. Attendons son arrivée, mon frère, et nous terminerons toute cette affaire. »

— « Soit, » dit le docteur.

On pensait que rien ne pouvait plus changer,
Et voici tout d'un coup de nouveaux changements.
Mais sans ces traverses auxquelles on est sans cesse exposé,
Comment les sentiments pourraient-ils se montrer ?

Nous laisserons pour quelque temps Pe dans l'attente du retour du jeune Lieou, pour nous occuper de Lo Mengli. Lorsqu'elle avait formé le projet de passer du Chantoung dans le Kiangnan, pour éviter la persécution dont elle était menacée, elle craignit que Sse Yeoupe ne

la cherchât inutilement à son retour, et elle lui écrivit une lettre dont elle chargea un vieux serviteur nommé Wangcheou. Elle remit à ce domestique l'argent nécessaire pour son voyage, et lui ordonna de se rendre à la capitale pour porter la lettre au seigneur Sse; si ce dernier n'était plus à la cour, Wangcheou devait s'informer de lui sur toute la route jusqu'à Kinling, et venir ensuite lui rapporter sa réponse chez le seigneur Pe son oncle. Elle lui recommanda surtout de garder bien soigneusement la lettre, et de ne la remettre qu'en mains propres au seigneur Sse, en faisant attention par-dessus tout à ne pas prendre une autre personne pour lui. Wangcheou partit après avoir promis d'exécuter sa commission.

Or ce Wangcheou était un homme extrêmement borné. Quand il arriva dans la capitale, Sse Yeoupe en était déjà parti. Il se remit donc sur-le-champ en route pour le suivre. Mais ignorant que Sse Yeoupe avait obtenu le grade de docteur et qu'il avait été nommé magistrat, il allait sur toute la route s'informant du jeune M. Sse Yeoupe, de sorte que personne ne savait de qui il voulait parler. Il le suivit ainsi jusqu'à Kinling, et dans la ville il continua

d'aller le demander en tous lieux. Il y a quelquefois dans les affaires de singulières rencontres. Le hasard voulut que Sse Yeoute se trouvât précisément dans la ville en ce moment. Sse Yeoute, depuis l'aventure désagréable qu'il avait eue dans la maison du seigneur Pe, avait ressenti une véritable mortification. Lorsque par la suite il apprit le double succès de Sse Yeoupe, il ne put s'empêcher d'éprouver du repentir de ce qu'il avait fait : « C'était assurément une marque d'amitié, se disait-il, que de lui offrir ces vingt-quatre onces d'argent et le bagage qui lui était nécessaire. Mais pourtant, après le tour que je lui ai joué, il me serait peu agréable de le rencontrer. »

Il était, comme on l'a dit, dans la ville, le jour où Wangcheou, trompé par la ressemblance des deux noms de Sse Yeoupe et de Sse Yeoute, vint s'enquérir dans la maison où il logeait. Ce domestique s'adressant au portier : « N'est-ce pas ici que demeure le jeune M. Sse Yeoupe ? » demanda-t-il.

— « C'est ici, répondit le portier qui, de son côté, n'avait pas bien entendu. C'est la maison du jeune M. Sse Yeoute. D'où venez-vous ? »

— « C'est le jeune M. Lo, de la province de Chantoung, qui m'a envoyé pour lui porter une lettre, » répondit Wangcheou.

Le portier s'en alla prévenir son maître, qui dit: « Je ne connais pas de M. Lo dans le Chantoung. Il faut qu'il y ait quelque méprise. » Et il sortit pour venir s'en assurer. Dès que Wangcheou le vit approcher, il se hâta de lui adresser la parole : « J'ai été par l'ordre de mon maître, dit-il, vous chercher jusque dans la capitale, monsieur Sse; mais vous en étiez malheureusement déjà sorti. Je vous ai suivi sur toute la route; il n'y a pas d'endroit où je ne vous aie demandé. Et pendant ce temps-là vous étiez ici. »

Sse Yeoute commença à soupçonner que c'était Sse Yeoupe qu'on cherchait; mais pour n'en rien laisser connaître, il répondit vaguement : « Que je vous ai donné de peines! Où est la lettre de votre maître? »

— « Mon maître, répondit Wangcheou, a eu des affaires qui l'ont obligé de quitter la province de Chantoung et de se retirer dans le Kiangnan. Et comme il a craint de ne plus vous voir à votre retour de la capitale, il m'a chargé de venir vous trouver et de vous remettre une lettre. « Et en disant ces mots, il prit dans son

sein la lettre qu'il présenta à Sse Yeoute en la tenant des deux mains. Sse Yeoute la reçut : « Allez vous asseoir là dehors, lui dit-il, tandis que j'examinerai le contenu de cette lettre. » Et il chargea ses domestiques de préparer un repas pour traiter l'arrivant.

Lorsque Wangcheou fut sorti, Sse Yeoute courut à sa bibliothéque, et jetant les yeux sur la lettre, il vit en haut et en bas deux fleurons, et la marque de deux petits sceaux. Elle était très-soigneusement fermée et bien serrée. Dans le milieu on avait écrit en sept gros caractères : *Pour être ouvert par le seigneur Sse, de sa propre main ;* et plus bas, en quatre petits caractères, *dont le noble surnom est Yeoupe.* L'écriture était régulière et très-élégante. Sse Yeoute pensa en lui-même qu'il y avait quelque chose de particulier dans la manière dont cette lettre était adressée. « N'y aurait-il pas quelque motif là-dessous ? » se demanda-t-il. Il porta furtivement ses regards dans l'intérieur de la lettre, et soulevant doucement les plis du papier, il parvint à le déployer de manière à découvrir l'écriture. Il vit tout un côté couvert de petits caractères réguliers en tête de mouches, et il lut ce qui suit :

« Votre ami et frère cadet Lo Mengli a l'honneur de vous saluer. Il adresse cette lettre à Son frère Liansian, monsieur Sse, à vous avec qui, précédemment, dans le séjour que vous avez fait en voyage, le hasard lui avait permis de se rencontrer. Cette entrevue était comme un bonheur venu du ciel ; mais l'attristante séparation qui a suivi a été d'une extrême amertume pour mon cœur. Je me rappelle les serments si forts qui ont été prononcés sur la pierre. Les engagements secrets qui ont été contractés devant les fleurs retentissent encore dans mon oreille. Et pourtant, hélas ! le corps est à l'orient, tandis que l'ombre est à l'occident. Qu'il est difficile de les réunir ! Toutes les fois que ces pensées se présentent à mon esprit, il me semble que c'est un songe qui me poursuit. Mais la chose sur laquelle on a placé le bonheur de sa vie ne saurait être regardée comme un songe. J'ai appris le succès qui vous a, l'automne dernier, accompagné dans les concours du nord ; et j'en ai ressenti une extrême consolation. Sans doute les fleurs des jardins littéraires vous attendent ce printemps. J'aurais bien voulu vous voir à votre retour, et vous offrir mes félicitations à moitié chemin. Mal-

heureusement, des difficultés imprévues, qui sont survenues à ma famille, m'obligent à me retirer pour quelque temps chez mon oncle, dans la province de Kiangnan. Mon ancienne demeure sera donc entièrement fermée. J'ai craint que vous ne vinssiez pour me demander, et que vous ne pussiez concevoir des soupçons capables de troubler la fontaine du pêcher. C'est pourquoi je vous ai dépêché ce vieux serviteur, qui est chargé de vous annoncer ces circonstances. Si vous tenez encore à mon amitié, ainsi qu'à votre mariage avec ma sœur, venez me demander au village de Kinchi, chez Pe Thaïhiouan, conseiller du ministère des ouvrages publics. C'est là que vous trouverez de mes nouvelles. Ce mot à mille milles de distance a pour objet de solliciter un souvenir. *Communication particulière.* »

— « Comment! dit Sse Yeoute en achevant de lire, c'est un autre mariage que Sse Yeoupe est allé nouer avec la famille Lo dans le Chantoung? Si je pouvais encore aller me présenter sous son nom! mais c'est justement dans la maison de Pe qu'on lui dit de venir savoir des nouvelles; et c'est dans cette même maison qu'une fois déjà j'ai laissé voir *le pied du cheval;*

quel moyen de m'y présenter derechef ? »

— « J'ai ouï dire, continua-t-il en lui-même qu'après avoir été d'abord choisi pour être juge, à Hangtcheou, il vient à présent d'entrer dans le grand collége académique. Il doit en ce moment être sur son retour. Il vaut mieux lui garder cette nouvelle, pour couvrir mon ancien procédé d'une apparence d'affection. Il est académicien maintenant, et par la suite je puis avoir besoin de lui. »

Il s'arrêta à cette idée, et quand Wangcheou eut fini son dîner, il le fit entrer et lui dit : Re-« tournez vers votre maître : faites-lui mes compliments, et dites-lui que je savais tout ce qu'il me mande dans sa lettre ; que je suivrai ses ordres exactement, et que de peur de quelque inconvénient, je ne lui fais pas encore ma réponse par écrit. »

En même temps il tira une once d'argent qu'il présenta à Wangcheou en lui disant : « Quel long voyage et que de fatigues je vous ai causés ! »

— « J'ai encore tout l'argent que mon maître m'avait donné pour ma route ; comment me permettrais-je d'en accepter encore de vous, Monsieur Sse ? » dit Wangcheou.

— « C'est peu de chose ; c'est seulement pour vous acheter du vin, reprit Sse Yeoute. »

Wangcheou remercia, prit congé, sortit et s'en vint à Kinchi porter la réponse à mademoiselle Lo.

Cependant Sse Yeoute, se trouvant en possession de la lettre, s'en revint à sa maison de campagne, et chargea des gens de prendre des informations sur le seigneur Sse, parce qu'en se rendant à Kinchi il devait passer par cet endroit, et que son désir était de l'arrêter chez lui. Conformément à ces ordres, les domestiques se mirent aux aguets. Il se passa quelques jours, au bout desquels on apprit que Sse Yeoupe était arrivé à Kinling, et qu'il se proposait de se rendre au village de Kinchi, dès le lendemain. Sur-le-champ, Sse Yeoute fit faire les apprêts d'un repas pour le recevoir ; le jour suivant, dès neuf heures du matin, ses gens vinrent l'avertir que le seigneur Sse s'approchait. Sse Yeoute sortit lui-même et courut à l'entrée de la place pour se trouver à sa rencontre. Peu de temps après on vit arriver la chaise de Sse Yeoupe. Sse Yeoute chargea un de ses gens d'un billet de visite, et lui dit de courir devant la chaise en annonçant que son maître était là

pour demander une entrevue. En reconnaissant le nom de Sse Yeoute, Sse Yeoupe fit sur-le-champ arrêter sa chaise. Dès qu'il vit la chaise arrêtée, Sse Yeoute s'approcha en hâte, et fit un salut au-devant de la chaise. Sse Yeoupe descendit immédiatement pour répondre à sa politesse. « Je voulais tout justement aller vous demander, dit-il; comment prenez-vous la peine de venir si loin à ma rencontre? »

— « J'ai craint, dit Sse Yeoute, qu'un homme de distinction tel que vous êtes, seigneur, ne dédaignât un homme pauvre et obscur, et je suis venu pour vous présenter mon invitation. »

Tout en parlant ainsi, les deux jeunes gens s'en vinrent ensemble à pied à la maison de Sse Yeoute. Sse Yeoupe ordonna aux gens de sa suite de prendre un billet de cérémonie, et de l'apporter dans le salon. Les courtoisies recommencèrent, et quand elles furent achevées, on s'assit. Sse Yeoupe prit alors la parole : « Le bienfait que vous m'avez précédemment accordé avec tant de bonté, dit-il, est resté profondément gravé dans mon cœur; toute ma personne ne suffirait pas pour le reconnaître. »

— « Une si mince bagatelle, reprit Sse Yeoute, mérite-t-elle que vous en parliez? » Comme il

parlait ainsi, on servit. « Je ne venais que pour avoir l'honneur de vous voir, dit Sse Yeoupe; convient-il que je vous importune si tôt? »

— « En venant de la ville ici, vos gens et vos chevaux ont dû prendre de l'appétit, dit Sse Yeoute; ce sont quelques aliments grossiers qu'on a préparés ; veuillez jusqu'au bout agir avec moi en ami. »

— « Mon cher monsieur, reprit Sse Yeoupe, vous me montrez un excès d'affection; comment pouvez-vous m'en donner ainsi de continuelles marques? »

Les deux amis s'assirent alors vis-à-vis l'un de l'autre. Après qu'ils eurent bu pendant un certain temps : « J'imagine, seigneur, demanda Sse Yeoute, que ce nouveau voyage a pour objet votre mariage avec la fille du seigneur Pe? »

— « Oui; c'est pour cela que je viens. Mais je ne sais pas encore quelle tournure prendront les affaires. »

Sse Yeoute se mit à rire : « Le sort de ce mariage, dit-il, était déjà fixé par un ancien engagement. Maintenant, seigneur, que vous êtes promu à de nouvelles dignités, la chose se terminera d'elle-même : seulement,

c'est dommage que le mariage et les autres affaires que vous avez dans le Chantoung avec Lo Mengli souffrent quelque retardement. »

Sse Yeoupe demeura dans le plus grand étonnement : « Je n'ai jamais, reprit-il, dit un seul mot de ces affaires à qui que ce soit. Comment avez-vous pu les apprendre? »

Sse Yeoute continuait de rire : « Est-ce que vous ne voulez pas même souffrir que je sache de si belles choses, que vous, seigneur, vous voulez bien exécuter? »

— « Puisque vous en avez quelque connaissance, répartit Sse Yeoupe, vous savez sans doute aussi des nouvelles de Lo Mengli, et j'espère bien que vous aurez la bonté de m'en donner. »

— « Oui, j'ai des nouvelles, dit en riant Sse Yeoute, mais je ne vous les dirai pas si facilement. »

— « Dites-les moi seulement, reprit Sse Yeoupe en répondant à son sourire, et je vous laisse le maître de fixer les conditions: je ne contreviendrai pas à vos ordres. »

— « Seigneur, je n'abuserai pas de votre situation: buvez seulement trois grandes tasses, » dit Sse Yeoute.

Sse Yeoupe sourit de nouveau : « Je ne saurais supporter beaucoup de vin, dit-il, mais je ne puis refuser cette condition; ayez la bonté de me tirer d'inquiétude. »

Sse Yeoute ordonna à ses gens d'emplir trois grandes tasses; et Sse Yeoupe, ne voyant aucun autre moyen, fut obligé de les boire, tout en parlant et en riant. Quand il eut bu, il exigea que Sse Yeoute lui donnât des nouvelles de Lo Mengli. Mais ce récit demande à être fait séparément. On verra le prétendu doué de talents véritables, poursuivre sa route en se fondant sur la solidité de ses succès, et les belles habitantes du pavillon intérieur dévoiler leurs sentiments passionnés.

Ces désastres n'étaient que des méprises du sort:
Ces contrariétés ne tenaient qu'à des malentendus.
Qui eût prévu que de tant de méprises et de contretemps,
Il résulterait à la fin un sort brillant comme les fleurs ?

C'est dans le dernier chapitre qu'on verra si Sse Yeoute consentit, à la fin, à donner des nouvelles de Lo Mengli.

CHAPITRE XX.

BRODERIES SUR BRODERIES : SATISFACTION GÉNÉRALE.

Les démons ont épuisé leurs efforts et accompli leur tâche ;
On a réussi à atteindre la montagne, à traverser les torrents.
La douceur, l'amertume sont réunies dans le nénuphar et dans sa fleur ;
Un même sort attend la racine et les feuilles du pêcher.
Le génie prend à la fin son essor comme la flamme.
L'amour est comme le fleuve, qu'un penchant insurmontable entraîne vers l'Orient.
Ce qui arrive, un doux engagement l'avait fait pressentir.
Rien ne saurait contraindre les vœux des amants.

Après avoir accompli la condition des trois tasses, Sse Yeoupe voulait donc obtenir des nouvelles de Lo Mengli. Sse Yeoute prolongea quelque temps la plaisanterie ; puis tirant la lettre de sa manche : « Ceci, dit-il, contiendrait-il des nouvelles de monsieur Lo ? »

Sse Yeoupe saisit la lettre, en parcourut tout le contenu d'un coup d'œil, et la joie, sans qu'il y pensât, se peignant sur sa physionomie : « Monsieur Lo, dit-il, est véritablement un homme plein de sentiments ! Mon frère, ajouta-t-il, comment ce message est-il tombé dans vos mains ? »

— « L'exprès qui l'apportait, répondit Sse Yeoute, est un vieux serviteur d'un esprit très-borné : l'analogie de mon nom avec celui de votre seigneurie l'a conduit à venir me demander chez moi ; et pensant bien que c'était une chose à laquelle vous attachiez beaucoup d'importance, j'ai craint qu'il n'arrivât ailleurs quelqu'autre méprise plus grave. Je l'ai donc gardé pour vous le remettre, seigneur, sans savoir comment vous prendriez ma précaution. »

— « Je vous suis infiniment obligé, répartit Sse Yeoupe. Le dévouement de mille amis ne paierait jamais tant de soins. »

— « Il n'y a nul besoin de paiement, dit en riant Sse Yeoute. Emmenez-moi seulement avec vous pour prendre part au festin de la réjouissance. »

Les deux jeunes gens continuèrent à se divertir ainsi durant un certain temps, en buvant quelques tasses. Puis Sse Yeoupe se leva pour prendre congé, et après s'être séparé de son hôte, il remonta dans sa chaise et se remit en route. Arrivé dans le village de Pechi, au monastère de Kouanyin, il voulut aller rendre visite à Tsingsin. En voyant approcher un cortége de chaises et de chevaux, Tsingsin sortit précipi-

tamment pour le recevoir, et dès que Sse Yeoupe l'aperçut : « Maître, me reconnaissez-vous ? » lui demanda-t-il.

— « Eh ! c'est le seigneur Sse ! répondit Tsingsin. Comment ne vous reconnaîtrais-je pas ? » Il le conduisit dans la salle des méditations, et lorsque les salutations furent terminées, Sse Yeoupe dit aux gens de sa suite d'apporter les présents. Tsingsin les reçut avec de grands remercîments : « Seigneur Sse, ajouta-t-il, que de félicitations j'ai à vous adresser ! Je suis un pauvre religieux confiné dans la solitude d'un village. J'ignorais absolument tout ce qui est arrivé, et je n'ai pu vous offrir mes compliments. »

Après le thé, Tsingsin ordonna d'apprêter un logement : « Ne vous mettez pas en peine pour un logement, dit Sse Yeoupe. Je viens, comme autrefois, vous demander le couvert et un lit dans une de vos cellules. »

— « Seigneur Sse, répondit Tsingsin, vous êtes à présent un homme de distinction. Je craindrais qu'un simple lit de nattes ne vous convînt pas. »

Après que la conversation eut continué quelque temps, Sse Yeoupe s'adressant à son hôte :

« Le seigneur Pe Thaïhiouan est-il maintenant bien portant ? » demanda-t-il.

— « Il est en bonne santé, répondit Tsingsin. Dans le cours de ce printemps, il est allé faire un voyage de plaisir au lac occidental ; il y est resté deux ou trois mois, et il n'y a pas encore un mois qu'il est de retour. »

— « Mademoiselle sa fille est-elle mariée ? » demanda encore Sse Yeoupe. »

— « Les demandes, comme à l'ordinaire, n'ont pas manqué, répondit Tsingsin. Mais elle n'est pas mariée encore. J'ai entendu dire hier que le seigneur Pe, durant son séjour dans le Tchekiang, l'avait promise à quelqu'un ; que le seigneur Gou était venu d'un autre côté se faire l'entremetteur d'un second prétendant ; que les deux partis se trouvant en opposition, ils étaient là-dessus en contestation, et qu'il n'y avait rien encore de décidé. »

— « Il y a, dans ce village de Kinchi, un bourgeois nommé Hoangfou ; le connaissez-vous, maître ? » demanda Sse Yeoupe.

Tsingsin réfléchit quelque temps : « Il peut y avoir un millier d'habitants dans le village de Kinchi, répondit-il ensuite. J'y vais quêter le riz nécessaire à notre consommation de chaque

mois. Toutes les maisons me sont parfaitement connues; mais je n'ai jamais entendu parler de personne du nom de Hoangfou. »

— « Il m'a dit qu'il était parent de Pe Thaïhiouan, » ajouta Sse Yeoupe.

— « Si c'est un parent du seigneur Pe, reprit Tsingsin, il demeure peut-être à sa maison de campagne. Il suffira de le demander au château, et vous aurez sur-le-champ de ses nouvelles. »

Après avoir soupé, Sse Yeoupe demanda à se retirer pour passer la nuit. Le lendemain matin il se leva, fit sa toilette, et dès qu'il eut déjeûné, il ordonna à tous ses gens de l'attendre au couvent avec ses chaises et ses chevaux, et lui-même, vêtu de l'habit qu'il portait autrefois, accompagné du seul Siaohi, il s'achemina tout doucement à pied du côté du village de Kinchi. Quand il y fut arrivé, il contempla ces collines et ces eaux, ces arbres qui étaient tels qu'il les avait vus jadis, et il ressentit une émotion inexprimable en pensant que rien encore n'était fixé pour son mariage.

Le pêcher fleurit, l'eau coule comme au temps passé.
Ce jeune Lieou, l'objet de tant de vœux, le voilà revenu :
Mais y est-elle encore, la divinité qu'il adore ?
Chaque pensée, chaque souvenir est une émotion déchirante.

Tout en cheminant, Sse Yeoupe s'était livré à ses réflexions : « Je n'avais pas prévu, pensait-il, que ces deux mariages se devaient traiter dans le même village. Si je vais, sous mon nom de Sse, me présenter au seigneur Pe, je ne pourrai plus aller trouver Hoangfou. Il vaut mieux garder encore le nom de Lieou, demander une entrevue particulière au seigneur Hoangfou, lui parler à cœur ouvert, et ensuite je me rendrai sans tarder chez le seigneur Pe. »

Dès qu'il se fut arrêté à ce parti, il entra dans le village, et sur toute la route il s'informait de la demeure du bourgeois Hoangfou. Or, Pe, qui avait prévu que le jeune Lieou pourrait venir le demander sous ce nom, avait fait placer pour lui répondre, à l'entrée du village, quelques-uns des domestiques qui l'avaient accompagné dans son voyage. Ce jour-là donc, au moment où Sse Yeoupe arrivait, ces domestiques, qui l'avaient aperçu d'avance, vinrent avec empressement à sa rencontre, en disant : « Est-ce monsieur Lieou qui vient ? »

— « Lui-même, répondit Sse Yeoupe très-satisfait de les voir. Le bourgeois est-il chez lui ? »

— « Il est chez lui, et il vous attend, monsieur, » répondirent ces gens ; et aussitôt ils

conduisirent Sse Yeoupe dans l'aile orientale de la maison. Ils l'y firent asseoir, et promptement ils allèrent avertir le seigneur Pe. Celui-ci en éprouva beaucoup de joie : « Le jeune Lieou est un homme de parole, » dit-il.

Il ordonna les apprêts d'un repas auquel il voulait inviter son hôte, et s'adressant au docteur Gou : « Je vais le premier aller le recevoir ; j'enverrai ensuite quelqu'un pour vous prier de venir nous rejoindre. »

— « Je crains seulement, dit le docteur en riant, de trouver ce que je verrai au-dessous de ce que je vous en ai entendu dire. »

Pe répondit à cette plaisanterie : « Du premier coup-d'œil, mon frère, vous reconnaîtrez qu'il n'est en rien au-dessous du jeune Sse. » Et en parlant ainsi il se rendit au corps de logis oriental. En y arrivant, il attacha ses regards sur la personne de Sse Yeoupe, pour le considérer attentivement, et lui voyant ces graces, cette figure charmante, et cette démarche légère, attributs de la jeunesse, il se sentit le cœur rempli de joie, et s'approcha de lui d'un air riant : « Quoi ! vous arrivez à présent, monsieur Lieou, lui dit-il. Du matin au soir, je regardais si je vous verrais venir. »

Sse Yeoupe s'empressa de faire une révérence : « J'ai été retenu plusieurs jours à Hang-tcheou par un de mes amis, dit-il : c'est ce qui a retardé la visite que je voulais avoir l'honneur de vous faire. Je suis infiniment coupable. »

Tout en parlant, ils se rendaient les devoirs accoutumés. Ils prirent place ensuite, et Pe s'adressant à son hôte : « J'ai vu par la lettre que j'ai reçue de vous, dit-il, que la personne que vous aviez crue morte ne l'était pas, et que vous aviez été induit en erreur par un rapport mensonger. C'est un grand sujet de joie. Mais vous ne m'avez pas dit de qui cette personne était fille. Vous me mandez aussi qu'un magistrat s'est chargé pour vous du rôle d'entremetteur : quel homme est ce magistrat? Enfin vous m'aviez appris que monsieur votre père avait déjà fait le voyage chez les immortels : comment dites-vous donc que le mariage dont il s'agit a été conclu par monsieur votre père ? »

—« Les choses en sont venues à un point où je ne dois plus rien vous cacher, répondit Sse Yeoupe. Je vais vous dire toute la vérité. Il y a long-temps que mon respectable père a quitté ce monde. Mais l'année dernière, un oncle paternel m'a recueilli et adopté pour son fils. La

jeune personne n'est autre que celle dont nous avons parlé, il y a quelque temps, la fille de Pe Thaïhiouan. Le magistrat qui s'est chargé de la fonction d'entremetteur, c'est le grand historiographe Gou Touïan. »

A ces mots, Pe dans une surprise extrême : « J'ai ouï dire, s'écria-t-il, que la personne pour qui Gou Touïan avait pris de l'intérêt, était Sse Yeoupe. Depuis quand lui avez-vous donné la même commission, monsieur Lieou ? »

Sse Yeoupe se leva aussitôt, et faisant devant Pe une profonde révérence : « Je suis bien coupable ! dit-il. Mon nom n'est pas Lieou. Je suis réellement ce Sse Yeoupe lui-même. »

La joie se mêla à l'étonnement de Pe, quand il entendit cette déclaration : « Voilà une chose bien extraordinaire ! s'écria-t-il. Asseyez-vous, monsieur, je vous prie, mais souffrez que je vous fasse une question. Dans la lettre d'introduction qu'on vous avait donnée, monsieur Sse, on disait que vous aviez été nommé juge à Hangtcheou : comment se fait-il que je vous aie rencontré dans mon voyage, parcourant le pays sous un nom supposé ? »

— « C'est uniquement, répliqna Sse Yeoupe, parceque le gouverneur Yang a une fille,

qu'il voulait me donner en mariage. Par mon refus, j'avais provoqué le ressentiment du gouverneur, et il m'avait à plusieurs reprises cherché chicane et suscité des embarras. Comme, à cette époque, j'étais son subordonné, je ne savais comment éviter les effets de sa malveillance. Tout ce que je pus faire, fut de donner ma démission, de changer de nom et de me dérober à sa poursuite, en me rendant à Chanyin, et à la grotte de l'empereur Iu. C'est de cette manière que j'ai fait la rencontre de votre excellence. »

—« Quoi! s'écria Pe, le vieux Yang continue d'exercer ainsi sa malignité! mais un moment: cette nouvelle de la mort de la fille de Pe Thaïhiouan, qui vous l'avait donnée? »

— « C'est Tchangfanjou qui me l'avait dite, répondit Sse Yeoupé. Le gouverneur, sachant que mes vœux étaient consacrés à la fille de Pe, l'avait chargé de me conter ce mensonge, pour anéantir mes espérances. »

— « Quelle chose odieuse qu'on soit le jouet de pareils misérables! s'écria Pe. Monsieur Sse, ajouta-t-il en souriant, puisque vous avez un ancien engagement avec Pe Thaïhiouan, et que c'est Gou Touïan qui est votre entremetteur,

le sort de votre mariage peut se comparer à une pièce de soie richement brodée. Mais moi, sur quel terrain allez-vous me placer? »

— « J'étais seul, délaissé, pauvre, en butte à l'adversité. Mon extérieur n'était pas celui d'un homme favorisé de la fortune, et j'étais dépourvu près de vous de l'appui des hommes puissants. Le premier coup-d'œil que votre excellence a daigné jeter sur moi a été pour me combler de bienfaits, en s'engageant à m'accorder une double union. Je puis bien dire que c'est vous qui avez accéléré pour moi la course du bonheur. L'affection qu'une conduite si amicale m'a inspirée durera jusqu'à mon extrême vieillesse, et c'est ce qui m'engage à venir d'abord aujourd'hui me prosterner au pied de votre escalier, et solliciter vos ordres. Puis-je me permettre, à l'exemple d'un monde méprisable, d'altérer, par des nuages, la lumière qui brille à la porte d'un sage, pour recueillir les railleries de tous ceux qui me connaissent ? »

Pe se mit à rire : « Monsieur Sse, vous avez une grande délicatesse, et l'on doit avouer que vous n'êtes pas de ceux dont les honneurs changent les sentiments; mais moi, comment puis-je faire pour soutenir le débat ? Ce que j'ai de

mieux, c'est de céder le pas à Pe Thaïhiouan. »

— « En prenant ce parti, vous feriez preuve d'une vertu parfaite, et moi, je montrerais beaucoup d'ingratitude. J'espère encore que votre excellence trouvera quelque moyen d'accommoder la chose. »

— « Tout cela peut s'arranger; mais il y a aussi une circonstance où je me suis rendu coupable, et que je dois vous déclarer. »

— « Pouvez-vous dire cela ? reprit Sse Yeoupe. Ayez la bonté de m'instruire de ce que vous entendez. »

— « Mon nom n'est pas non plus Hoangfou, répondit Pe. Ce Pe Thaïhiouan dont vous parliez, monsieur Sse, c'est moi-même. »

A ces mots, Sse Yeoupe fut saisi d'un étonnement inexprimable. « Quoi ! s'écria-t-il, c'était donc un badinage de votre excellence pendant son voyage ! J'ai fait un véritable rêve. »

Tous deux, se regardant alors, firent un grand éclat de rire, et, sur-le-champ, Pe envoya prier le seigneur Gou, son beau-frère, de le venir trouver. Le docteur Gou ne tarda pas à paraître; et comme, au lieu du jeune Lieou, il vit Sse Yeoupe assis, il se hâta de demander un éclaircissement : « J'avais entendu, dit-il, que c'était

le jeune Lieou qui venait vous rendre visite. Comment se trouve-t-il, au contraire, que ce soit monsieur Liansian ? »

Sse Yeoupe, le saluant avec empressement, se mit à rire et garda le silence. Pe riant de son côté : « On vous dira cela quand vous vous serez salués, » répondit-il.

Aussitôt que le docteur Gou et Sse Yeoupe se furent rendus les devoirs accoutumés, on s'assit, et le docteur, qui voyait bien que leur gaîté devait avoir un motif, insista beaucoup pour le savoir : « Vous vouliez voir le jeune Lieou, répondit Pe toujours en riant. Le voici ! » ajouta-t-il en montrant Sse Yeoupe.

— « Que signifie ce discours ? » s'écria le docteur tout interdit.

Alors Pe lui raconta en détail tout ce qui s'était passé précédemment. « Quelle multiplicité de contre-temps ! s'écria Gou en faisant un grand éclat de rire. Je vous disais bien que parmi les lettrés de Kinling, je n'avais jamais entendu parler du jeune Lieou. Je vous le disais bien aussi : parmi les jeunes gens de l'Empire, qui pouvait l'emporter sur M. Sse, si ce n'est M. Sse lui-même ! Puis se tournant du côté de Pe : Mon frère, lui dit-il, pour avoir,

malgré tant d'obstacles et sans que rien vous détournât la main, fait choix de M. Sse; pour avoir pris avec lui, sans la moindre hésitation, l'engagement d'une alliance, on peut dire que vous avez l'œil d'un magistrat. C'est une marque de discernement qui m'inspire beaucoup de respect. »

— « Ce n'est pas cette fois que j'en ai fait voir, dit Pe en riant. Mais l'estime que j'avais pour son mérite m'était venue de vous-même, mon cher frère. »

— « Le roseau et le jonc, dit Sse Yeoupe, peuvent-ils avoir quelque charme devant vos seigneuries, accoutumées à réfléchir les formes des plantes les plus élégantes ? »

Le plaisir qu'ils goûtaient en conversant ensemble ne pouvait s'épuiser. Peu de temps s'était écoulé, quand les gens vinrent apporter la collation. Tous trois prirent leurs places pour y faire fête, et comme, cette fois, Sse Yeoupe devait remplir l'office de fils et de gendre, il se mit au bout de la table en travers. La conversation continua gaîment, animée par les sentiments d'une véritable satisfaction. On tint table la moitié de la journée, et quand la collation fut achevée, les domestiques desservirent.

Les trois convives se levèrent et reprirent leur entretien. Au bout d'un certain temps, Sse Yeoupe choisit un moment favorable, et s'adressant à Pe : « Votre gendre, dit-il, a encore quelque chose à vous communiquer. »

— « Sur quel objet ? » demanda Pe.

— « Cette personne, dont je vous parlai il y a quelque temps, qui s'était vue obligée de fuir un persécuteur, le hasard m'en a procuré des nouvelles hier. J'ai découvert la trace qui doit me conduire jusqu'à elle. »

— « Et d'après cette trace, en quel endroit est-elle ? » reprit Pe.

— « Ce qu'on me dit est bien singulier, répondit Sse Yeoupe. On m'assure, mon cher beau-père, que j'en aurai des nouvelles, si j'en demande dans votre château. »

— « Cela est effectivement fort singulier, répartit Pe en souriant. Comment veut-on que vous m'en demandiez des nouvelles ? A quelle famille du Kiangnan dites-vous qu'elle appartient ? »

— « Elle n'est pas du Kiangnan, mais du Chantoung, et de la maison de Lo, » répondit Sse Yeoupe.

— « J'ai connu dans le Chantoung un certain

Lo Yihoung ; mais il y a long-temps qu'il est mort. Son fils est encore très-jeune. Quelle connaissance pourriez-vous avoir dans la maison d'une femme veuve, monsieur Sse ? Et qui a pu remplir pour vous le rôle d'entremetteur ? »

— « L'année dernière, répartit Sse Yeoupe, j'ai passé par le Chantoung en me rendant à la cour. Ayant été arrêté et dépouillé par violence, je me trouvai placé dans le plus grand embarras, ne pouvant ni avancer ni reculer. Le hasard me fit rencontrer un certain conseiller nommé Li, qui me demanda de lui composer des vers, en me promettant de l'argent pour continuer ma route. Il m'invita en conséquence à venir chez lui. La maison de Li se trouvait contiguë à celle de Lo ; et comme je me promenais devant la porte du jardin de derrière, par aventure le fils de la maison de Lo se promenait aussi de son côté. Nous nous rencontrâmes, nous nous mîmes à nous faire confidence de nos sentiments ; nous fûmes bientôt étroitement liés. Il pourvut à la dépense de ma route, et en même temps, il me dit qu'il avait une sœur cadette, avec laquelle il s'engagea à me faire serrer le *nœud de soie*. »

— « Dites-moi, monsieur Sse, quel âge avait ce jeune fils de la maison de Lo? demanda Pe. Quel était son extérieur? »

— « Ce jeune homme, répondit Sse Yeoupe, avait seize ans l'année dernière. Il en a dix-sept à présent : sa figure est charmante et pleine de délicatesse. Son teint est éclatant comme l'arbre de jaspe sous l'haleine du zéphir. Quand nous étions placés vis-à-vis l'un de l'autre, sa physionomie respirait la pudeur qui animait son sein. »

— « Monsieur, reprit Pe, quand vous avez quitté la capitale, vous avez passé par le Chantoung. Vous êtes-vous de nouveau trouvé avec lui? »

— « Lorsque j'ai traversé le Chantoung en revenant de la capitale, j'espérais bien le revoir. Malheureusement les deux portes de la maison de Lo, celle de devant, celle de derrière, étaient exactement fermées et scellées, et il n'y avait personne dans l'intérieur. J'ai pris diverses informations chez le conseiller Li. Tout ce qu'il a su me dire, c'est que cette famille se composait de la veuve, d'une jeune fille, d'un petit garçon alors âgé de cinq ou six ans, et que se voyant menacés d'une persécution, ils s'en étaient

allés dans le Kiangnan ; qu'au reste il n'y avait pas de jeune homme de l'âge de seize ou dix-sept ans. Je questionnai aussi un certain Tsian Hiaolian ; il m'assura la même chose ; de sorte que, pendant un certain temps, il me semblait que j'étais dans un songe, ignorant d'où pouvait provenir une semblable illusion. Mais hier, chez un de mes amis, le hasard m'a procuré une dépêche de M. Lo. J'ai commencé à croire à son existence, et j'ai reconnu que mes précédentes informations n'étaient pas conformes à la vérité. Toutefois, dans cette lettre, il me dit seulement de m'adresser à votre château pour avoir de ses nouvelles : que signifie cette recommandation ? »

— « Quel est le surnom de ce jeune Lo ? » demanda Pe.

— « Son surnom est Mengli, » répondit Sse Yeoupe.

— « Il a dû, reprit Pe, avoir quelque motif pour vous dire de vous informer de lui chez moi. Souffrez que nous revenions une autre fois sur ce sujet. »

— « Vous êtes venu à pied, monsieur Sse, dit le docteur Gou. Où avez-vous laissé votre chaise et vos chevaux ? »

— « Ici devant, au village de Pechi, dans le couvent de Kouanyin, repartit Sse Yeoupe. C'est dans cet endroit que j'ai logé jadis. »

— « Ce couvent est bien éloigné, reprit Pe. Pourquoi ne pas les faire venir ici ? Il nous sera plus aisé de nous voir et de causer matin et soir. » Et aussitôt il chargea ses gens d'aller chercher le bagage de Sse Yeoupe. Comme la nuit approchait, on servit une autre collation; les trois convives se remirent à causer de plus belle et à boire avec une nouvelle ardeur, et ils ne se quittèrent qu'à la seconde veille (1). Sse Yeoupe demeura dans le corps de logis oriental où il avait été reçu, et Pe ainsi que le docteur Gou s'en retournèrent à leurs appartements; le docteur alla se coucher dans le pavillon des Songes Champêtres, et Pe rentra dans l'appartement intérieur, où les suites du divertissement ne tardèrent pas à l'endormir.

Le lendemain, quand il fut levé et qu'il eut achevé sa toilette, il chargea Yansou d'aller prier sa jeune maîtresse de venir s'entretenir avec lui. Mademoiselle Pe avait été prévenue dès la veille que le jeune Lieou n'était autre

(1) Neuf heures du soir.

que le jeune Sse : elle en avait été ravie, aussi bien que mademoiselle Lo. Elle se rendit donc avec beaucoup d'empressement aux ordres de son père. En la voyant approcher, Pe se mit à rire : « Eh bien ! lui dit-il, ce jeune Lieou, c'est le jeune Sse. Ton oncle ne s'est pas trompé en se chargeant d'être son entremetteur. Ton père ne s'est pas trompé non plus dans le choix qu'il a fait d'un gendre. Il n'y a pas eu d'erreur quand on l'a mis à la tête de la liste, quand on l'a distingué au concours, quand on l'a nommé à une charge. Tu vois qu'en toute occasion, ceux qui ont un véritable mérite en reçoivent la récompense. »

— « C'est donc la même personne ! dit mademoiselle Pe. Qui eût pu prévoir tant de contre-temps ! Que de peines, mon père, tout ceci vous a causées ! »

— « Tout cela n'est plus rien, reprit Pe. Mais voici encore une autre chose. » Et il lui conta ce que lui avait appris Sse Yeoupe, de son aventure dans la famille Lo. — Il est bien clair, ajouta-t-il, que c'est ma nièce qui a eu cette aventure. Quel pourrait être ce garçon qu'il a trouvé ? »

— « Ma sœur Mengli m'avait déjà raconté

toute cette affaire, dit mademoiselle Pe. Son père n'était plus. Son frère n'est qu'un enfant. Sa mère menait la vie retirée d'une veuve, et n'avait pas de moyen de se choisir un gendre. Elle a craint de mourir sans avoir trouvé d'époux. Elle a donc voulu tirer parti des circonstances : elle a pris le costume d'un garçon, et s'est procuré une entrevue avec le jeune M. Sse. Elle lui a remis de l'or, elle a pris un engagement avec lui : tout cela est exactement vrai, et maintenant j'espère, mon père, que vous voudrez bien faire le reste pour elle. »

Pe fut très-satisfait de ce discours : « Si jeune encore, dit-il, je n'aurais pas deviné qu'elle eût tant d'adresse. Mon premier projet avait été de vous donner toutes deux en mariage au jeune Lieou : maintenant vous épouserez le jeune Sse ; cela revient au même. Il est aisé de voir que ses vœux sont d'accord avec nos désirs. Les uns et les autres seront comblés, et ce sera une issue extrêmement heureuse. Je n'y vois aucun inconvénient. Tu peux le lui apprendre ; mais il ne faut rien dire de tout cela devant ta tante. »

Mademoiselle Pe se chargea de la commission de son père, et celui-ci s'en vint, avec le

docteur Gou, au corps de logis oriental. Après la triple salutation, Pe s'adressant à Sse Yeoupe : « J'ai pris des informations exactes, dit-il, sur ce que vous m'aviez confié hier au sujet de Lo Mengli. Cette personne existe effectivement. »

Sse Yeoupe charmé de cette assurance : « Et dans quel endroit est mon frère Lo ? Pourrais-je le voir ? »

— « Le lieu où Lo Mengli s'est retiré ne lui permet pas d'avoir maintenant une entrevue avec vous, répondit Pe. Mais il dépend de moi, si vous voulez, de vous faire épouser sa sœur. »

— « Je ne suis pas, reprit Sse Yeoupe, de ces gens qui n'ont pas plutôt atteint le pays de Loung, qu'ils tournent les yeux du côté de Chou. J'ai obtenu l'objet de mes vœux et je ne forme plus de désirs. Mais j'étais pauvre, dépourvu de tout sur une grande route, réduit au comble de la détresse. Au premier mot, pour m'avoir entrevu de profil, Lo Mengli est venu à mon secours ; sa générosité a pourvu à mes besoins en m'offrant trente onces d'argent, en ajoutant à ce prêt le don de bracelets et de perles. Il m'a fait de plus la promesse de ce ma-

riage ; il m'a montré la plus tendre et la plus vive affection : il ne m'eût pas mieux traité quand j'eusse été l'un des sages de l'antiquité. Maintenant la fortune m'a fait obtenir un rang ; si j'allais rompre mes anciens engagements, je ressemblerais au chien qui ronge les os et les abandonne ensuite. »

— « C'est impossible ! Cela ne doit pas être ! s'écria le docteur Gou. Mais on peut dire que Mengli sait distinguer les hommes et bien placer sa générosité. »

— « Il est juste de l'en récompenser, reprit Pe. Nous accomplirons avec plaisir ses engagements. Mais je crains bien que nous ne puissions en faire autant pour cette nièce à moi, que je vous avais promise il y a quelque temps. On ne saurait avoir trois femmes dans la même maison. »

— « Mengli est un aimable lettré, mon beau-père. Pourquoi ne lui feriez-vous pas épouser votre nièce ? » dit Sse Yeoupe.

— « Nous en reparlerons, » repartit Pe.

La conversation continua de cette manière, et l'on en vint à causer de l'échange des vers sur les saules printaniers, qu'avait fait Tchang-fanjou, et de la supercherie de Sse Yeoute

lorsqu'il s'était présenté avec la lettre sous un nom supposé. On rit beaucoup de ces deux aventures. « Maintenant que je suis honoré de votre affection, dit Sse Yeoupe, et que toutes nos affaires importantes sont conclues, il faut oublier ces petits incidents du temps passé. D'ailleurs ces deux hommes sont d'anciennes connaissances. J'espère que vous daignerez les recevoir comme autrefois, et faire voir par là que vous savez pardonner. »

— « Votre idée s'accorde tout-à-fait avec mes sentiments, » répondit Pe. Et sur-le-champ il dit à un domestique de prendre deux billets de visite, et d'aller avec l'un chez M. Tchang-fanjou, avec l'autre chez M. Sse Yeoute, leur dire que le seigneur Sse était à la maison, et les engager à venir s'asseoir auprès de lui. Peu de temps après, ils arrivèrent tous les deux successivement; leur abord fut très-respectueux, et toute la compagnie demeura à se divertir dans le corps de logis oriental.

Cependant, l'inspecteur général Sse, étant revenu prendre les ordres de la cour, avait appris la réintégration de Sse Yeoupe dans le grade de docteur de la grande académie. Il fut enchanté de cet événement. Il se voyait

un successeur dans la génération suivante, et comme lui-même n'avait aucun goût pour les fonctions de magistrat, il écrivit un placet en prétextant une maladie. Il adressa en même temps une demande à la chambre des inspecteurs généraux, et à force d'instances réitérées, il obtint que son nom fût retiré du rôle des inspecteurs disponibles jusqu'au jour de son rétablissement, où il pourrait reprendre ses fonctions.

Lorsque Sse se vit en possession du décret, il sortit en toute hâte de la capitale et se rendit d'abord chez lui, dans la province de Honan, où il s'arrêta plus d'un mois. Il se remit ensuite en route pour Kinling, afin de terminer le mariage de Sse Yeoupe. Dès que la nouvelle de son arrivée parvint au village de Kinchi, Sse Yeoupe se hâta de prendre congé du seigneur Pe et du docteur Gou, pour aller recevoir son père à Kinling, dans la maison qu'il avait autrefois habitée. Ce fut ce jour-là même qu'arriva l'inspecteur général Sse. Le père et le fils eurent la plus grande joie de se retrouver ensemble. Sse ne tarda pas à s'informer où en était le mariage. Sse Yeoupe se mit à lui raconter les propositions que lui avait faites le gouverneur

Yang ; comment, ayant changé de nom, il avait fait la rencontre de Hoangfou ; comment, à son retour, tout s'était éclairci, et son aventure entière avec Lo Mengli, depuis le commencement jusqu'à la fin. L'inspecteur général Sse apprit avec une vive satisfaction toutes ces circonstances : « Que de choses étonnantes et d'incidents étranges dans les affaires de ce monde ! s'écria-t-il. Un autre jour, nous reprendrons cette agréable conversation. »

Les magistrats de la ville et des arrondissements voisins avaient appris son arrivée : ils vinrent tous lui rendre leurs devoirs. Les invitations suivirent : les repas, les importunités de toute espèce ne leur laissèrent plus le moindre repos. L'inspecteur général Sse et Sse Yeoupe se consultèrent ensemble : « Le bruit et la dissipation de la ville en rendent le séjour insupportable, dit le premier. Allons plutôt chercher une habitation dans le village de Kinchi. Nous deviendrons voisins du seigneur Pe. Vous serez mieux placé pour terminer votre mariage. En second lieu, Pe n'a pas d'enfants mâles : vous serez son soutien et son appui, et vous préviendrez en lui les regrets du délaissement et de la solitude. Enfin le séjour tran-

quille d'un village, au milieu du spectacle des collines et des eaux, et en même temps la société du seigneur Pe, seront un adoucissement qui charmera ma vieillesse. »

— « Seigneur, reprit Sse Yeoupe, votre pensée me paraît excellente. » Dès le lendemain, en effet, le père et le fils s'en vinrent au village de Kinchi. Après les salutations que leur adressèrent Pe, le docteur Gou, Tchangfanjou et Sse Yeoute, l'inspecteur général Sse fit part à Pe du projet qu'il avait formé de fixer sa demeure à Kinchi. Pe fut charmé de cette idée : il fit incontinent chercher dans le village une grande habitation, et il engagea l'inspecteur Sse à consacrer mille pièces d'or à cette acquisition. Sse ne tarda pas à y transporter sa demeure.

On s'occupa ensuite du festin. Le docteur Gou fut prié de prendre la direction des noces. Tchangfanjou fut chargé du personnage d'entremetteur à l'égard de mademoiselle Pe, et Sse Yeoute remplit les mêmes fonctions pour mademoiselle Lo. On fit choix d'un jour heureux, et l'on disposa un double appareil de présents de noces, qui furent apportés à la fois dans la maison de Pe. Pe retint les uns pour lui-même, et fit passer les autres à madame Lo

qui les agréa. On avait invité beaucoup de monde au festin, et la joie des uns et des autres y fut portée à son comble.

Après la cérémonie des présents de noces, l'inspecteur général Sse choisit un autre jour des plus heureux pour célébrer le mariage. Sse Yeoupe avait cette année vingt et un ans. Son admission toute récente dans le corps des académiciens, son extérieur, ses graces, ses talents connus l'élevaient au-dessus des autres hommes. Tout le monde répétait ses louanges et lui témoignait de l'affection. Mademoiselle Pe avait dix-huit ans, mademoiselle Lo, dix-sept. La renommée avait fait connaître en tous lieux les talents, les vertus et les graces de ces deux filles charmantes.

Quand le jour des noces fut arrivé, l'inspecteur général Sse fit faire les apprêts d'un grand repas de cérémonie. On prépara deux grandes chaises de bambou avec des ornements brodés; des lanternes peintes bordaient la route des deux côtés. Les tambours et les musiciens se faisaient entendre sans interruption. Sse Yeoupe, montant un superbe cheval qui redressait fièrement la tête, parut coiffé d'un bonnet de gaze noire, ayant aux jambes des bottines de la

même couleur, sur le cou une grande écharpe de pourpre. Les officiers du grand collége académique et de la chambre des inspecteurs généraux l'acompagnaient, rangés sur une double file. Il s'avança de cette manière à la rencontre des épouses. Sur tout le chemin, des pièces d'artifice retentissaient jusqu'au ciel. Le tumulte et la joie étaient à leur comble.

Les deux jeunes dames, vêtues d'étoffes d'or avec des ornements de pierres précieuses, semblaient êtres les filles du roi des Immortels. Elles prirent respectueusement congé du seigneur Pe et de madame Lo, et montèrent en chaise le visage baigné de larmes. Pe, à raison de l'intimité, ne voulut pas s'arrêter à la coutume vulgaire. Revêtu d'un habit de fête du second rang, il monta dans une chaise à quatre porteurs, et accompagné des officiers qui relevaient de sa charge, il vint lui-même assister à la cérémonie. Le docteur Gou, pareillement vêtu d'habits de fêtes, se fit porter dans une grande chaise; Tchangfanjou et Sse Yeoute, coiffés de bonnets, vêtus de bleu, et montés sur des chevaux fringants dont la tête était ornée de fleurs et de pendants écarlate, étaient les deux directeurs du cortége, aussi brillant

cette fois, que s'il se fût agi de la réception d'un docteur.

Le bruit des cloches, le son des tambours, se joint à l'harmonie
du luth et des guitares.
Une belle union répand la joie parmi tous les assistants.
La nièce qu'on a recueillie double les charmes d'une telle alliance.
Le passereau suspend son nid aux tiges de deux arbres.
La lune reste suspendue aux tissus écarlate qui ornent les fenêtres du pavillon.
Devant la porte, une victime dorée remplace les fleurs séduisantes.
L'immortel qui a atteint le but de ses désirs goûte une joie nouvelle.
Ce ne sont pas les chants du livre des vers; c'est la mélodie du grand Chun.

En peu de temps les chaises arrivèrent devant la porte. Ceux qu'elles renfermaient en descendirent pour entrer dans le salon du principal corps de logis. Sse Yeoupe se tint au milieu, ayant les deux nouvelles mariées, l'une à sa gauche, l'autre à sa droite, et fit ainsi la salutation à l'inspecteur général Sse, ainsi qu'aux autres parents. Cette cérémonie terminée, la musique entra dans l'appartement des femmes. L'inspecteur général Sse demeura en dehors, dans la compagnie du seigneur Pe, du docteur Gou, de Tchangfanjou et de Sse Yeoute. Pour le repas, on dressa trois tables dans la salle. Sse

Yeoupe dîna avec les deux jeunes dames. Par dessous les cierges parfumés, il jetait les yeux à la dérobée sur mademoiselle Pe, sur cette beauté vraiment digne d'attirer le poisson du fond des abîmes et de faire descendre la grue du haut du ciel, capable d'effacer la clarté de la lune et de faire rougir les fleurs, et dont on pouvait dire que la haute réputation n'avait rien d'exagéré. Cette vue lui causait un véritable ravissement. Il porta ensuite ses regards sur mademoiselle Lo, et frappé de l'extrême ressemblance qu'il lui trouvait avec Lo Mengli, il ne put s'empêcher de se demander avec étonnement si la ressemblance d'une sœur pouvait être portée à ce point. La troupe des suivantes qui étaient debout autour d'eux ne lui permit pas d'ouvrir la conversation, et il renferma dans son sein les mouvements de joie dont il se sentait transporté, jusqu'au moment où la compagnie venant à se disperser, chacun pourrait se retirer dans son appartement.

Or, dans la cour intérieure, il y avait deux pavillons surmontés d'un étage et placés vis-à-vis l'un de l'autre, à droite et à gauche. Le pavillon de gauche fut destiné à mademoiselle Pe, celui de droite appartint à mademoiselle Lo.

Sse Yeoupe se rendit d'abord à l'appartement de mademoiselle Pe, et dans un entretien qui fut pour eux rempli de charmes, ils se rappelèrent l'origine de leur passion mutuelle, les vers sur les saules printaniers et les deux morceaux sur les adieux de la grue et le salut à l'hirondelle. Mademoiselle Pe n'affecta pas les airs d'une habitante de l'appartement intérieur; mais ses réponses marquèrent toujours l'accord qui régnait entre leurs sentiments.

Après cet entretien, Sse Yeoupe passa dans l'appartement de mademoiselle Lo : « Où est maintenant votre frère aîné Mengli? » lui demanda-t-il.

— « Je n'ai pas de frère aîné : Mengli est le nom de votre humble servante, » répondit-elle.

Sse Yeoupe demeura très-étonné : « La personne que j'ai rencontrée jadis près du rocher, est-ce que c'était vous, madame? » lui demanda-t-il.

— « Veuillez, monsieur, le décider vous-même, répartit-elle en souriant; je ne puis vous le dire. »

— « Voilà, s'écria Sse Yeoupe en éclatant de rire, un songe de six mois qui se dissipe en ce jour. J'avais bien précédemment conçu quel-

que soupçon de la vérité : pouvait-il, dans l'univers, y avoir un aussi charmant jeune homme? »

Après ce discours, Sse Yeoupe retourna chez mademoiselle Pe, à qui il fit part de sa découverte. Ils s'en amusèrent quelque temps. Puis, comme mademoiselle Pe était plus âgée d'un an que sa cousine, ce fut cette première nuit dans son pavillon que le mariage s'accomplit. Un poète plein d'ardeur, une femme charmante, animés d'une tendresse réciproque, durent jouir, avec transport, du bonheur de se trouver ensemble.

Le jour suivant, Sse Yeoupe se rendit chez le seigneur Pe pour lui faire le remercîment d'usage. Toute la compagnie passa encore la journée dans un festin. A son retour, Sse Yeoupe fit servir une collation pour lui et les deux jeunes dames. Il montra à mademoiselle Lo les vers sur les saules printaniers qu'il avait composés jadis sur les rimes données, les adieux à la grue, et le salut à l'hirondelle. Ces pièces furent de nouveau goûtées et admirées. Ensuite Sse Yeoupe fit voir à mademoiselle Pe les bracelets d'or et le collier de perles que mademoiselle Lo lui avait prêtés. « Je ne prévoyais pas,

dit celle-ci, que ce premier mouvement de tendresse deviendrait le principe d'une félicité qui doit durer toute ma vie. »

Cette seconde nuit, ce fut dans l'appartement de mademoiselle Lo que le mariage s'acheva. Ce fut sur l'oreiller qu'elle lui raconta les particularités de son aventure, quand elle avait quitté les habits de son sexe. La tendresse de Sse Yeoupe s'accrut encore par ce récit.

De ce moment, les trois époux virent augmenter l'estime et l'affection réciproque dont ils étaient animés. La plus parfaite harmonie régnait entr'eux. Sse Yeoupe conservait un souvenir reconnaissant des bons offices que Yansou lui avait autrefois rendus. Il s'en expliqua avec ses épouses, et il l'admit encore à son service.

L'inspecteur général Sse ne se souciait nullement de rentrer de nouveau dans sa charge : il aima mieux passer le soir de ses jours dans la société de Pe. Par la suite, il se défit des possessions qu'il avait dans la province de Honan, et transporta son établissement à Kinling.

Le docteur Gou ne quitta pas sa charge. Les fonctions qu'il avait à remplir comme académicien lui donnaient peu de jours occupés et

lui en laissaient beaucoup de libres. Il venait le plus souvent les passer à se divertir avec ses deux amis. Lorsque le gouverneur Yang apprit la manière dont les choses avaient tourné, il envoya, par des exprès, des présents et ses félicitations.

Au bout de quelque temps, Sse Yeoupe se vit contraint de se rendre à la cour pour y exercer son office; mais il n'y demeura qu'un mois ou deux, et le souvenir de ses deux épouses l'obligea bientôt à solliciter la permission de s'en revenir. Sa route le conduisit dans la province de Chantoung, et il profita de cette circonstance pour arranger les affaires domestiques de madame Lo. On attendit que son fils fût devenu grand, pour lui en remettre le maniement. A cette époque le licencié Tsian venait d'être nommé sous-préfet, et il était parti pour exercer sa charge. Le conseiller Li était demeuré chez lui, et il invita deux fois Sse Yeoupe à dîner.

A son retour dans sa maison, Sse Yeoupe ne songea plus à prendre d'autres divertissements que de composer en vers ou en prose avec ses deux épouses. Il ne pensait pas à sortir de chez lui. A l'examen qui suivit, il eut une des sec-

tions à diriger. A un autre examen, il présida le concours de la province de Tçhekiang, et réunit autour de lui un grand nombre de disciples. Il fut ensuite nommé surintendant du département pour les affaires littéraires ; et comme il n'avait aucun goût pour les fonctions de la magistrature, il ne retourna pas à la cour.

Tchangfanjou et Sse Yeoute se servirent de son crédit pour obtenir, en payant, des titres littéraires. Le premier fut nommé commissaire adjoint, et le second secrétaire d'un bureau.

Le seigneur Pe avait trouvé dans l'inspecteur général Sse une société de son goût. Il voyait d'ailleurs sans cesse Sse Yeoupe et ses deux femmes. Il ne pouvait donc connaître les ennuis de la solitude. Par la suite, la jeune madame Pe mit au monde deux fils ; et madame Lo en eut un; et comme sur ces entrefaites Yinglang était mort, Sse Yeoupe offrit à Pe, pour lui succéder, le second fils auquel madame Pe avait donné le jour. Ces trois jeunes gens devinrent à leur tour des lettrés distingués dans les concours.

Quelques peines que Sse Yeoupe eût éprouvées à l'occasion de son double mariage, la ma-

nière dont l'affaire s'était terminée les avait bien compensées. Il jouit pendant trente ou quarante ans, avec ses deux épouses, de tout le bonheur que l'amour peut acccorder. Ce récit n'est-il pas digne de figurer parmi les belles histoires qui nous restent de l'antiquité ?

On a fait les vers suivants à la louange du seigneur Pe :

Juste et incapable de crainte, sa mission chez les Tartares montra son dévouement.
Le vin et la poésie formèrent l'amusement de sa vie.
Une riante raison, le goût de la musique et des livres ne le quittèrent jamais.
Un tel homme est une broderie éclatante au sommet d'un pic.

On a aussi consacré des vers à la louange particulière de Sse Yeoupe :

Sa jeunesse, son talent le rapprochent du nénuphar bleu du plus célèbre des poètes.
Sans s'embarrasser de la destinée, il ne s'attache qu'à une belle accomplie.
Ses forces, sa vie pourront s'épuiser :
Mais le ciel, dans sa miséricorde, lui accorda deux épouses charmantes.

Voici ceux qui célèbrent les vertus de mademoiselle Pe :

Du fond du pavillon des femmes, elle fait briller son amour pour le talent.
Les vers, la poésie se sont entremis pour son mariage.

Qu'on ne dise pas qu'en quittant la maison paternelle, elle en a emporté la neige éclatante de blancheur ;
Cette autre merveille, les *saules printaniers* illustreront la maison de Pe.

On en a pareillement composé pour l'éloge de mademoiselle Lo :

Son œil perçant, du haut d'un pavillon, démêla tout le mérite d'un homme.
C'est au présent qu'elle lui offre qu'elle confie le soin du bonheur de sa vie.
Jamais plus belle figure ne se montra ainsi parmi les fleurs.
L'esprit et la générosité s'étaient réunis pour former son cœur.

FIN DU IU-KIAO-LI.

